EX LIBRIS



WELLCOME BUREAU OF SCIENTIFIC RESEARCH

LONDON



THE PROPERTY OF
THE WELLCOME BUREAU
OF SCIENTIFIC RESEARCH.

TABLEAU
DU
CLIMAT ET DU SOL
DES ETATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

ERRATA.

Page 462, ligne 19, de sa dation; *lisez* de sa nation.

Page 477, lig. 3, les Bedouins; *lisez* le Bedouin.

TABLEAU

DU

CLIMAT ET DU SOL

DES ETATS-UNIS

D'AMÉRIQUE.

SUIVI d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie Française au Scioto, sur quelques colonies Canadiennes et sur les Sauvages.

Enrichi de quatre Planches gravées, dont deux Cartes Géographiques et une coupe figurée de la chûte de Niagara.

PAR C.-F. VOLNEY,

Membre du Sénat conservateur, de l'Institut national de France, Membre honoraire de la Société philosophique Américaine de Philadelphie; de la Société Anglaise-asiatique de Calcutta: des Athenées d'Avignon, d'Alençon, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { COURCIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n°. 71.
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, Galleries-de-Bois, n° 240.

AN XII.—1803.

32 804



TABLEAU
DU CLIMAT ET DU SOL
DES ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE XII.

Des maladies dominantes aux États-unis.

LAISSANT à part les maladies communes à tous les pays, il m'a paru qu'il en existait aux États-unis quatre principales, que leur fréquence et leur universalité donnent le droit de regarder comme le produit spécial du climat et du sol.

Au premier rang de ces maladies se placent les rhumes, les catharres, et tout ce qui dépend des transpirations supprimées, dont les symptômes et les accidens se diversifient, comme l'on sait, à raison des organes affectés. L'on peut dire que les *rhumes* sont la maladie endémique des États-unis : ils règnent dans toutes les saisons, et naturellement davantage

en hiver et à l'équinoxe de printemps ; ils ont pour cause évidente, ces brusques variations de température, qui sont le trait caractéristique du climat : ils affectent les femmes plus que les hommes, soit à raison de leur peau plus fine, de leur vie plus sédentaire et plus renfermée, soit à raison des vêtemens légers et découverts, dont les modes françaises ont déjà passé jusqu'en Amérique : il est vrai que pour s'y introduire, au fort même de la révolution, il leur a fallu prendre des lettres de naturalisation en Angleterre ; car je dois dire, pour l'instruction des amateurs et pour l'histoire importante des modes, que j'ai vu arriver en 1795 à Philadelphie, celle qui régnait à Paris en 1793 ; puis celle de 1794, arriver en 1796 ; et lorsque je m'inquiétai de ce qu'elle devenait dans l'année intermédiaire, l'on m'expliqua qu'elle la passait à Londres, où elle recevait les formes anglaises pour lesquelles les Anglo-américains ont conservé un goût et un respect filial. Dans les villes de la côte, où l'on s'empresse d'imiter l'Europe, ces rhumes ont aussi pour causes les appartemens trop chauds, les bals, les parties de thé, et les lits de plumes, quelquefois à l'allemande, c'est-à-dire, plumes dessous et plumes dessus le corps. Les secousses de la toux, déjà si fatigantes

pour le poulmon, lui deviennent sur-tout pernicieuses par la répétition des rhumes : pendant deux hivers j'en ai remarqué jusqu'à quatre et cinq récidives chez un grand nombre de personnes de la *bonne société*, car les riches y sont sujets de préférence : il en résulte qu'en peu d'années le poulmon s'affaiblit, s'excorie, s'ulcère ; et que devenant le siège et presque le *cautère* des humeurs viciées de tout le corps, le mal se termine par l'incurable *consomption* pulmonaire.

Tous les voyageurs aux États-unis ont parlé de la fréquence de cette funeste maladie qui y moissonne principalement les jeunes femmes et filles dans la fleur de l'âge et de la beauté : elle est plus commune dans la Nouvelle-Angleterre et dans les États du Milieu, que dans les États du sud et de l'ouest. Le docteur *Currie*, de Liverpoul, me paraît en expliquer très-bien la raison, lorsqu'il dit (1) que dans les Carolines et la Virginie, l'air chaud attire vers la peau, et dissipe par la transpiration abondante les humeurs morbifiques et les matières crues des mauvaises digestions, (qui elles-mêmes sont effets et causes des rhumes) ; tandis que dans les États du *Milieu* et du *Nord-est*, l'air

(1) Voyez Américan Musœum, tome V.

humide et froid, fermant l'exutoire puissant de la peau, concentre au-dedans du corps les humeurs qui, pour se faire issue, attaquent chaque organe et se fixent sur celui qui offre le moins de résistance (1). J'ai lieu de croire que le thé très-chaud, dont les Anglo-américains chérissent l'usage, contribue encore à multiplier les rhumes; car j'ai souvent remarqué sur eux comme sur moi, que la moiteur qu'il occasionne, rend la peau plus sensible au froid, et que très-souvent j'ai pris un rhume après un déjeûné de thé, en sortant par un temps frais. L'on m'a dit que de ma part c'était faute d'habitude; mais si tel est sur un corps neuf l'effet de cette boisson, pour être

(1) J'ai éprouvé sur moi-même la justesse de cette théorie à mon retour d'Égypte. Au Kaire, je prenais sans inconvénient cinq ou six tasses de café par jour. Lorsque je fus sédentaire à Paris, il me devint impossible, dès le mois d'octobre, d'en supporter même une tasse à jeun sans ressentir un mouvement fébrile et nerveux. J'ajoute que pendant les trois ans que j'ai passé en Syrie et en Égypte, je n'ai eu de toute maladie que l'*influenza* de 1783; tandis qu'aux États-unis, en trois ans aussi, j'ai eu deux fièvres malignes très-graves, cinq ou six gros rhumes, et des affections rhumatiques devenues incurables; et cela en me conformant en chacun de ces pays au régime suivi par les habitans.

moins

moins vif, il n'est pas moins réel sur un corps habitué. J'aurai d'ailleurs bientôt occasion de remarquer que tout le régime alimentaire des Américains est *calculé* pour détruire la meilleure santé, et qu'ils vivent dans un état habituel d'indigestion extrêmement favorable aux rhumes. En ce moment je me résume à dire, que puisque les phtisies et les consomptions dérivent des rhumes habituels; les rhumes dérivant eux-mêmes de l'état habituel de l'air et de ses trop brusques variations, l'on a droit de regarder ces maladies comme un effet spécial du climat.

2°. Les voyageurs sont également d'accord sur la fréquence des fluxions aux gencives, de la carie des dents et de la perte précoce de ces précieux instrumens de la mastication. L'on peut dire que sur cent individus au-dessous de trente ans, il n'y en a pas dix qui soient intacts à cet égard : l'on est sur-tout affligé de voir presque généralement de jeunes et jolies personnes qui, dès l'âge de quinze à vingt ans, ont le dentier perdu de taches noires, et souvent détruit en majeure partie. Les opinions, celles des médecins même, diffèrent sur la cause d'un mal si universel : les uns veulent que ce soit l'usage effectivement habituel et universel des viandes salées : D'autres prétendent qu'il faut

l'attribuer au thé et à l'abus des sucreries. Le médecin suédois Peter Kalm, en comparant les régimes de diverses nations et de diverses classes de la société, me paraît avoir démontré que ce n'est point comme boisson sucrée, ni comme plante animonieuse que le thé nuit aux dents, mais comme boisson *trop chaude;* et en effet, il est d'expérience ancienne et connue, que toute boisson trop chaude, même du bouillon, donne aux dents une sensibilité douloureuse qui se manifeste, lorsqu'ensuite on leur fait toucher des corps froids : il s'établit réellement dans leur partie osseuse un ramollissement qui les rend, comme l'on dit, *gelives*, et les prépare à la dissolution : voilà sans doute pourquoi les dents gâtées sont un mal universel dans tout le nord de l'Europe, parce que dans les pays froids, boire chaud est une sensation agréable au palais, à l'estomac et à tout le corps; de même que par inverse, boire frais est la sensation desirée dans les pays chauds, et il est remarquable que dans ces derniers pays les dents sont en effet très-généralement saines et belles, comme nous le voyons chez les Nègres, chez les Arabes, chez les Indiens, etc.

A l'appui de cette théorie, vient un fait remarqué depuis vingt ans aux État-unis : jus-

qu'alors l'on n'avait jamais vu de Sauvages ayant le dentier gâté; et les Sauvages mangent ordinairement froid. Quelques individus, et particulièrement des femmes des tribus *Oneïdas*, *Senecas* et *Tuscaroras*, qui vivent dans l'enceinte des États-unis, ayant pris l'usage du thé, leurs dents en moins de trois ans sont devenues semblables à celles des *Blancs*, tachées de points noirs et de carie. Un autre fait cité par le navigateur Bougainville, y est encore parfaitement analogue, lorsqu'il dit que les misérables Ichtyophages de la terre de feu (*les Pecherés*), ont tous les dents gâtées; et ils vivent, ajoute-t-il, presqu'uniquement de coquillages, non pas cruds, mais qu'ils font griller et *qu'ils mangent brûlans*.

Cependant je ne crois pas que l'on puisse exclure comme raison auxiliaire, l'usage des viandes salées, puisqu'il est constant que le scorbut, ennemi spécial du dentier, affecte le sang de tous les peuples qui usent de cet aliment. Si même l'on remarque que l'un des symptômes de cette maladie est l'odeur putride de l'haleine, et que cette odeur a lieu plus ou moins dans ceux qui ont les dents gâtées; l'on concluera que ce sont les viandes salées, dont la digestion et même le chyle alkalin et à demi putrescent, portent au poulmon ce genre d'exha-

laisons, qui sont réellement la cause radicale et première des caries; et les boissons *trop chaudes* en y disposant immédiatement le dentier, et par elles-mêmes et par le contraste subséquent de l'air froid, y concourront encore par la propriété qu'elles ont de débiliter l'estomac, et de vicier les digestions. L'on ne saurait faire les mêmes reproches aux viandes fraîches, puisque les Tartares, les Sauvages de l'Amérique du nord, les Patagons, et tous les animaux carnassiers, lions, loups, chiens, etc., ont des dents parfaitement belles et saines : l'on ne peut non plus inculper le sucre ni les sucreries, puisque les Africains, les Indiens, et tous les peuples qui usent et abusent de la canne à sucre et des fruits sucrés, ont des dents admirables, et que les sucs acides même des digestions, (cas habituel des pays chauds), ne sont propres qu'à les nétoyer. D'après ces remarques, il serait digne de la tendresse des parens et de la sagesse des médecins en tout pays, et sur-tout aux États-unis, de décréditer l'usage des boissons chaudes, des viandes salées, et de les proscrire du régime sur-tout de celui de l'enfance et de la jeunesse. Alors les fluxions, dues aux variations de l'air, et qui ne sont qu'un agent secondaire de la

perte des dents, n'exerceraient qu'une très-petite portion d'influence.

3°. Les fièvres d'automne avec *frisson*, appelées *fiver and ègùe*, les intermittentes, les tierces, les quartes, etc., sont un autre mal régnant aux États-unis, à un point dont on ne se fait pas d'idée ; elles sont sur-tout endémiques dans les lieux nouvellement défrichés et déboisés, dans les vallées, sur le bord des eaux soit courantes, soit stagnantes, près des étangs, des lacs, des chaussées de moulins, des marais, etc. Dans l'automne de 1796, sur une route de plus de trois cents lieues, je n'ai pas trouvé, j'ose le dire, vingt maisons qui en fussent parfaitement exemptes; tout le cours de l'Ohio, une grande partie du Kentokey, tous les environs du lac Érié, et principalement le Génésie, et ses cinq ou six lacs, le cours dela Mohauk, etc., en sont annuellement infestés. Étant parti du poste de *Cincinnati* le 8 septembre avec le convoi du payeur-général de l'armée, major *Swan*, pour nous rendre au fort *Détroit*, distant de près de cent lieues, sur vingt-cinq têtes que nous étions, nous ne campâmes pas une seule nuit sans acquérir un nouveau fiévreux. A *Grenville*, dépôt et quartier-général de l'armée qui venait de conquérir le pays, sur environ trois cent soixante-dix

personnes, trois cents étaient attaquées : quand nous arrivâmes à Détroit, j'étais le troisième resté sain, et le lendemain le major Swan et moi, nous tombâmes dangereusement frappés de fièvre maligne. Cette fièvre maligne visite chaque année la garnison du fort *Miâmi*, et elle y a pris déjà plus d'une fois le caractère de la fièvre jaune.

Ces fièvres automnales ne sont pas mortelles; mais elles minent peu-à-peu les forces, et abrégent très-sensiblement la vie. D'autres voyageurs ont remarqué avant moi, que par exemple, dans la Caroline du sud, qui y est très-sujette, l'on est vieux à 50 ans, comme on l'est en Europe à 65 et 70; et j'ai ouï dire à tous les Anglais que j'ai connu aux États-unis, que leurs amis établis depuis peu d'années dans la partie méridionale et même moyenne, leur paraissaient vieillis du double de ce qu'ils eussent été en Angleterre et en Écosse. Ces fièvres une fois établies chez un sujet à la fin d'octobre, ne le quittent plus de tout l'hiver, et le jettent dans une langueur et dans une faiblesse déplorables. Le bas Canada et les pays froids adjacens n'y sont presque pas sujets. Elles sont plus communes dans le plat pays tempéré, et sur-tout au bord de la mer que dans les montagnes : par cette raison, il semblerait que les

cultivateurs dussent préférer le pays élevé : mais comme le sol en est maigre et moins productif, ils préfèrent la plaine. Instruit par les Américains à réduire tout en calcul, je leur ai quelquefois fait ce raisonnement : « La plaine, » dites-vous, et les bas-fonds, vous rendent par » an quarante boisseaux de maïs ou vingt de fro- » ment : les terreins de côte ou de montagne en » Kentokey et en Virginie, ne vous en rendent » que la moitié : Fort bien; mais en plaine vous » êtes malades six mois, et en montagne l'on tra- » vaille pendant les douze, donc tout est égal; » excepté qu'en montagne on est gai et alerte : » or, gaité vaut mieux que richesse, dit le bon- » homme Richard ; et en plaine on est triste, » et souffrant une moitié de l'année ; et l'on » passe l'autre moitié à se rétablir et à se pré- » parer à retomber encore. » — Fort bien, monsieur, me répondit un jour un ministre (curé), « mais dans votre équation, vous oubliez un » terme très-puissant, plus puissant peut-être » ici qu'en Europe ; l'avantage d'être six mois » sans rien faire; » et ce ministre avait raison ; car j'ai fréquemment entendu assurer en Virginie que les habitans de la côte de Norfolk préfèrent leur séjour fiévreux, mais abondant en poisson et en huîtres, qui ne coûtent presque

rien à la vie salubre des pays montueux, où l'on ne garnit sa table qu'à force de travail.

Par suite de ces raisonnemens, le remède qui plaît le plus à ces malades, est celui qu'ils appellent *bitters,* les *amers*, dont l'eau-de-vie, le rhum ou le vin de Madère sont la base : et ce qui pourra étonner mon lecteur, c'est que réellement ce remède est l'un des plus efficaces : j'ai recueilli plusieurs exemples en Virginie et en Pensylvanie de familles cultivatrices, dont tous les membres ne buvant que de la bierre ou de l'eau étaient sujets à la fièvre, tandis que le mari qui usait et même abusait des boissons spiritueuses en était constamment exempt : il paraît même qu'en Hollande on a généralement cette opinion, et que l'on y regarde la fumée de tabac et les boissons fortes comme des préservatifs de la fièvre et de l'humidité. J'ai aussi connu deux cas où le desséchement d'un petit étang, et du canal d'un moulin ont radicalement délivré deux familles des visites annuelles des fièvres d'automne.

Quelques observations que j'ai recueillies en Corse pendant ma résidence en 1792, se lient si bien à ce sujet important, que je ne puis les passer sous silence. Des fièvres de la même espèce infestent régulièrement chaque

année plusieurs postes militaires en cette île, et entr'autres le petit port de Saint-Florent, qu'avoisine un pernicieux marais de soixante-douze arpens : elles y prennent sur la fin de l'été, et dans les six premières semaines de l'automne le caractère putride et malin, à raison de l'intensité de la chaleur et des exhalaisons; il faut alors tous les quinze ou vingt jours en renouveler les garnisons françaises en tout ou en partie, sous peine de voir les soldats en subir les suites graves et finalement mortelles; nos médecins, après l'essai de beaucoup de remèdes, remarquèrent que deux seuls postes dans toute l'île étaient absolument privilégiés, et que jamais aucune fièvre n'approchait des forts de *Vivario* et de *Vitzavona* sur *Bogognano*. Le hasard, comme il arrive toujours, rendit encore plus saillante la vertu salubre et même curative de ces deux situations : un officier Suisse-Grison tomba dangereusement malade de la fièvre à Saint-Florent, et ayant désiré d'être transporté au fort de Vivario, dont la garnison était de son régiment, il y recouvra en moins de quinze jours et la vie et la santé : le médecin répéta cette expérience sur des soldats français de son hôpital : et elle réussit si bien, que l'usage s'est

établi d'y envoyer des fiévreux presque désespérés; et sans autre remède, jamais la fièvre n'a persisté au-delà du onzième jour.

Or, ces deux postes, différens de tous les autres, en ce que non-seulement ils sont éloignés de tout marais, de toute eau stagnante, mais qu'en outre ils sont placés comme deux nids d'aigle sur la chaîne des monts qui partagent l'île par son centre et dans sa longueur. L'élevation des forts au-dessus de la mer est d'environ onze cents toises : leur température ressemble à celle de la Norvége ou des Alpes moyennes, bien plus qu'à celle de l'île. Les plus vives chaleurs n'y excèdent jamais 16 à 17 degrés, et ne sont telles que dans les trois mois d'été; les neiges les environnent pendant trois ou quatre mois, et quelquefois interrompent toute communication pendant huit ou dix semaines. La ventilation y est constante et souvent très-violente, parce qu'ils sont situés aux deux extrémités d'une gorge ou *détroit*, qui à ce lieu sépare la ligne des sommets formés de rocs généralement impraticables. L'on a remarqué que le fort de Vitzavona au revers occidental des montagnes, était plus humide que celui de Vivario, et un peu moins sain : jusqu'en 1793 la garnison de ces deux forts, consistant en quinze à vingt sol-

dats pour chacun, avait été composée de Grisons, parce que ces montagnards y trouvant un climat analogue au leur, s'y plaisaient, quoiqu'en y menant une vie propre à ennuyer. Leur régime consistait, sur-tout en hiver, en viandes salées, en *saur-craout* ou choux-fermentés, en bierre et vin de basse qualité, et très-souvent en biscuit au lieu de pain. A peine avaient-ils autour du fort et parmi les rocs quelqu'espace libre pour se promener; pendant les six mois de la mauvaise saison, il leur arrivait fréquemment d'être enfermés huit et quinze jours de suite, *à huis-clos*, par les tempêtes furieuses, les pluies, les neiges, les brouillards, dont cette région des nuages est alors le théâtre; en un mot, leur vie était celle d'une garnison de vaisseau. Je parle de ces faits comme témoin, ayant visité l'intérieur de ces deux singulières habitations, où la maladie la plus dominante est la pleurésie.

Un tel régime ne peut être la cause de tant de salubrité, puisque dans le pays inférieur il eût certainement donné la fièvre et le scorbut. Le principe de la santé ne peut donc s'attribuer qu'à la qualité de l'air, qui à cette élevation de onze cents toises, est pur, subtil, frais, tandis qu'à la plage il est *chaud, humide*, et chargé d'exhalaisons de tout genre.

Delà, une première indication curative très-simple, qui consiste à changer d'atmosphère, et à choisir un air reconnu pour élastique et pur, tel qu'il se trouve assez ordinairement dans nos climats, sur les lieux élevés: je ne fais pas une régle générale ni absolue de cette condition *des lieux élevés*, parce que même en France, nous avons des lieux élevés, qui sont mal-sains et fiévreux (1), et cela parce qu'ils sont au voisinage ou *sous le vent* de terreins humides et marécageux : le cas est beaucoup plus commun dans les pays chauds, et une foule de côteaux et de hauteurs en Corse et en Italie, sont tout-à-fait inhabitables; parce qu'encore qu'ils soient quelquefois très-distans des marais, ils ont l'inconvénient grave d'être placés dans la ligne et dans le *lit* du vent le plus habituel qui leur en apporte les exhalaisons.

La même chose a lieu dans le Bengale où les troupes anglaises ont trouvé sur des hauteurs boisées, de l'aspect le plus séduisant dans un pays chaud, la fièvre décrite par leurs médecins sous le nom de *fièvre de colline* (hilly fever). L'on n'imaginerait pas qu'avec ce nom

---

(1) Par exemple, la plaine de *Trappes*, près Versailles, quoiqu'élevée et découverte, est infestée de fièvres par les étangs de Saint C yr.

elle fût la même que celle des lieux bas et marécageux, et néanmoins elle est réellement telle, ayant pour causes non-seulement une humidité locale excessive, etablie par les pluies énormes des moussons, mais encore l'évaporation de toute la plaine du Bengale, dont les nuages sont arrêtés et fixés par les bois qui couvrent ces monts ou chaînons. L'on ne doit donc désigner les lieux élevés comme salubres qu'autant qu'ils joignent les conditions de sécheresse locale, d'abri des courans d'air infectés et de ventilation fraîche et libre.

Une seconde indication plus compliquée, est de procurer par art cette espèce ou qualité d'air que la nature produit en certaines circonstances sur les hauteurs, et de neutraliser les gaz morbifiques des lieux infectés. La chimie a fait depuis vingt ans d'heureuses et savantes découvertes en ce genre, et la sagacité que semble inspirer cette science donne le droit d'en attendre d'autres des esprits distingués qui la cultivent. Ils ont prouvé que dans l'air atmosphérique, le principe favorable à la respiration et à la vie était le gaz appelé *oxigène:* que de sa dose plus ou moins grande dépendait cette plus ou moins grande *pureté* et *salubrité* dont on parlait sans la bien connaître. Les expériences de Lavoisier ont porté la dose de ce

gaz oxigène à vingt-sept parties sur cent d'air ordinaire, les soixante-treize restantes étant de l'*azot* ou *air fixe :* plus récemment celles de Berthollet l'ont réduite à vingt-deux et demie; et peut-être cette différence n'implique-t-elle pas erreur ou contradiction, puisqu'il est probable que la dose varie selon les vents régnans. Elle doit également varier selon les contrées; il serait intéressant d'appliquer ces recherches à des pays de température très-diverse, et de comparer l'air sec et froid de la Sibérie à un air tantôt chaud et humide comme celui des Antilles (1), tantôt chaud et sec comme celui d'Egypte et d'Arabie, et aussi de comparer l'air des couches terrestres à l'air des couches moyennes et supérieures. Les ballons peuvent rendre d'utiles services pour cet objet : quant à présent il paraît certain que dans nos zônes tempérées, l'air n'est plus pur sur les hauteurs que parce qu'il

---

(1) Un médecin américain, en présence de quatre médecins anglais, a fait à la Martinique en 1796, des expériences dont il a conclu que l'air athmosphérique contenait en cette île soixante-sept parties d'oxigène sur cent. J'ai communiqué cette expérience au C. Fourcroy, qui pense que quelqu'erreur s'est introduite dans l'expérience, et que la vie ne pourrait se soutenir long-temps à cette proportion. Les expériences de Humbolt, dans l'Amérique méridionale, confirment celles d'Europe.

contient plus d'oxigène et moins de *gaz exhalés* ; et dans le cas cité de Vitzavona et de Vivario, le poids spécifique de l'oxigène, qui est un peu plus fort que celui de l'air atmosphérique, n'est pas une circonstance contradictoire, puisque la fraîcheur du local doit l'y retenir et l'y fixer de préférence à la plage brûlante dont il serait chassé.

D'autre part, des expériences récentes ont constaté que l'*acide muriatique oxigéné* possède à un degré éminent la qualité de désinfecter l'air atmosphérique, c'est-à-dire, de neutraliser et détruire les *gaz morbifiques* qu'il contient : ce moyen ne fut-il que préservatif, il serait encore un nouveau bienfait précieux par sa simplicité et son énergie : mais il nous reste beaucoup à connaître sur les diverses espèces des gaz pernicieux qui flottent dans l'air, et sur leur manière d'attaquer la santé et la vie; je dis *diverses espèces*, par ce qu'en effet il en est de si subtiles, que jusqu'à ce jour les instrumens n'ont pu les saisir. A juger ces *gaz* par leurs effets, l'on peut les considérer comme des poisons dont les particules agissent sur les humeurs, du système tantôt sanguin et tantôt nerveux, à la manière des *levains de fermentation*, qui appliqués à une masse y développent un mouvement intestin d'un progrès crois-

sant rapidement. L'action de divers gaz, et particulièrement du muriatique oxigéné, qui sans secousse et sans avertissement anéantit la vie, non-seulement par la respiration, mais encore par l'absorption de la peau, est un exemple de l'activité que d'autres peuvent avoir. C'est à de telles causes qu'il faut attribuer ces épidémies dont l'invasion est si brusque en certaines constitutions de l'atmosphère et en certains pays: et quant aux affections fébriles, spécialement celles avec frisson et avec retours périodiques, si l'on remarque que dans ces retours réguliers de 12, de 24, de 36 heures, etc., elles suivent une marche semblable à celle de plusieurs fonctions essentielles de la vie, telles que le sommeil, la faim, etc., l'on sera porté à croire que le foyer de perturbation n'est ni dans le premières voies, ni dans le sang, mais dans l'organe immédiat de la vitalité, dans le système nerveux: c'est par une action quelconque sur le fluide qui abreuve la pulpe des nerfs, que la fièvre en général se déclare si subitement, qu'elle n'a besoin que d'un coup de soleil, d'un coup de vent frais, d'une ondée de pluie, d'une transition brusque du chaud au froid, et même du froid au chaud. Si l'on ajoute qu'elle se déclare de préférence dans les saisons et dans les

les lieux sujets aux vicissitudes de froid et de chaud ; qu'elle-même n'est qu'une sensation alternative de chaud et de froid ; que la sueur qui suit le paroxysme est un symptôme spécial de toute crispation des nerfs ; le foyer que j'indique acquerrera une nouvelle vraisemblance ; et alors le mécanisme des contagions deviendra évident, simple, puisque le poulmon et les parois du nez mettent d'immenses faisceaux de nerfs en contact immédiat avec les miasmes flottans dans l'air respiré, et l'on concevra pourquoi les *drogues* et les remèdes bûs et mangés pendant plusieurs mois, ont moins d'efficacité à guérir les fièvres, sur-tout automnales, que le changement d'atmosphère et la respiration de l'air oxigéné de *Vitzavona et de Vivario*.

§. IV. *De la fièvre jaune.*

Une maladie qui devient de plus en plus fréquente aux États-unis, est la fièvre trop connue sous le nom de *fièvre jaune*. J'en parlerai avec quelque détail à cause de l'importance du sujet, et parce que profitant de quelques anciennes études en médecine, état auquel je m'étais destiné, j'ai pu raisonner de cette maladie avec des personnes de l'art et

discuter des opinions diverses, avec la réserve toutefois qui convient à celui qui n'a fait qu'apercevoir l'étendue de la carrière. Sans cette sorte de compétence je me garderais de m'en mêler; car parler médecine sans l'avoir étudiée, c'est vouloir parler astronomie, mécanique, ou art militaire sans instruction préalable; encore serait-il possible de mieux raisonner de ces sciences, attendu que leurs principes sont simples et fixes; au contraire, ceux de la médecine, quoiqu'ils aient une sphère de régularité, sont soumis à des circonstances compliquées et variables, qui exigent une finesse de tact, une justesse de coup-d'œil, une prestesse d'application dont la difficulté constitue le mérite : dire, comme on l'entend tous les jours, qu'en médecine tout est hasard et conjecture, cela est un travers d'autant plus bisarre, que l'on commence par déclarer qu'on n'y entend rien : or, comment juger de ce que l'on ignore? Aussi à la moindre égratignure, ces Hippocrates innés font-ils courir chez le médecin, heureux en l'attendant, de trouver une garde-malade qui elle-même est une première ébauche de science médicale, à raison des faits et des observations dont elle a acquis la pratique : Revenons à la fièvre jaune.

Elle a tiré ce nom de l'un de ses symptômes distinctifs, la couleur de *citron foncé*, que dans la dissolution des humeurs, prennent les yeux, puis la peau de tout le corps. Les Français l'appellent *fièvre ou mal de Siam*, soit parce qu'elle vînt d'abord de ce pays, soit parce que la couleur de ces Asiatiques est assez semblable. Chez les Espagnols elle a le nom de *vomito-préto*, *vomissement noir*, autre accident grave qui la caractérise. Les symptômes les plus ordinaires et les plus généraux sont les suivans qui se succèdent rapidement dans le court espace que met cette maladie à se *juger* pour la mort ou la convalescence (ordinairement trois jours).

Dans les jours qui précèdent l'attaque, il y a sensation de lassitude générale, *rouement de membres*, assoupissement, quelquefois stupeur... La fièvre se déclare par un violent mal de tête, sur-tout au-dessus des yeux et derrière les orbites; l'on se plaint de douleurs le long de l'épine dorsale, dans les bras et dans les jambes : des chaleurs vives et des frissons se succèdent alternativement... La peau est sèche, brûlante et souvent parsemée de taches rougeâtres, puis violettes; le blanc des yeux est injecté de sang et humide d'une rosée brillante : la respiration est oppressée,

les soupirs fréquens ; l'air exhalé du poulmon est brûlant : le pouls varie selon les tempéramens et selon certaines circonstances : en général, il est dur, fréquent, irrégulier, même intermittent ; s'il ressemble à l'état naturel, le danger est plus grand : les évanouissemens et la surdité au début du mal sont aussi un signe fâcheux ; la soif est ardente ; la langue d'abord rouge, se couvre d'un limon noirâtre qui devient fétide. Le malade se plaint d'une violente chaleur à l'estomac ; les vomissemens passent du glaireux à l'acide le plus corrosif, quelquefois sans bile, plus souvent avec de la bile verte et jaune, puis une matière noirâtre, comme de la lie d'encre ou du mare de café, avec odeur d'œufs pourris, et tellement âcre, que la gorge en est excoriée : la constipation à souvent lieu, d'autres fois c'est une diarrhée noirâtre... Alors le mal a déjà parcouru la période d'inflammation, par suite de laquelle les humeurs se trouvent décomposées ; la fièvre semble s'abattre, mais c'est à raison de la chûte même des forces vitales ; le pouls devient petit, convulsif, déprimé : le malade est agité, mal à l'aise, quelquefois délirant : les déjections colliquatives et fétides, le *vomissement noir* comme de grains de café, l'affaiblissent de plus en plus par leur fré-

quence et leur abondance : il affecte la position sinistre d'être *couché sur le dos, élevant ses genoux et glissant vers le pied du lit ;* les yeux deviennent jaunes, et de suite la peau de tout le corps : alors la dissolution des humeurs est complète. S'il a été saigné au commencement de la maladie, les cicatrices se relâchent et s'ouvrent ; la macération et la gangrène gagnent les solides, et se manifestent de toutes parts avec l'odeur infecte qui annonce une mort prochaine.

Depuis long-temps la *fièvre jaune* était connue dans les parties chaudes et marécageuses de l'Amérique méridionale et dans l'Archipel des Antilles ; ses exemples étaient fréquens à Carthagène, à Porto-belo, à la Vera-Crouz, à la Jamaïque, à Sainte-Lucie, à Saint-Domingue, à la Martinique : la Louisiane même, et le Littoral des Florides, de la Georgie, des Carolines et de la Virginie, y participaient par les mêmes motifs de chaleur et d'humidité ; la nouvelle-Orléans, Pensacola, Savanah, Charleston, Norfolk, comptaient rarement quatre ou cinq années sans en recevoir quelqu'atteinte. Il semblait que le Potômack dût lui servir de limite, puisque vers la fin du siècle qui vient de finir l'on ne citait que les années 1740 et 1762, où elle se fût montrée

au nord de ce fleuve, d'abord à New-York; puis à Philadelphie : mais depuis 1790, ses apparitions ont été si répétées et si funestes, qu'elle semble s'y être naturalisée comme dans le sud. Quelques cas individuels l'avaient annoncée à New-York en 1790 : elle y devint un fléau épidémique en 1791, et y laissa des traces même en 1792. L'année suivante, 1793, elle ravagea Philadelphie comme une peste; et ses germes déposés ou ranimés se développèrent encore dans les étés de 1794 et 1795. Elle attaqua New-York de rechef en 1794 et 1796.... Philadelphie en 1797... A la même époque elle désolait Baltimore, Norfolk, Charleston, New-bury-port. Ses avant-coureurs s'étaient montrés à Shiffields, et même à Boston. Enfin, l'on en citait encore d'autres exemples, l'un à Harrisbourg en 1793, un autre à Baltimore, un à Onéïda en Génésie, à quoi je puis ajouter des cas nombreux au fort anglais sur le Miâmi du lac Érié.

Les médecins anglo-américains pour qui cette maladie a été une nouveauté, ont eu à se créer une méthode curative adaptée à leur climat et à la constitution de ses habitans. Malheureusement, jose le dire, la plupart se sont trop pressés de croire l'avoir trouvée dans les principes théoriques de *Brown*, dont la

doctrine a été accueillie aux États-unis avec un engouement scholastique : ce système qui explique tout par deux états simples de débilité directe ou indirecte, et par la soustraction ou l'application de stimulans aussi directs et indirects, a fait d'autant plus de prosélytes qu'il a ce caractère tranchant et positif qu'aime la jeunesse, et qu'il dispense des lenteurs de l'expérience que redoute la paresse de tous les âges. Raisonnant donc avec cette dangereuse confiance de certitude qui exclud le doute et l'observation, ils ont le plus souvent administré les cordiaux et les toniques les plus actifs, au début de la maladie, prétendant qu'il fallait *relever* les forces *accablées*, quand il fallait relâcher les fibres trop tendues ; ils y ont joint les purgatifs drastiques les plus stimulans pour chasser les humeurs mobifiques, quand ces humeurs n'étaient pas encore à l'état de coction.

Ce traitement fut sur-tout mis en usage à Philadelphie dans la funeste année de 1793. La pratique la plus générale des médecins de cette ville, fut de donner le jalap à vingt et vingt-cinq grains ; la préparation mercurielle, dite *calomel*, à dix et quinze ; la gomme-gutte même, le tout par doses répétées ; pour boissons, on ordonnait les eaux de camomile, de menthe, de canelle, et le vin

de Madère, jusqu'à plus d'une pinte par jour. Or, l'on sait qu'il entre une portion d'eau-de-vie dans la fabrication primitive du meilleur Madère. En outre, dans les mois d'août et de septembre, et dans un pays chaud à 25° de R. par temps calme et étouffant, l'on tenait les malades hermétiquement clos dans leurs chambres ; on surchargeait de deux et trois couvertures de laine leurs lits de *plumes*, et quelquefois l'on faisait du feu dans la cheminée : l'objet était de provoquer impérieusement une sueur, que l'état inflammatoire et crispé de tout le système, refusait encore plus opiniâtrement.

Les effets de ce traitement furent ce qu'ils devaient être ; une mortalité effrayante par le nombre et par la rapidité ; peu de malades passaient trois jours, et l'on peut dire que sur cinquante il ne s'en sauvait pas deux. Tous portaient des signes de suffocation gangreneuse, suite naturelle d'une inflammation *fomentée :* la terreur s'empara des esprits ; le mal fut regardé comme contagieux et pestilentiel, son atteinte comme incurable. Quelques médecins, influens par leur esprit et leur activité, accréditèrent cette rumeur pernicieuse, même dans les papiers publics. tout malade fut abandonné : le mari par sa

femme; les parens par leurs enfans; les enfans même par les parens. Les maisons désertes restèrent infectées par les cadavres. Le gouvernement intervint, d'abord pour faire enlever les corps, puis pour faire transporter de force les malades à l'hôpital. Les maisons furent marquées à la craie comme en temps de proscription, et les habitans éperdus s'enfuirent dans les villages voisins, ou campèrent en rase campagne, comme si l'ennemi eût pris leur ville. Le hasard voulut que dans ces circonstances quelques médecins et chirurgiens français, fugitifs du *Cap* incendié, vinssent chercher un asyle sur le continent : l'un d'eux, conduit à Philadelphie (1), eut occasion d'être appelé, et appliquant au mal dont il avait vu les analogues à Saint-Domingue, le traitement de l'école française, il obtint des succès qui attirèrent l'attention du gouvernement, et qui le firent placer à la tête de l'hôpital de *Bush-hill* : le compte qu'il rendit l'hiver suivant de sa méthode curative (2), ne fait pas moins

(1) M. Jean de Veze, ancien chirurgien distingué et accrédité au Cap français.

(2) Voyez *Recherches et Observations sur la maladie épidémique qui a désolé Philadelphie*, depuis août jusqu'en décembre 1793, en anglais et en français, *in*-8°. 145 pages, *Philadelphie*, 1794.

d'honneur à son cœur qu'à son esprit, puisque ce compte répandit des idées neuves et salutaires dans tout le pays. L'on voit par cet écrit, qu'il considère la maladie comme divisée en trois périodes, que l'on ne doit pas confondre; mais qui quelquefois marchent si rapidement, qu'à peine le médecin a-t-il le temps de les saisir. La première est un état d'inflammation violente, compliquée d'engorgement au cerveau et de spasme nerveux, qui demande non les *toniques*, mais les calmans et les relâchans : la seconde est un état de dissolution et de segrégation des fluides, dont la chaleur inflammatoire a rompu la combinaison, état qui ne peut se terminer que par l'évacuation des humeurs devenues inaptes et nuisibles au mouvement vital; l'art doit s'y borner à aider la crise, en suivant la nature plutôt, qu'en la prévenant. Enfin la troisième est un état de recomposition et de recombinaison, qui n'a besoin du médecin que pour diriger le régime du convalescent.

En conséquence, au début du mal, il fit de légères saignées lorsque le sujet était trop plein de sang; il administra les délayans, les acidules aromatisés, et il obtint d'heureux effets de l'acide carbonique en boisson. Il essayait qu'elle espèce de boisson plaisait le plus à l'estomac, cet organe

si capricieux ; il rassurait les esprits contre l'idée de contagion, de laquelle il nie entièrement l'existence pendant toute l'epidémie. Il procurait un air frais, et il ne provoquait point les sueurs, dont il remarque que presque jamais la nature ne fit son moyen de crise.

Lorsque ce premier traitement avait modéré la fièvre, il épiait dans la seconde période les tentatives de la nature pour opérer la crise, et choisir un organe qui en devînt le foyer. Ordinairement ce furent des suppurations abondantes ; il les favorisa, et tâcha de les diriger par des vésicatoires, par des cataplasmes appliqués au-dehors, tandis qu'au-dedans il aidait le travail épuratif par des boissons aromatiques de canelle, de menthe, même de vin de Bordeaux, trempé d'eau et mêlé de sucre ; par quelques purgatifs doux et à petites doses, et enfin par le kina. L'opium, si vanté par les médecins du pays, ne lui montra jamais de bons effets.

L'on conçoit que par un cas commun à tous les pays, ce ne fut pas sans lutte et sans contradiction qu'un étranger isolé obtint tant de confiance et de succès ; mais enfin par une marche également naturelle, la raison et la vérité se firent jour à force de preuves et de faits. Les malades appelèrent de préférence le

médecin qui guérissait le plus, et plusieurs médecins finirent par l'imiter.

Soit que l'écrit et les cures de M. de Veze et des autres français, aient eu une heureuse influence sur les esprits, soit que par leur propre raisonnement et leurs expériences, ils aient modifié leurs idées et dissipé d'anciens préjugés; il est du moins vrai, qu'à dater de cette époque, il a commencé de s'introduire dans la pratique et la théorie des changemens heureux. Dès l'année suivante (1794), dans l'épidémie de New-York, plusieurs médecins de cette ville substituèrent aux purgatifs violens divers sels, et entr'autres le sel de Glauber, qui réussit dans les délayans. Ils ne prodiguèrent plus les toniques ni le vin de Madère; ils usèrent de la saignée avec discrétion : s'ils provoquèrent encore les sueurs, ce fut par des bains et des fomentations de vinaigre qui quelquefois soulagèrent; et de ce moment il s'est formé dans les divers colléges, un schisme salutaire qui a ébranlé les vieilles habitudes et ouvert les routes nouvelles à la science et à l'esprit d'observation.

Ce schisme a sur-tout éclaté sur la question de l'origine de la fièvre jaune. Les uns ont prétendu qu'elle était toujours apportée du dehors, spécialement des Antilles, et qu'elle n'était et

ne *pouvait en aucun cas être le produit du sol des États-unis.* En preuve de leur opinion, ils ont cité la non-existence, ou l'extrême rareté des épidémies avant la paix de 1783, et ils ont attribué leur fréquence depuis cette époque aux relations de commerce plus actives et plus directes avec les îles et avec la terre-ferme espagnole : ils ont même inculpé nominativement certains vaisseaux comme auteurs et importateurs de la *contagion* dont ils ont supposé l'existence à un degré peu inférieur à la peste.

D'autres médecins, au contraire, ont soutenu que par sa nature même, la fièvre jaune pouvait naître dans les États-unis, toutes les fois que ses causes disposantes et occasionnelles de temps et de lieu se trouvaient réunies; et d'abord remontant à la source des prétendus faits d'importation, ils ont démontré par les témoignages les plus positifs, que non-seulement les vaisseaux accusés n'avaient point apporté avec eux la maladie ou son germe, mais encore qu'elle ne s'était déclarée à leur bord que depuis leur ancrage aux quais, et dans le voisinage des lieux notés à New-York et à Philadelphie comme foyers du mal; avec cette particularité additionnelle, que même elle avait commencé par les gens du

bord qui avaient eu le contact le plus immédiat avec le lieu infecté (1) : puis, rassemblant toutes les circonstances de la maladie, quant aux lieux, aux saisons, et aux tempéramens affectés, ils ont démontré qu'elle attaquait 1°. les villes populeuses plutôt que les villages et les campagnes.

2°. Que dans les villes populeuses, telles que New-York, Philadelphie, Baltimore, elle

---

(1) C'est ainsi que toute la ville de Philadelphie a été persuadée que l'épidémie de 1793 vint de l'île de la Grenade, où elle avait été, disait-on, apportée de *Boulam* (côte d'Afrique), par le vaisseau le *Hankey*. Un médecin anglais, qui se trouvait dans cette île, avait donné à cette seconde portion de l'histoire un caractère imposant d'authenticité dans un écrit qu'il publia : et cependant trois ans après, M. Noah Webster et le docteur E. H. Smith, ont publié à New-York un journal de toute la navigation du Hankey, dressé par l'un des plus respectables témoins oculaires, lequel rassemble une si grande masse de preuves, et porte un cachet si particulier de candeur et de véracité, que l'on demeure convaincu avec MM. Webster et Smith, que le médecin C. s'est complettement trompé. De même M. Richard Bayley, dans son excellent rapport au gouverneur de New-York, prouve que les inculpations des vaisseaux l'*Antoinette* et le *Patty*, étaient des rumeurs de peuple absolument dénuées de fondement, etc. *Voyez* New-York repository, tom. I[er], pag. 470 et 127.

affectait constamment et presque exclusivement les quartiers bas, remplis d'immondices, d'eaux croupies, les rues non aërées, non pavées, boueuses, et sur-tout les quais, et leur voisinage couverts d'ordures à un point inimaginable; où chaque jour à marée basse, les banquettes fangeuses sont exposées à un soleil brûlant. Par exemple, à New-York, M. Richard Bayley a calculé que pour combler l'égoût et bassin de *White-hall*, les propriétaires y avaient fait verser dans un an, vingt-quatre mille tombereaux de toutes les ordures de la ville et même de charognes de chevaux, de chiens, etc.; d'où il résulta qu'en juillet l'infection devint si exaltée et si forte, qu'elle excitait le soir, dans le voisinage, des nausées et des vomissemens qui furent le début de l'épidémie.

3°. Que dans le cours des saisons, elle n'apparaissait qu'en juillet, août et septembre, c'est-à-dire, à l'époque où les chaleurs opiniâtres et intenses, de 24 et 25 degrés R. excitent une fermentation évidente dans ces amas de matières végétales et animales, et en dégagent des miasmes que tout indique être les corrupteurs de la santé. Ces médecins ont remarqué que l'épidémie redoublait par les temps seulement humides, par les vents de

sud-est, et même de nord-est; qu'elle diminuait par le froid et la sécheresse du nord-ouest, et même par les pluies abondantes du vent de sud-ouest; que dans la diversité des années, la fièvre choisissait celles où les chaleurs de l'été étaient accompagnées de plus de sécheresse, et de calme dans l'air; sans doute parce qu'alors les miasmes accumulés exercent une action plus puissante sur le poulmon, et par son intermède, sur tout le système de la circulation.

Enfin, ils ont constaté que dans le choix des sujets elle attaque de préférence les habitans mal nourris et sales des faubourgs et des quartiers pleins d'ordures et de marécages; les ouvriers exposés au feu, tels que les forgerons, les bijoutiers, ceux qui abusent des liqueurs fortes; observant que très-souvent la fièvre jaune a immédiatement suivi l'ivresse: qu'elle attaque encore de préférence les gens replets, sanguins, robustes, les adultes ardens, les étrangers des pays du nord, les noirs, les gens épuisés de la débauche des femmes: qu'elle ménage les étrangers des pays chauds, les gens sobres dans le boire et sur-tout dans le manger; les personnes aisées, propres, vivant plutôt de végétaux que de viande, et habitant

tant des rues pavées, aërées, et des quartiers élevés.

Enfin, poursuivant le mal jusques dans les lienx désignés pour être le berceau et le foyer de son origine, ils ont démontré qu'aux Antilles même, aux îles de la Grenade, de la Martinique, de Saint-Domingue, de la Jamaïque, la fièvre jaune ne naissait que là où se réunissent les mêmes circonstances; qu'elle ne s'y montre qu'en certains lieux, en certaines années précisément semblables aux cas cités dans les États-unis; que là où il n'y a ni marécages, ni ordures, comme à *Saint-Kits*, à *Saint-Vincent*, à *Tabago*, à la *Barbade*, la santé est constamment excellente; que si la fièvre s'est montrée à Saint-Georges (Grenade) et à Fort-royal (Martinique), c'est dans le local du carenage, voisin de marais infects, et dans un moment où la surabondance des vaisseaux, la sécheresse excessive de la saison avaient contribué à développer les fermens; que si elle n'eût dû son apparition dans les villes de New-York, Baltimore, Philadelphie, qu'à l'importation, elle aurait dû y être importée habituellement des villes de Norfolk et de Charleston, avec qui l'on avait des relations multipliées et où la réunion

de toutes les causes citées les rendait presqu'endémiques chaque été.

Les faits qui établissent ces résultats se trouvent répandus en divers écrits, publiés depuis 1794 jusqu'à l'année 1798, époque à laquelle je quittai les États-unis (1).

L'on ne peut les lire avec attention, sans être frappé de la corrélation et de l'harmonie constante qui existe par-tout entre les causes premières et secondes, médiates ou immédiates, les circonstances accessoires et les effets, soit isolés, soit réunis en série. Par-tout l'on voit la fièvre naître et s'augmenter en raison composée de la température chaude de l'air, de

---

(1) Voyez le rapport des médecins de Philadelphie au gouverneur de Pensylvanie : celui de M. Richard Bayley au gouverneur de New-York ; le mémoire du docteur Valentine Seaman de New-York, sur les causes de la fièvre jaune à New-York. — Les recherches du docteur Benjamin Rush sur la même maladie, à Philadelphie, en 1793 et 1794. Lettre de G. Davidson, sur le retour de la fièvre jaune à la Martinique en 1796. — Origine de la fièvre pestilentielle qui ravagea la Grenade en 1793, 1794, par E. H. Smith. Thèse sur la fièvre maligne à Boston, par Brown. Récit des fièvres bilieuses avec dyssenterie à Sheffield, par W. Buel : enfin la collection très-intéressante de lettres sur les fièvres de divers lieux, publiée par Noah Webster de New-York.

sa sécheresse opiniâtre ou de son humidité temporaire, du calme de l'atmosphère, du voisinage des marais, de leur étendue, et surtout en raison des masses entassées de matières animales formant un foyer de putréfaction et d'émanations délétaires. L'on voit même les fièvres se graduer selon l'intensité de toutes ces causes : n'y a-t-il qu'excès de chaleur, sans amas putrides et sans marécages, elles sont du genre simplement inflammatoire, c'est-à-dire, scarlatines et bilieuses, sans complication de malignité : y a-t-il des marais boueux et fangeux, mais non infectés de matières animales, les miasmes causent déjà des esquinancies gangréneuses, des vomissemens bilieux atroces, appelés *cholera morbus*, des dysssenteries pernicieuses : s'y joint-il des amas de matières animales en putréfaction, alors le mal se complique d'accidens et de symptômes qui toujours dénotent l'affection du genre nerveux par une sorte de poison : quand le mal est à son *maximum*, tous les autres degrés tendent à s'y assimiler. D'où il résulte que l'on pourrait graduer et mesurer les fièvres par les degrés du thermomètre, et par l'intensité des miasmes putrides, et suivre dans le cours d'une même saison d'été et d'automne leur progrès et leur affinité, depuis la simple synoque jusqu'à la

peste, qui n'est que le dernier échelon et le *maximum* des causes réunies. Dans un tel état de choses, il est évident que tout pays qui réunira chaleur et foyers putrides à un degré suffisant, sera capable d'engendrer toutes ces maladies. J'avais déjà cru remarquer en Égypte et en Syrie, que 24 degrés de Réaumur étaient un terme auquel s'établissent dans le sang une disposition et un mouvement fébrile d'un genre pernicieux et désigné par le nom de *fièvres malignes* : j'ai vu avec plaisir et surprise que la même opinion avait été inspirée par les mêmes faits au docteur G. Davidson, à la Martinique, et qu'il pense, comme moi, qu'à partir de ce degré (86° de F.) en montant, le caractère de malignité et de contagion s'exalte jusqu'à former la peste.

Par tous les écrits et faits que j'ai cités, ces principes ont acquis aux États-unis un tel degré d'évidence, que la très-grande majorité des médecins de New-York, Boston, Baltimore, Norfolk et Charleston, s'est réunie à déclarer que la fièvre jaune pouvait naître et naissait aux États-unis. Le seul collége de Philadelphie a persisté dans l'affirmative de l'importation, et cette opinion qui a en sa faveur l'avantage de la primauté dans l'esprit du peuple, conservera long-temps des parti-

sans dans toutes les classes, par plusieurs motifs très-puissans.

1°. Parce qu'elle flatte la vanité nationale et que beaucoup de gens ne demandent qu'un prétexte pour autoriser la leur.

2°. Parce qu'elle carresse l'intérêt mercantile de la vente des terres, et de l'émigration des étrangers dans un pays qui aurait le privilége de ne pas engendrer la fièvre. Il est vrai que se l'innoculer aussi aisément ne serait guère moins fâcheux; mais les partisans de l'importation n'entendent pas raillerie; et j'ai trouvé beaucoup d'Américains à qui la contradiction sur ce point devenait un sujet sérieux de mauvaise humeur.

3° Parce que les médecins, qui les premiers ont établi cette croyance, ont pris de tels engagemens avec leur amour-propre ou avec leur persuasion (1), qu'ils se sont presqu'interdit

(1) L'on en pourra juger par la doctrine de l'un des professeurs les plus influens de Philadelphie, dans un discours de clôture, dont quelques auditeurs me firent immédiatement le récit. Après avoir récapitulé les méthodes enseignées pendant l'hiver de 1797-1798, et entr'autres celle de la saignée à cent onces de sang, en divers cas de la fièvre jaune; « Messieurs, dit-il à ses » élèves : nous allons nous séparer, et vous allez vous » disperser sur la vaste surface des États-unis : répandez- » y de toutes parts les vérités que vous avez entendues

toute modification ; et parce qu'ils ont fait prendre au gouvernement des mesures si tranchantes et si gênantes pour le commerce, que si aujourd'hui elles se trouvaient sans motif, ils encourraient une véritable défaveur. Et cependant je regarde comme une sage institution celle des bureaux de santé ou lazarets dans les ports des États-unis, sur-tout quand on y veut faire le commerce avec la méditerrannée et les échelles turques.

4°. Enfin, parce que le caractère contagieux presque pestilentiel que l'on joint au préjugé de l'importation, excuse très-heureusement les non-succès de ceux qui ne gué-

---

» ici ; vous trouverez des contradicteurs, des ennemis ! » résistez leur avec courage, et soyez persuadés qu'avec » de la fermeté et de la constance, vous ferez triom- » pher la *véritable doctrine* ». *ite et Evangelisate.*

Certes, s'il est une *doctrine dangereuse*, sur-tout en médecine, c'est celle qui exclud le doute *philosophique*, sans lequel l'esprit demeure fermé à tout instruction, à tout redressement ; et cette doctrine est sur-tout pernicieuse pour les jeunes gens, en qui le *desir de savoir et le besoin de croire* s'associent au *besoin d'aimer*, et qui *s'attachent aux opinions* par suite d'attachement pour les maîtres. Aussi l'une des plus fécondes sources d'erreur, de fanatisme et de calamités, a été et est encore ce funeste principe d'éducation *musulmanique*, adopté dans tous les genres d'éducation.

rissent pas souvent : en me rangeant à l'opinion des médecins qui regardent la fièvre jaune comme un produit indigène des États-unis, je suis loin d'attaquer les intentions de ceux qui soutiennent la thèse contraire ; mais je tiens pour dangereuse et imprudente la doctrine de l'importation ; 1°. à cause du ton dogmatique et intolérant qu'elle a déployé, jusqu'à attaquer la sûreté et la liberté domestiques, et à compromettre le gouvernement; 2°. parce qu'en provoquant des mesures exagérées au-dehors, elle a endormi sur les mesures bien plus nécessaires à prendre au-dedans, et qui découlent immédiatement de l'opinion contraire.

Quant à la question du caractère contagieux, je ne puis admettre ni la négative absolue que soutiennent quelques médecins, ni le cas général et constant que supposent plusieurs autres : cette dernière alternative est exclue par trop de faits incontestables : et la première, c'est-à-dire, la négative, me semble contradictoire avec l'origine même du mal ; car dès que les miasmes des marais et des matières putrides ont la propriété de l'exciter, à plus forte raison les miasmes du corps humain infecté auront cette vertu, eux qui ont bien plus d'affinité avec les humeurs vivantes. Aussi

a-t-on remarqué en 1797 à Philadelphie, que plusieurs familles au retour de la campagne, rentrant dans leurs maisons où il y avait eu mort ou maladie, sans avoir pris le soin de désinfecter, furent immédiatement saisies du mal, quoique la saison fût froide, et qu'il eût cessé. A Norfolk, on a fait la remarque encore plus générale, que ceux qui s'absentent de la ville y deviennent plus exposés que ceux qui restent constamment dans son atmosphère; et ce cas correspond avec celui des *étrangers*, sur-tout ceux du nord, que l'on a remarqué à Philadelphie et à New-York, etc., être spécialement attaqués.

Des théoriciens veulent expliquer cette singularité, en disant que c'est par une surabondance de *gaz oxigène*, *infusé* dans le sang, par l'air plus pur de l'Europe et de la campagne, que *les étrangers* sont plus susceptibles de la fièvre; mais outre que cette *surabondance* est hypothétique, les notions que l'on a du gaz oxigène, essentiellement salubre, y sont si contraires, que l'on a droit d'exiger de plus fortes preuves; et prétendre, comme ils le font, que l'oxigène est plus abondant dans les lieux bas que dans les lieux élevés, est une supposition nouvelle en chimie, d'autant plus inadmissible que les plus savans chi-

mistes de l'Europe regardent le contraire comme prouvé ; ce n'est pas l'oxigène que leurs expériences trouvent se dégager des marais et des matières putrides, mais le carbone, l'hydrogène et l'azot ; il paraît même que la combinaison des deux premiers de ces gaz a la propriété spécifique d'engendrer les fièvres intermittentes et remittentes ; et qu'elles ne deviennent putrides malignes que par l'addition de l'azot à cette combinaison.

De nouvelles études développeront sans doute l'action de tous les gaz morbifiques : pour le présent, les meilleurs moyens curatifs paraissent être, 1°. de combattre l'inflammation, premier degré du mal, par les délayans et les tempérans ; peut-être les bains à la température du léger frisson (1) seraient-ils un des plus efficaces, administrés dès le premier soupçon, et prolongés à huit et dix heures. C'est aux maîtres de l'art à prononcer sur les bains très-froids et presqu'à la glace, dont quelques médecins d'Amérique prétendent avoir retiré de bons effets : il est certain que dans des cas de frénésie, ils ont quelquefois opéré des cures étonnantes ; l'époque de leur application a une influence décisive, puisque

(1) De 10 à 15 degrés, selon la sensation du malade

leur effet, dans la période d'inflammation, est très-différent de ce qu'il sera dans la période de *décomposition.* Les anti-asphixiques, peuvent aussi avoir leur utilité, puisque des gaz pernicieux paraissent jouer un rôle. L'objet essentiel est d'empêcher l'inflammation de s'élever jusqu'au point de décomposer les humeurs, car alors rien ne peut empêcher le mal de parcourir ses trois phases; par cette raison, les premières heures sont décisives et demandent toute la célérité possible; la saignée à petites doses peut y être très-utile. Un préservatif tout-puissant, est la diète la plus absolue (1), avec les boissons aqueuses, sitôt que l'on a la sensation de pesanteur, de lassitude et de perte d'appétit; et il faut la continuer deux ou trois jours rigoureusement, jusqu'au retour de la faim et de l'alacrité de corps et d'esprit.

A l'égard des préservatifs généraux, applicables aux villes des États-unis, ils dépendent du gouvernement central, et ils consistent,

1°. A mesurer la sévérité des lazarets établis sur l'exigeance bien constatée des cas de maladies importées par les vaisseaux. Les vais-

---

(1) Voyez à ce sujet un très-bon Mémoire de M. Edouard Miller, New-York, repository, tom. Ier. page 195.

seaux de la Méditerranée méritent le plus d'attention ;

2°. A interdire les abus de prétendu droit de propriété et de liberté des particuliers qui se permettent au voisinage et au sein des grandes villes, des comblemens de terreins bas à force d'immondices, et même de charognes. Les Américains vantent leur propreté, mais je puis attester que les quais de New-York et de Philadelphie, avec certaines parties des faubourgs, surpassent en saleté publique et privée, tout ce que j'ai vu en Turquie, où l'air a l'avantage d'être d'une sécheresse salutaire ;

3°. A établir des réglemens de police, jusqu'à ce jour inusités ou méprisés pour le pavage des rues, des faubourgs, et même du centre des villes. On a remarqué en Europe, que les grandes épidémies de Paris, de Lyon, de Londres, et autres villes très-peuplées, ont cessé depuis l'établissement du pavage général et régulier;

4°. A empêcher toute eau croupissante, et tout amas de matières putrides ; à écarter du sein des villes les vastes cimetières, dont l'usage pestilentiel et généralement conservé avec un respect superstitieux. Philadelphie a dans ses plus beaux quartiers quatre énormes cimetières, dont j'ai très-bien senti l'odeur en été, et n'a

pas une seule promenade ni allée plantée de salutaire verdure;

5°. A obliger les citoyens à murer et paver les fosses d'aisance qui, dans l'état actuel, communiquent si immédiatement par un sol sableux, avec les puits et les pompes aussi non murés, que dans les fontes de neiges en hiver, et dans les sécheresses en été, l'on voit les eaux des uns et des autres se niveler : il est si vrai que les eaux bues dans les parties basses de la ville reçoivent les filtrations des cimetières et des fosses, que j'ai remarqué en *Front-Street*, l'eau de mes carafes devenir *filante* le troisième jour en mai, et finir par une infection cadavéreuse (1).

Enfin, le gouvernement, en dirigeant sur ces objets de police domestique l'attention des habitans des États-unis, devrait provoquer leur instruction sur l'une des causes les plus essentielles et les plus radicales de toutes leurs maladies, je veux dire sur le régime alimentaire qu'à raison de leur origine ils ont con-

---

(1) Graces aux talens de l'ingénieur Latrobe-Bonneval, Philadelphie, depuis mon départ, jouit d'une pompe à feu qui lui procure les eaux du Skoulkill; pareille entreprise a été faite à New-York, et il est à desirer que les habitans des autres ports imitent un si salutaire exemple.

servé des Anglais et des Allemands. J'ose dire que si l'on proposait au concours le plan du régime le plus capable de gâter l'estomac, les dents et la santé, l'on ne pourrait en imaginer un plus convenable que celui des Anglo-américains. Dès le matin à déjeûner, ils noyent leur estomac d'une pinte d'eau chaude chargée de thé ou de café si léger, que ce n'est que de l'eau brune; et ils avalent presque sans mâcher du pain chaud, à peine cuit, des rôties imbibées de beurre, du fromage le plus gras, des tranches de bœuf ou de jambon salé, fumé, etc., toutes choses presqu'indissolubles. A dîner, ce sont des pâtes bouillies, sous le nom de *pouding*; les plus graisseuses sont les plus friandes : toutes les sauces, même pour le bœuf rôti, sont le beurre fondu; les turneps et les pommes de terre sont noyés de saindoux, de lard, de beurre ou de graisse : sous le nom de *païe* (pye), de *pumkine*, leurs pâtisseries ne sont que de vraies pâtes graisseuses, jamais cuites : pour faire passer ces masses glaireuses, on reprend le thé, presqu'à l'issue du dîner, et on le charge tellement qu'il est amer au gosier : dans cet état, il attaque si efficacement les nerfs, qu'il procure, même à des Anglais, des insomnies plus opiniâtres que le café. Le souper amène encore

quelques salaisons ou des huîtres, et comme le dit Chatelux, la journée entière se passe à entasser des indigestions l'une sur l'autre; pour donner du ton au pauvre estomac fatigué et relâché, l'on boit le madère, le rhum, l'eau-de-vie de France, ou celle de génièvre et de grain qui achèvent d'attaquer le genre nerneux. Un tel régime pût convenir aux *Tartares*, souche primitive des Germains et des Anglo-saxons, qui n'usaient d'aucun de ces stimulans dangereux : leur vie équestre et nomade les rendait et les rend encore capables de tout digérer; mais quand les nations changent de climat, ou que se poliçant elles deviennent oiseuses et riches, elles éprouvent en masse les altérations des particuliers. Les paysans ou les manœuvres d'Allemagne et d'Angleterre peuvent encore sans inconvénient se nourrir comme leurs ancêtres : il n'en est pas de même des citadins; et moins encore de ceux qui, émigrant de leur humide et froid climat, vont s'établir dans des pays chauds, tels que la Georgie, les Carolines, la Virginie, etc. La puissance même de l'habitude natale ne parviendra point à y naturaliser un système essentiellement contraire au climat. Aussi de tous les peuples de l'Europe, voyons-nous que les Anglais sont ceux qui résistent le moins aux

climats du tropique; et si leurs enfans, les Anglo-américains ne modifient pas leurs vieilles habitudes à cet égard, ils en éprouveront les mêmes inconvéniens.—Il est tellement vrai que leur régime est une des grandes causes prédisposantes aux maladies et à la fièvre jaune, que dans le plus fort des épidémies, jamais un seul accident ne s'est montré dans l'enceinte de la prison de Philadelphie, et cela évidemment, parce que le système alimentaire y est calculé sur une échelle de tempérance qui ne laisse prise à aucune surcharge d'estomac, ni par conséquent à aucune dépravation des sucs. L'abus des boissons spiritueuses est sur-tout banni totalement de cet établissement admirable; et cet abus est si général dans le peuple des États-unis, que l'ivrognerie y est un vice aussi dominant que chez les Sauvages : croire que l'on puisse aisément et promptement changer sur tous ces chefs les mœurs et les goûts d'une nation, n'est point mon erreur; j'ai trop bien appris à connaître l'automatisme de l'espèce humaine, et la puissance machinale de ce qu'on appelle *habitude*; mais je pense qu'un gouvernement qui emploierait à éclairer le peuple, à diriger sa raison, la moitié des soins employés si souvent à l'égarer, obtiendrait des succès

dont n'ont point d'idée ceux qui le méprisent: s'il est ignorant et sot, ce peuple, c'est parce que l'on met beaucoup d'esprit à cultiver son ignorance et sa sottise; et en supposant qu'une génération vieillie dans de mauvais usages n'eût pas la force de s'en corriger, elle serait néanmoins capable, par tendresse pour ses enfans, d'établir un système d'éducation qui leur procurerait un bonheur dont elle sentirait avoir été privée.

Je termine cet article qu'un tel vœu m'a fait prolonger par une remarque sur la cause qui a suscité la fièvre jaune depuis l'époque si précise de 1790. Cette cause ne paraît être l'accroissement subit que les villes maritimes des États-unis, et New-York ent'autres, ont retiré des effets de la guerre française, et de la convulsion des Colonies des Antilles. Les richesses mobiliaires, les capitaux, les émigrans fugitifs en affluant tout-à-coup dans ces villes, ont occasionné une multitude de constructions hâtives, et l'emploi de terreins non préparés qui ont causé une sorte de révolution. Le commerce y a versé dans le peuple une aisance auparavant inconnue; et l'ouvrier qui a gagné un dollar et demi et deux dollars par jour, (7 à 10l.) l'agriculteur qui a vendu depuis huit jusqu'à quatorze piastres le baril de farine qui ne

ne se vendait que quatre et cinq, se sont livrés à des jouissances dont la plus désirée, la plus pratiquée a été l'usage du vin et de l'eau-de-vie: ainsi, en même temps que des fermens de putridité et d'inflammation se sont établis, les corps se sont trouvés plus disposés à en recevoir l'impression, et l'intempérance, l'imprévoyance et la saleté ont produit leurs effets constans et accoutumés.

Tels sont les caractères principaux du climat et du sol des États-unis dont j'ai tracé un tableau aussi exact que le permet un modèle si divers dans son étendue, si sujet à exceptions de localités. Maintenant c'est au lecteur d'asseoir son jugement sur les avantages et les inconvéniens d'un pays devenu si célèbre, et que sa situation géographique comme son génie politique, destinent à jouer un rôle si important sur la scène du monde. Je prétends d'autant moins influencer l'opinion à cet égard, par l'expression de la mienne, que j'ai souvent éprouvé que sur ce sujet plus que sur aucun autre, les goûts diffèrent selon les sensations et les préjugés de l'habitude. Souvent aux États-unis, dans des réunions de voyageurs de toutes les parties de l'Europe, j'ai vu exprimer des avis tout-à-fait contrastans.

L'Anglais et le Danois trouvaient trop chaude la température que l'Espagnol et le Vénitien trouvaient modérée : le Polonais et le Provençal se plaignaient de l'humidité là où le Hollandais trouvait l'air et le sol un peu secs ; tous jugemens produits, comme l'on voit, par la comparaison du climat originaire et habituel de chaque opinant. Il est cependant vrai que nous tous Européens, nous accordions à reprocher à ce climat son excessive variabilité du froid au chaud et du chaud au froid ; mais les Anglo-américains qui se tiennent presqu'offensés de ce reproche, défendent déjà *leur* climat comme uue propriété, et ils y portent trois motifs puissans de partialité ;

1°. L'amour-propre individuel, commun à tous les hommes, et la vanité nationale qui chaque jour s'exalte d'avantage ;

2°. Une habitude déjà contractée par la naissance, et qui se convertit en nature ;

3°. Un intérêt pécuniaire aussi cher à l'État qu'aux particuliers, l'intérêt de vendre des terres et d'attirer des hommes et des capitaux étrangers.

Avec de tels motifs, il serait difficile de leur persuader que les États-unis ne sont pas le meilleur pays du monde : néanmoins, si l'émi-

grant qui veut se fixer, recueille les avis d'état à état, l'habitant du sud le dégoûtera de s'établir dans le nord à raison des trop longs hivers, des froids pénibles et rigoureux, des besoins dispendieux de tout genre qui en résultent pour se loger, se vêtir, se chauffer, etc., de la nécessité d'entretenir pendant six mois les bestiaux clos à l'étable, et par suite de faire des provisions et des cultures de fourrages, des constructions de granges, etc.; enfin, à raison de la modicité des produits du sol... De son côté, l'habitant du nord vantant sa santé, son activité, effets du froid de son climat, de la maigreur de son sol, et de la nécessité du travail, décriera les États du sud à cause de l'insalubrité de leurs marais et de leurs cultures de riz, de l'incommodité de leurs insectes, mosquites et mouches, de la fréquence de leurs fièvres, de la violence de leurs chaleurs, de l'indolence et de la faiblesse de constitution qui en résultent et qui produisent les habitudes oiseuses, la vie dissipée, l'abus des liqueurs, l'amour du jeu, etc., tout cela favorisé encore par l'abondance même du sol et la richesse des produits : de plus, l'habitant de la Caroline s'accordera avec celui du Maine pour décréditer les États du Centre comme

ayant les inconvéniens des extrêmes sans en avoir les avantages; ainsi, j'ai entendu moi-même à Philadelphie les Caroliniens se plaindre de la chaleur, et les Canadiens du froid, parce que l'on ne sait y prendre de précaution ni contre l'un, ni contre l'autre; enfin, si dans un même canton reconnu pour insalubre, l'émigrant veut prendre des informations précises, chaque habitant l'assure, que ce n'est pas sur sa ferme, mais sur celle de son voisin qu'est le foyer d'insalubrité, et que c'est d'*un sol étranger* que lui vient la fièvre.... En résultat, le fait est que chaque individu, chaque nation tout en se plaignant de leur sol, de leur situation, préfèrent néanmoins leur pays, leur ville, leur ferme, par égoïsme, par intérêt, et par-dessus tout, par un motif moins senti, mais bien plus puissant, le motif de l'*habitude*. L'Égyptien préfère son fleuve, l'Arabe ses sables brûlans, le Tartare ses prairies découvertes, le Huron ses immenses forêts, l'Indien ses plaines fertiles, le Samoïède et l'Eskimau, les rivages stériles et glacés de leurs mers boréales; aucun d'eux ne voudrait changer, abjurer son sol natal; et cela uniquement par la puissance de cette *habitude* dont on parle si souvent, mais dont

on ne connaît toute la magie que quand on est sorti de son cercle pour éprouver les effets des habitudes étrangères. L'habitude est une atmosphère physique et morale que l'on respire sans s'en apercevoir, et dont l'on ne peut connaître les qualités propres et distinctives qu'en respirant un air différent. Aussi les gens qui ont *le plus d'esprit*, lorsqu'ils ne sont pas sortis de leurs habitudes, et qu'ils veulent parler de celles d'autrui, c'est-à-dire, de sensations qu'ils n'ont pas éprouvées, sont-ils de véritables aveugles qui veulent parler des couleurs : et parce que la sobriété à porter de tels jugemens, constitue l'*esprit raisonnable* si décrié par les *aveugles* ou les *hypocrites*, sous le nom *d'esprit philosophique*, je me bornerai à dire que, comparativement aux pays que j'ai vus, et sans renoncer aux préjugés de mes sensations et de ma constitution natale, le climat de l'Égypte, de la Syrie, de la France et de tout ce qui entoure la Méditerranée, me paraît très-supérieur en bonté, salubrité et agrément aux États-unis; que dans l'enceinte même des États-unis, si j'avais à faire un choix sur la côte atlantique, ce serait la pointe de Rhode-Island, ou le chaînon de *Sud-ouest* en Virginie, entre le Rappahannok, et le Rônoke: dans le pays d'ouest, ce serait les bords du

lac Érié en cent ans d'ici, lorsqu'ils n'auront plus de fièvres; mais pour le présent, ce serait sur la foi des voyageurs, les côteaux de la Géorgie et de la Floride lorsqu'ils ne sont pas sous le vent des marais.

Fin du premier Volume.

APPENDICE. (*Voyez la page* 181.)

Les débordemens excessifs qui pendant l'été de 1800, eurent lieu en Suède, sans que l'on pût en rendre raison par les pluies tombées dans le pays, m'ayant fait soupçonner que ces débordemens étaient dûs aux nuages accumulés sur des montagnes limitrophes par un courant d'air ou vent dominant, je m'adressai pour éclaircir ce fait à un ami zélé des sciences et des arts, le C. Bourgoing, Ministre de la République à Copenhague, et je le priai de me procurer des réponses exactes à diverses questions que je lui envoyai. Il communiqua ces questions à plusieurs savans, tels que MM. Melanderhielm, Svanberg, Lœvener, Schœnhenter, Wibbe, Grove, Buch; et les notes séparées qu'ils eurent la complaisance de lui fournir, m'ayant présenté dans leur comparaison un ensemble de faits corrélatifs, je crus devoir en envoyer le résumé au Ministre, à titre de remerciemens. Comme ce résumé se lie au sujet que j'ai traité dans cet ouvrage, je l'insère ici avec l'intention ultérieure et additionnelle, d'attirer l'attention des météorologistes sur la totalité du système des vents de la zône polaire, et de parvenir à connaître le jeu correspondant du nord-ouest et du nord-est d'Amérique, avec les vents de la Russie et de la Suède.

Lettre au citoyen Bourgoing, Ministre de la République française, près le roi de Danemarck.

Paris, Ier. ventôse an 9 (20 février 1801.)

Vos obligeantes notes, citoyen Ministre, me sont parvenues précisément dans l'ordre inverse de leurs dates...

et par cette raison j'ai dû attendre la dernière pour vous faire tous mes remerciemens; j'ai d'ailleurs desiré de vous envoyer un résultat de travail qui me disculpât près de vous et près de quelques-uns de vos consultés, de l'emploi de votre temps en systèmes et en théories sans fondement comme sans utilité. Quel que soit le résultat de mon travail, il ne serait pas sans utilité s'il prouvait qu'*il y a*, ou *même qu'il n'y a pas* de marche fixe dans les courans de l'air; et que l'on peut ou que l'on ne peut pas juger du vent qui règne dans un lieu par le vent qui a régné ou qui règne dans un autre. La navigation, l'agriculture, sont intéressées à ce problême, puisque sa solution influerait beaucoup sur les spéculations de commerce, d'achats ou de ventes de grains. — Quant au reproche d'*esprit systématique*, j'en suis peu affecté, parce que je ne me sens point du tout atteint de l'engouement qui en fait le vice et le ridicule. — A vingt ans javais des systèmes dont j'étais très-persuadé. — Nos maîtres, vous le savez, citoyen Ministre, nous enseignaient à ne point douter, à tout prouver par *atqui* et *ergo*, à tout expliquer sans demeurer *à quia;* mais à mesure que l'expérience a refait mon éducation, j'ai vu qu'il fallait renoncer à l'esprit doctoral, et s'il m'est resté une doctrine à suivre et à prêcher, c'est celle de douter beaucoup; de ne pas être pressé *d'assurer*, et d'être toujours prêt à revoir la question, et à écouter d'autres faits. Après cela, je n'ai pas néanmoins la duperie d'accorder à mes adverses plus d'infaillibilité qu'à moi; et quelque soit d'ailleurs leur mérite, s'ils n'ont pas fait une étude particulière de la question en débat, s'ils prétendent en juger par aperçu et analogie, je leur retorque à mon tour l'esprit de système, et j'invoque le jury des faits;

car je suis, selon l'expression de S***, *de la faction des faits*. Or, voici mon dire dans le cas présent.

Il résulte des diverses notes que vous m'avez envoyées, et entr'autres de l'exposé court, clair et méthodique de M. Schœnhenter (évêque de Drontheim).

1°. Que la Norvège est traversée de l'est à l'ouest, par un chaînon appelé *Dovrefield* ou *Dofre*, qui la partage en sud et en nord;

2°. Que ce chaînon, l'un des plus élevés de ce royaume, a environ trois milles pieds rhinlandois, d'élevation. (— 2901 pieds de Paris. — 941 mètres. — 483 toises;)

3°. Qu'il forme dans le système de l'air, une ligne de démarcation tellement positive, que le nord et le sud n'ont presque jamais les mêmes vents, en même-temps. S'il pleut dans le pays d'Agherrhous, Christiansandt, etc., il fait sec dans le Drontheim, dans le Nordland, etc.: M. Buch dit les mêmes choses;

4°. Ce dernier cas a été sur-tout remarquable dans l'été de 1800, où le pays de Drontheim, nord du Dofre, a éprouvé des pluies continuelles, au point de perdre toute la récolte; tandis que les gouvernemens d'Agherrhous, et de Berghen (sud du Dofre) ont éprouvé une sécheresse excessive. — Dans le Drontheim, les vents, depuis juin jusqu'au vingt août, furent si constamment nord-ouest, qu'à peine y eût il vingt jours d'exception; et le thermomètre variant de six à huit, ne passa point 11° de Réaumur. — Dans l'Agherrhous et le Berghen, les vents furent habituellement sud, sud-est, même sud-ouest, le mercure variant de 14 à 18°; à peine y eût il sept jours pluvieux, avec cette différence remarquable, que les tables météorologiques de Drontheim et

de Christiansandt, comparées l'une à l'autre, offrent plus de vingt exemples, où il pleuvait dans le Drontheim par le vent nord-ouest, tandis qu'il faisait beau et sec dans l'Agherrhous par le vent sud-est; c'est-à-dire, qu'il régnait à-la-fois, deux vents diamétralement opposés. M. Schœnhenter observe, que le ïempterland en Suède, à l'est du Drontheim, essuya les mêmes pluies, mais il ignore si le vent y fut le même. —

D'accord avec MM. *Wibbe, Grove* et *Buch,* il dit que sur la côte de Norvége les vents dominans sont du quart de l'ouest; qu'ils y sont les vents pluvieux (à raison de l'océan), tandis que le nord-est, le sud-est et l'est, y sont les vents secs : qu'au nord du Dofre, le nord-ouest domine avec le sud-ouest; que l'ouest pur et l'est pur sont rares : que sur la côte de Berghen et dans le bassin de Louken, les dominans sont le sud-ouest, et l'ouest, tous deux pluvieux : et que dans le bassin du Glomen et tout le golfe d'Agherrhous, ce sont le sud-ouest, grand pluvieux et le sud-est tantôt sec, et tantôt pluvieux : voilà pour la Norvège.

A Stockholm, MM. Svanberg et Melanderhielm, disent, que les vents dominans sont l'ouest et le sud-ouest, qui sont secs : que les vents pluvieux, plus rares, sont l'est, le nord-est et en été le sud-est; mais que la péninsule de Scanie et le Smaland, participent au climat du golfe d'Agherrhous : ils observent que juin et juillet dans l'été de 1800, furent très-pluvieux à Stockholm; mais ils n'ont point joint les tables des vents (qui dûrent soufler de l'est); alors le nord-ouest régnait à Drontheim, le sud et le sud-est dans l'Agherrhous, et l'est sur le golfe Bothnique; de manière que le Dofre était le point de rencontre et de choc de trois courans opposés.

Expliquer ce qui se passait dans l'air en ce lieu, me menerait trop loin; je me borne à vous observer : 1°. Que les inondations de la Suède n'ont pû provenir de la fonte des neiges, comme le pense M*** ; en juin et juillet les neiges d'hiver sont fondues : 2°. qu'il est évident que le Dofre, encore qu'il ne soit pas une chaîne pleine comme une muraille, a cependant exercé sur les courans de l'air une action incontestable : si M***. le nie, ce sera de sa part une *théorie* plus que *hasardée.* Quoique des grouppes de montagnes ne soient pas immédiatement joints, sur-tout quand leurs vallons marchent en sens divers, il n'en résulte pas moins un obstacle, capable de ralentir le fleuve aërien, de la même manière que des files de rocs dans les lits des rivières, barrent et ralentissent le courant des eaux. Au reste, j'aurai l'occasion de développer plus amplement ma *théorie* à cet égard. — Agréez mes remerciemens de l'exemplaire de la théorie des vents de la Coudraye, qui se trouve être exactement ce que j'attendais d'un marin instruit et observateur.

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR DIVERS ARTICLES

INDIQUÉS DANS CET OUVRAGE.

ARTICLE PREMIER.

Sur la *Floride*, et sur le livre de *Bernard Romans*, intitulé *a Concise natural and moral history of East and ouest Florida.*

New-Yorck 1776, sold by Aitken, *in*-12.

Courte histoire, naturelle et morale de la Floride orientale et occidentale.

« L'AUTEUR, qui a passé plusieurs années
» dans le pays en observateur et en médecin
» éclairé, distingue deux climats en Floride;
» l'un qu'il appelle *climat de Nord*, lequel
» s'étend du 31° au 27° 40′ latitude; l'autre,
» le *climat de Sud*, qui s'étend du 27° 40 au

» 25° ; il fonde cette distinction sur ce que » dans l'un les gelées sont habituelles pen- » dant l'hiver ; tandis que dans l'autre elles » sont extraordinairement rares : il eût été » simple et plus clair de dire qu'il *gèle dans* » *tout le parallèle du continent, et qu'il ne* » *gèle point dans la presqu'île propre.*

» Dans ce pays l'air est pur et clair. L'on » ne voit de brouillards que sur la rivière » Saint-John ; mais les rosées sont excessives. » Le printemps et l'automne sont extraordi- » nairement secs ; l'automme très-variable du » chaud au frais. Le commencement de l'hi- » ver, c'est-à-dire janvier, est humide et » tempétueux ; février et mars sont secs et » sereins ; de la fin de septembre à la fin de » juin, il n'y a peut-être pas au monde de cli- » mat plus doux ; mais juillet, août et sep- » tembre sont excessivement chauds ; et » cependant les variations du froid au chaud » sont bien moindres qu'en Caroline, et la » gelée bien plus rare.

» En toute saison, à midi, le soleil est cui- » sant ; jamais le froid n'affecte, même l'oran- » ger chinois dont le fruit est exquis. Saint- » Augustin est sur la frontière des deux » climats.

» Sur la côte *Est* ou *Atlantique*, règne le

» vent alisé d'*Est*. Sur la côte *Ouest* ou du » *Golfe mexicain*, les brises de mer venant de » l'ouest au nord-ouest, rafraîchissent en été » toute la presqu'île. Tous les genres de fruits » y prospèrent sans y être desséchés de chaleur » ou de froid. Dans toute la presqu'île la pluie » s'annonce vingt-quatre et quarante-huit » heures d'avance, par l'excès de la rosée ou » par son manque total. Les vents y sont éga- » lement moins variables qu'un peu plus au » nord en remontant vers le continent. Pen- » dant une grande partie du printemps, de » même que pendant l'été et le début de l'au- » tomne et dans la première partie de l'hiver, » ils sont au quart de nord-est; à la fin de » l'hiver et dans le commencement du prin- » temps, ils sont ouest et nord-ouest.

» Les quinze à vingt jours qui précèdent » l'équinoxe d'automne et les deux ou trois » mois qui le suivent, sont redoutables en » Floride et dans la mer adjacente; c'est-à- » dire, que du commencement de septembre » jusqu'au solstice d'hiver, il arrive fréquem- » ment de violentes tempêtes. B. Romans n'a » jamais ouï parler de grands accidens à l'équi- » noxe de printemps. Les terribles ouragans » de 1769 arrivèrent le 29 octobre et jours sui- » vans; celui de 1772, fut les 30, 31 août, 1er,

» 2 et 3 septembre : il souffla d'abord *sud-est*
» *et est* à *Mobile :* en allant plus ouest il était
» nord-nord-est. Notez que depuis Pensacola
» il ne fut pas sensible dans l'est. Le vent fit
» gonfler toutes les rivières ; et par un cas
» étrange, il fit pousser une seconde moisson
» de feuilles et de fruits aux mûriers.

» Les vents sud et sud-ouest donnent un air
» épais et fâcheux aux poulmons : il en est de
» même de cet air étouffé dont on se plaint si
» fort en juillet et août. — Les vents, depuis le
» sud-est jusqu'au nord-est, sont humides et
» frais, donnent de fréquentes ondées qui
» rendent le sable même fertile. De l'est au
» nord les vents sont frais et agréables ; du
» nord au nord-ouest ils sont presque froids.
» Le thermomètre est habituellement entre
» 84 et 88° Fah. (22 ½ à 25° R.) à l'ombre,
» là où l'air circule. Pendant juillet et août
» il est à 94° (27 ½ R.); mais au soleil, il est
» promptement à 114° (36 ½ R.). Il ne tombe
» jamais plus de deux degrés au-dessous du
» point de la gelée. Il est impossible de se
» figurer combien l'air est charmant depuis la
» fin de septembre jusqu'à la fin de juin. La
» côte orientale de la presqu'île est plus chaude
» que l'occidentale, et que tout le climat

» nord dont le rivage est exposé aux piquans
» vents de l'hiver.

» *La pointe de Floride, à sa partie d'ouest,*
» *est très-sujette aux rafales et aux tornados,*
» *depuis mai jusqu'en août; ils viennent cha-*
» *que jour du sud-sud-ouest et du sud-ouest;*
» *mais ils passent vîte* ». (Voyez la carte des vents où la théorie des courans de l'air s'accorde précisément à placer les tournoiemens à cet endroit).

» Le docteur Mackensie, médecin (diffé-
» rent du voyageur), a beaucoup parlé de la
» moisissure, de la rouillure et de la liquefac-
» tion du sel, du sucre, etc. Tout cela, il est
» vrai, se voit plus à Saint-Augustin qu'ail-
» leurs; et cependant il n'est pas de lieu plus
» sain dans tous ces parages. L'on y vit très-
» vieux et très-sain. Les Havanais y viennent
» comme à leur Montpellier.

» Le climat nord, c'est-à-dire la partie ouest
» et continentale de Floride, a les mêmes ca-
» ractères que la partie nord de la péninsule;
» mais il y fait des vents plus froids. L'on a
» beaucoup parlé de l'épidémie de la Mobile
» en 1765 : la vraie cause fût l'excessive intem-
» pérance des soldats. Les Anglois, même les
» médecins, conseillent dans tous ces climats

» de boire le *verre de vin; mais on fait ce*
» *verre trop large et trop fréquent.*

» Le plus dangereux de tous les inconvéniens
» en Amérique, *n'est ni le chaud, ni l'humide,*
» *ni le froid, c'est le terrible et subit chan-*
» *gement des extrêmes* qui vous donne 30
» degrés (14° R.) de différence en douze
» heures, et cela est *pire au Nord qu'au Sud.*
» Le sol de Floride est généralement un sable
» blanc, qui a par-dessous lui une couche
» d'argile blanche. Le rivage de la mer est
» sans arbres; l'intérieur est plein de pins.

» *Oldmixon*, dans son ouvrage du *British*
» *empire*, est le seul qui ait dit des choses rai-
» sonnables sur le caractère des Sauvages. *Tous*
» *les Européens, avec leurs rêves de la belle*
» *nature, n'ont dit que d'absurdes folies.*

Bernard Romans, dans les pages 38 et suivantes, peint les Sauvages tels que je les ai vus; sales, ivrognes, fainéans, voleurs, d'un orgueil excessif, d'une vanité facile à blesser, et alors cruels, altérés de sang, implacables dans leur haine, atroces dans leur vengeance, etc., etc. Il représente les *Chicasâs* pires que les autres. « Les *Chactâs* valent
» mieux; ils ont de la bonne foi; quelqu'idée
» de propriété mobiliaire et personnelle. Ils
» sont plus laborieux que tous les autres. Ils

» vendent tout aux passans ; mais ils sont » adonnés au jeu : » (l'auteur déduit de cela même l'idée qu'ils ont du *mien* et du *tien*). « Le suicide n'est pas rare chez eux ni chez » les autres. Ils sont aussi pédérastes que les » *Chicasâs*, et les Chicasâs le sont autant que » les Grecs. (Ces honnêtes gens-là auraient » bien besoin du missionnaire *Attalla*).

» Les Chicasâs comptaient en » 1771. . . . . 250 guerriers.

» Les Chactâs 2600

» Les Crîcks confédérés. . 3500

» *Tous ces Sauvages s'arrachent la barbe* » *avec de petites pincettes ou avec des co-* » *quilles.*

» Les enfans lancent à vingt et trente yards » (mètres) des flèches longues d'un pied, qui » sont garnies de coton sur les quatre pouces » du gros bout. Ils usent pour cet effet de sar- » bacanes de huit pieds, et ils tuent des oiseaux » et des écureuils.

» Au reste, le pays des *Crîcks* est de la plus » excellente terre et du plus agréable paysage, » susceptible de toute production.

» Celui des Chactâs est très-bon aussi; mais » celui des Chicasâs est une haute plaine sèche, » ayant peu d'eau, et mauvaise. Leur Nord » jusqu'à l'Ohio est très-montueux ».

L'auteur a joint trois gravures, représentant les traits physionomiques de ces trois peuples; et quoiqu'elles paraissent avoir été exécutées sur bois ou sur étain, le caractère n'est pas mal saisi.

Tout le livre de Bernard Romans est d'un détail intéressant sur leurs mœurs, leurs manières, et sur les productions du sol.

Il traite avec intelligence des maladies du pays, réfute les assertions du docteur *Lind*, en ce qu'elles ont d'exagéré; il convient de l'excessive humidité rouillante et moisissante à *Saint-John* et à *Saint-Augustin*, et pourtant Saint-Augustin est très-sain, parce qu'il n'a pas les marais de Saint-John.

Les grandes variations subites du chaud au froid, avec de fortes rosées, sitôt après le coucher du soleil, sont le cas de *Saint-John*, de la rivière *Nassau*, de *Mobile* et de *Campbelton*; mais à *Pensacola* et à son est, à New-Orléans et sur le Missi-sipi, il ne les a point vues, et l'on ne s'en plaint pas. Ces variations d'ailleurs, et cette humidité, ne sont pas comparables à celles de la *Géorgie*, et sur-tout des *Carolines*. L'on s'en préserve avec du feu dans la maison, et un vêtement de laine le soir. Il n'y a de marais saumache qu'à *Saint-John*, tandis que la *Géorgie* et les

Carolines en sont infestées, ainsi que de mosquites et de puantes exhalaisons.

Les mouches et les mosquites n'abondent qu'aux rizières et aux indigoteries. Il faut convenir que le Missi-sipi en est couvert au-delà de toute idée. L'on n'y vit que sous la mosquetière. Ils disparaissent à mesure que l'on cultive. En résultat, B. Romans conseille aux gens replets, aux biberons, aux gloutons d'Europe et aux plethoriques, de ne pas venir ici sans changer entièrement de régime.

Les fièvres sont très-répandues depuis la fin de juin jusqu'au milieu d'octobre, c'est-à-dire, précisément après les grandes pluies, combinées avec les violentes chaleurs. Elles sont plus tenaces près des rizières et des indigoteries. Il entre dans de très-bons détails sur cet article, dans les pages 131 et suivantes.

Les marais doux ou saumaches sont malsains, mais non pas les marais d'eaux salées. Au reste, la figure et le teint des habitans suffisent à indiquer leurs maladies.

» Les mosquites ne sont pas si abondans sur » les eaux fraîches et sur le courant du Missi- » sipi, qu'au bas de la rivière et sur toute la » plage maritime où ils sont intolérables »; (mais ils le sont tellement dans les bois le long du fleuve depuis l'Ohio, que le soir quand on

allume le feu il faut les écarter de l'homme qui prend ce soin, car ils l'aveugleraient).

Le *Tetanos* est terrible en Floride, et il est commun aux gens qui *abusent des liqueurs et qui couchent au frais.*

Enfin l'auteur parle du naufrage de M. *Viaud* et de Madame *Lacouture*, comme d'un fait réel et positif qui eut lieu sur le rivage d'*Apalachicola*; mais ils en ont fait un roman. Les œufs qu'ils trouvèrent ne furent pas des œufs de dinde, mais de tortue. Il cite des personnes qui ont secourues ces deux naufragés.

Il est fâcheux pour la science que ce ne soit pas le livre de Bernard Romans qui ait été traduit à la place de celui de *Bartram.*

ARTICLE II.

SUR L'HISTOIRE DE NEWHAMPCHIRE,

PAR Jérémie BELKNAP, Membre de la Société philosophique de Philadelphie.

ET *sur l'Histoire du* Vermont, *par Samuel Williams, Membre de la Société météorologique d'Allemagne, et de la Société philosophique de Philadelphie.*

§. PREMIER.

L'OUVRAGE de M. Belknap, intitulé *The history of Newhampshire*, que j'ai plusieurs fois cité, et qui n'est point traduit en français, est composé de trois volumes in-8°, imprimés à Boston. Dans les deux premiers, l'auteur n'a eu pour but que de faire connaître les événemens historiques de la colonie de cet état, depuis son premier établissement; le tableau qu'il en présente est d'autant plus curieux, que l'on y trouve l'origine d'une foule d'usages qui,

alors établis par des lois coactives et très-sévèrement exécutées, ont tourné en *habitudes*, et composent aujourd'hui plusieurs parties du *caractère* des Anglo-américains. — L'on y voit l'esprit intolérant des premiers colons, prescrire par des réglemens rigoureux les formules de communication, soit entre hommes, soit entre les deux sexes; la manière de faire l'amour avant de se marier, le maintien et la contenance, soit dehors, soit dedans la maison, comment on doit porter la tête, les bras, les yeux, causer, marcher, etc. etc., (d'où sont venus le ton cérémonieux, l'air grave et silencieux, et toute l'étiquette guindée qui règne encore dans la société des femmes des États-unis). Il était défendu aux femmes de montrer les bras et le col; les manches devaient être fermées aux poignets, le corset clos jusqu'au menton; les hommes devaient avoir les cheveux coupés courts, pour ne pas ressembler aux femmes; il leur était défendu de porter des santés, comme étant un acte *de libation payenne;* défendu même de faire de la bierre dans le jour du samedi, de peur qu'elle ne *travaillât* le Dimanche : tous ces délits étaient susceptibles de *dénonciation*, et la dénonciation emportait *peine;* ainsi régnait une véritable *inquisition terroriste*, et les esprits

dûrent contracter toutes les habitudes que donne la persécution ; habitudes de silence, de réserve dans le discours, de dissimulation, de combinaison d'idées et de plans, d'énergie dans la volonté, et de résistance lorsqu'enfin la patience est à bout. Comme ouvrage moral, ces deux premiers volumes sont intéressans à consulter, vu le soin qu'à pris l'écrivain de recueillir des faits constatés. Mais la quantité d'autres détails en rendrait peut-être la traduction trop longue pour nous autres Français, auxquels ils sont étrangers.

Il n'en est pas ainsi du troisième volume, qui est une description méthodique du climat, du sol, de ses produits naturels et artificiels de la navigation, du commerce, de l'agriculture, et de tout l'état du pays. L'on peut comparer ce volume à celui de M. Jefferson sur la Virginie : l'un et l'autre sont des statistiques aussi exactes, aussi instructives qu'il est permis aux forces et aux moyens de simples particuliers d'en produire. M. Jefferson, en publiant dès 1782, a eu le mérite de surmonter les principales difficultés, en traçant le premier plan d'un travail alors inusité. M. Belknap, en publiant le sien en 1792, après vingt-deux ans d'observation, a celui d'avoir profité de ce que les progrès de la science ont accumulé de faits et de méthode : son livre

(volume troisième), composé de 480 pages, gros caractère, y compris l'appendice, serait susceptible de quelques réductions, à raison de divers détails qui nous sont superflus; et quoique l'auteur y paye un double tribut à son caractère d'Américain et de ministre du S. Évangile, en déclamant quelquefois contre les *philosophes* et contre les *voyageurs européens*, cet ouvrage n'en est pas moins l'un des plus *philosophiquement* instructifs, dont on puisse faire présent à notre langue sur les États-unis.

§. II.

J'en dirai autant de l'Histoire de Vermont, par M. Samuel Ouilliams; elle forme un vol. in-8°. d'environ 400 pages, d'un caractère plus fin (Petit Romain), y compris aussi un appendice sur divers sujets. — L'ouvrage est partagé en dix-sept chapitres d'une division méthodique. — Situation, limites, superficie, sol, aspect du pays, montagnes, leurs hauteurs, leurs directions, les cavernes, sources, etc., rivières et lacs, climat et saisons, productions végétales et animales, sont les sujets des six premiers chapitres. Le septième et le huitième traitent des Sauvages, de leur caractère, de leur éducation, de leur état

moral et politique. Les neuf, dix et onze, détaillent tous les incidens de la formation de l'état de Vermont et de l'origine de ses premiers colons. Les six autres, sous le titre d'*Etat de la Société*, font connaître 1°. l'*emploi du temps* en arts et en commerce; 2°. les *coutumes et usages*, comprenant l'éducation, le mariage, la vie civile, etc.; 3°. la *Religion*, et l'importance du principe *de la parfaite égalité* des cultes. (L'auteur est ministre du Saint-Évangile); 4°. le Gouvernement du pays; 5°. la population; 6°. la *Liberté*, qu'il dit être bien moins le produit du *gouvernement* Américain que de la condition et situation du peuple. —

L'on pourrait quelquefois trouver que l'auteur entre dans trop de détails, d'explications et de digressions; mais il en résulte tant de faits et d'observations utiles et instructifs, que je regarde ce livre comme l'un de ceux qui a le plus répandu de connaissances physiques dans le peuple des États-unis. J'en avais fait exécuter la traduction littérale, ainsi que du troisième volume de Belknap, dans l'intention de la *franciser* (1) à mon premier loisir, et de la

(1) Je fais cette remarque, parce que la seule bonne méthode que je connaisse, consiste à traduire d'abord le plus littéralement et le plus près possible du sens et

publier : mais outre que ce travail excéderait maintenant mes forces, j'apprends qu'il est entrepris par une personne qui ne doit pas tarder d'en enrichir le public.

---

de la valeur des mots. — Or, comme dans cette opération, il arrive ordinairement que les expressions et les constructions de la langue étrangère écartent celles qui sont propres à notre langue naturelle, il faut laisser reposer ce premier jet, et ne le reprendre que lorsque l'on a presqu'oublié l'original; alors relisant ce mauvais français, les formes naturelles du style viennent se présenter d'elles-mêmes, et l'on peut faire un *excellent* travail. Ce serait déjà beaucoup d'en faire un *bon*, car il est bien peu de traductions qui méritent cette épithète.

ARTICLE III.

GALLIPOLIS,

OU COLONIE DES FRANÇAIS

SUR L'OHIO.

L'ON ne doit pas encore avoir oublié à Paris une certaine compagnie du *Scioto* qui, en 1790, ouvrit avec beaucoup d'éclat une vente de terres dans *le plus beau canton des États-unis, à 6 livres l'acre*. Son programme, distribué avec profusion, promettait tout ce que l'on a coutume de promettre en pareil cas : « un » climat délicieux et *sain ;* à peine des gelées » en hiver ; — une rivière, nommée par excel- » lence *la belle Rivière* (1), riche en poissons

(1) C'est le nom que les Canadiens et les Géographes français donnent à l'Ohio. L'on y pêche entr'autres poissons du *Cat-fish*, qui pèse quatre-vingt et quatre-vingt-dix livres.

» excellens et monstrueux; des forêts superbes;
» d'un arbre qui distille le sucre (l'érable à
» sucre), et d'un arbuste qui donne de la
» chandelle (myrica cerifera); — du gros gi-
» bier en abondance, sans loups, renards,
» lions, ni tigres; une extrême facilité de
» nourrir dans les bois des bestiaux de toute
» espèce; les porcs seuls devaient d'un couple
» unique, produire sans soins en trois ans, trois
» cents individus; et dans un tel pays l'on ne
» serait sujet ni à la taille, ni à la capita-
» tion, ni à la milice, ni aux logemens de
» guerre, etc., etc., etc. ». Il est vrai que les distributeurs de tant de bienfaits ne disaient pas que ces belles forêts étaient un obstacle préliminaire à tout genre de culture; qu'il fallait abattre les arbres un à un, les brûler, nétoyer le terrein avec des peines et des frais considérables; que pendant au moins une année il fallait tirer de loin toute espèce de vivres; que la chasse et la pêche, qui sont un plaisir quand on a bien déjeûné, sont de très-dures corvées dans un pays désert et sauvage; ils ne disaient pas sur-tout que *ces terres excellentes* étaient dans le voisinage d'une espèce d'animaux féroces, pires que les loups et les tigres, les hommes appelés *Sauvages* alors en guerre avec les États-unis. — En un mot, qu'au

cours actuel des marchés d'Amérique, ces terres ne valaient effectivement que six à sept sols l'acre ; et qu'aucun acheteur du pays n'en eût offert davantage : — mais en France, mais à Paris, alors sur-tout, qu'une sorte de contagion d'enthousiasme et de crédulité s'était emparé des esprits, le tableau était trop brillant, les inconvéniens étaient trop distans, pour que la séduction n'eût pas son effet ; les conseils, l'exemple même de personnes riches et supposées instruites, ajoutèrent à la persuasion ; l'on ne parla dans les cercles de Paris que de la vie champêtre et *libre* que l'on pouvait mener aux bords du *Scioto :* enfin, la publication du voyage de M. Brissot, qui précisément à cette époque revenait des États-unis, acheva de consolider l'opinion : les acquéreurs se multiplièrent, principalement dans les classes moyennes et honnêtes où les mœurs sont toujours les meilleures. — Des individus, des familles entières vendirent leurs fonds, et crurent faire un marché excellent d'acheter des terres à six francs l'arpent, parce qu'autour de Paris le moindre prix des bonnes était de cinq ou six cents. Muni de ces titres, chaque propriétaire partit à son gré, s'embarqua dans le cours de 1791, l'un au Havre, l'autre à Bordeaux, d'autres à Nantes, à la Rochelle, et

le public parisien, toujours occupé ou distrait, n'a plus entendu parler de cette affaire.

Dès mon arrivée à Philadelphie, en octobre 1795, j'en demandai des nouvelles; mais je n'en pus obtenir de suffisantes.—L'on me dit seulement d'une manière vague, que cette colonie devait être sur l'Ohio *en terres sauvages*, et qu'elle n'avait pas prospéré. L'été suivant je dirigeai ma route par la Virginie, et après avoir fait plus de cent-vingt lieues de Philadelphie à *Blue-ridge* près Staunton; après avoir traversé plus de quatre-vingt lieues de pays montueux et presque désert, depuis Blue-ridge jusqu'au-delà du chaînon de *Gauley* ou *Grand-Laurell*; puis encore avoir descendu vingt-deux lieues en canot la rivière du *grand-Kanhaouah*, encore plus déserte depuis l'Elk jusqu'à son embouchure dans l'Ohio, je me *trouvai le 9 juillet* 1796, au village de *Pointe-plaisante*, distant d'une lieue et demie de *Gallipolis* : là, j'eus des nouvelles positives de cette *ville des Français*, puisque tel est le sens du nom grec qu'il leur a plu de se donner; l'empressement de voir des compatriotes, d'entendre parler ma langue, que déjà je *désapprenais* dans un pays tout anglais, me fit désirer de m'y rendre sur-le-champ : et le colonel *Lewis*, parent du général *Ouachinton*, m'en facilita les moyens;

mais pendant ma route, au déclin du jour, songeant que j'allais voir des Français déçus de leurs espérances, mécontens de leur sort, blessés dans leur amour-propre, et peut-être humiliés de leur situation devant un ex-constituant, qui pouvait l'avoir pronostiquée à quelques-uns, je trouvai des raisons de calmer mon impatience. La nuit commençait lorsque j'atteignis le village de *Gallipolis*; je pus reconnaître seulement deux rangs de petites maisons blanches, placées sur la banquette de l'Ohio qui en cet endroit, est encaissé de cinquante pieds à pic : les eaux étant très-basses, je grimpai cette banquette par un talud rapide, pratiqué dans l'écor. L'on me conduisit à une hutte de *troncs d'arbres* (log-house), qui a le nom d'auberge. — Les Français que j'y trouvai me firent quelques questions, mais bien moins que je n'en attendais, et je pus m'apercevoir de la justesse de ma réflexion antérieure.

Le lendemain mon premier soin fut de visiter le local : je fus frappé de son aspect sauvage, du teint hâve, de la figure maigre, de l'air malade et souffrant de tous ses habitans; — ils ne recherchaient point ma conversation! leurs maisons, quoique blanchies, n'étaient que des *huttes de troncs* (log-houses), mastiquées de terre grasse, couvertes de bardeaux, et par

conséquent mal abritées et humides. Le village forme un quarré long, composé de deux rangs de maisons bâties en file contiguë, sans doute afin de brûler toutes par un seul accident fréquent aux États-unis : c'est la compagnie qui a commis cette faute grossière parmi une foule d'autres : quelques jardins clos d'épines et nuds d'arbres, mais passablement fournis de légumes, adossent le village au nord-ouest ; derrière ces jardins, et au-delà de quelques taillis, est un gros ruisseau qui coule presque parallèle au fleuve où il se verse, et forme une presqu'île de tout le sol du village. Ce ruisseau, en eaux basses, est plein de boues noirâtres, et quand l'Ohio déborde, il reflue et nourrit de fâcheux marécages. Du côté du *sud-est*, l'on a sous les yeux le vaste lit de l'Ohio ; mais les côteaux en face et au nord, les vallées à l'est et à l'ouest, ne présentent à la vue que l'*universelle* forêt. Au-dessus du village, le sol d'argile retient opiniâtrément les eaux, et forme encore des marécages mal-sains en automne. — Chaque année les fièvres intermittentes s'établissent dès la fin de juillet, et durent jusqu'en novembre. — Je ne trouvai personne dans cette colonie qui m'eût été précédemment connu ; mais comme les Français refusent rarement leur confiance à qui leur témoigne de l'intérêt, j'obtins de trois

ou quatre Parisiens qui m'en inspirèrent, des renseignemens dont la substance est : « Qu'en-
» viron cinq cents Colons, tous artistes ou
» artisans, ou bourgeois aisés, et de bonnes
» mœurs, arrivèrent dans le cours de 1791 et
» 1792 aux ports de New-York, Philadelphie
» et Baltimore ; ils avaient payé chacun cinq à
» six cents livres de passage, et leurs voyages
» par terre, tant en France que dans les États-
» unis, leur en avaient coûté pour le moins
» autant : ainsi épars sans direction centrale,
» sans rassemblement combiné, ils s'achemi-
» nèrent sur des renseignemens presque vagues
» vers Pittsbourg et le cours inférieur de l'Ohio
» où le terrein était désigné ; après bien du
» temps et des frais perdus en fausses routes,
» ils parvinrent à un point géographique, où la
» compagnie de Scioto faisait construire des
» baraques : bientot après, cette compagnie de
» *Scioto* faillit envers la compagnie d'Ohio,
» vendeur et propriétaire primitif, qui ne se
» tint point lié par les actes de son débiteur, et
» refusa aux Français la terre que déjà ils
» avaient payée : il s'ensuivit un grave procès
» d'autant plus fâcheux pour les Colons, que
» leur argent était déjà dévoré. Pour comble de
» malheur, les États-unis étaient en guerre
» avec les *Sauvages*, qui contestaient cette

» partie du pays, et qui, fiers d'avoir dissipé
» l'armée du général *Saint-Clair* sur le grand-
» Miâmi (4 novembre 1791), bloquèrent les
» Colons de Gallipolis pendant 1792 et 1793,
» en enlevèrent quatre et en *scalpèrent* un
» cinquième, qui a survécu à cette horrible
» opération; le découragement s'empara des
» esprits. — Le plus grand nombre abandonna
» l'entreprise et se dispersa, partie dans le pays
» peuplé, partie en Louisiane; enfin, après
» quatre ans de vexations et de litiges de toute
» espèce, ceux qui demeurèrent obtinrent de
» la compagnie d'Ohio un terrein de neuf cent
» douze acres pour une nouvelle somme de
» onze cents piastres. — *Cette faveur* fut due,
» sur-tout à la bienveillance de l'un des mem-
» bres de la compagnie, le fils du général
» *Putnam*, qui y ajouta un service encore plus
» important pour la communauté, celui de
» refuser l'offre de douze cents piastres que
» firent deux des Colons, dans le dessein d'ac-
» caparer le tout, et de rançonner ensuite à leur
» gré leurs infortunés compagnons. — (Quel
» nom donner à cette lâche avarice, qui ne sait
» se faire de richesse que de la misère d'au-
» trui...)? Par un autre bonheur, à la même
» époque, le congrès de 1795, mû d'un senti-
» ment de compassion et d'équité, décréta un

» don de vingt mille acres, à prendre en face de » *Sandy-crîck* pour ces pauvres Français dépouillés » : et cet acte est d'autant plus digne d'une respectueuse gratitude, que déjà prévalaient dans ce corps les sentimens d'animosité qui éclatèrent l'année suivante contre le gouvernement et le peuple français. De ces vingt mille acres, quatre mille appartinrent à celui ou à ceux dont les soins avaient promu le don, et le reste dut se répartir entre quatre-vingt-deux à quatre-vingt-quatre têtes subsistantes du nombre premier.

Il n'y avait qu'un an lors de mon passage, que tous ces arrangemens venaient d'être conclus, et déjà l'industrie s'était ranimée de manière à faire sentir et regretter tout ce qu'elle eût opéré, sans des contre-temps si longs et si cruels : néanmoins, l'existence des Colons était loin d'être agréable : chaque famille était obligée de vaquer à tous les travaux pénibles d'un établissement nouveau ; l'on n'y trouvait qu'à des prix grévans ces bras mercenaires dont l'utilité n'est bien sentie que là où ils manquent. Il était dur à des gens élevés dans la vie aisée de Paris, d'être obligés de semer, de sarcler, de scier le bled, de faire les gerbes, de les porter au logis, de cultiver le maïs, l'avoine, le tabac, les melons d'eau

ou pastèques, par des chaleurs de 24 à 28 degrés; il est vrai que toute culture réussissait à souhait, même le coton; pendant l'automne et l'hiver, la livre de daim coûtait un sol ou six liards; le pain de deux à quatre sols; mais l'argent était d'une excessive rareté. L'érable à sucre exploité en février, donnait à quelques familles qui couraient les bois, jusqu'à cent livres de grosse cassonade noire, souvent brûlée, toujours mélasseuse. L'on trouve dans les îles du fleuve une espèce de vigne basse à grain rond, rouge et assez doux, que l'on suppose venue des plants que les Français avaient faits au fort *Duquesne*, et dont les semences ont été répandues par la friandise des ours; mais son vin, que l'on m'a qualifié de *méchant surêne*, diffère peu de celui des vignes indigènes qui croissent dans les bois jusqu'à soixante pieds de hauteur, et qui ne produisent qu'un raisin noir, petit, dur et sec; les porcs ont été d'une bonne ressource, et ces Colons ont appris des Américains à les préparer si parfaitement, que dans ma route ultérieure je consommai un jambon entier, que je crus avoir été cuit, et qui se trouva être crud et seulement fumé: quelquefois on les préfère tels, et on a toute raison; car la partie maigre de leur viande, lorsqu'on ne la sale pas trop ou

qu'on la fait dessaler à point, est reconnue pour être plus légère et moins maladive en pays chaud que la viande de bœuf.

Telle est la situation de la Colonie projetée au *Scioto*; il y a un peu loin de là au bonheur poétique chanté par le *cultivateur américain*, et aux délices de la capitale future de l'*Empire d'Ohio*, prophétisé par un autre écrivain. Si les faiseurs de pareils Romans pouvaient s'entendre panégyriser sur place, sûrement ils se dégoûteraient de ce banal talent de rhétorique, qui dans le cas présent a détruit l'aisance de cinq cents familles. Partout aux États-unis, j'ai entendu, de la part des Français, des plaintes amères à ce sujet. Cependant, pour être entièrement juste, il faut avouer que tous les torts ne sont pas d'un seul côté; car si l'on observe que plusieurs expériences notoires auraient dû mettre en garde contre la séduction : qu'en promettant des avantages exagérés, les auteurs n'avaient cependant pas prétendu à une extravagante crédulité, ni exclus les précautions de la prudence; et si j'ajoute que malgré cet exemple, et depuis mon retour à Paris, il s'est encore trouvé des spéculateurs de ce genre qui n'ont pas desiré, qui ont même évité d'être éclairés, l'on sera obligé de convenir que ce sont les *dupes*,

qui à force d'engouement et de niaise crédulité, provoquent et créent l'art des charlatans.

J'aurais voulu emporter l'idée que cette colonie pourrait s'affermir et prospérer; mais outre le vice radical de sa situation trop mal choisie, il m'a paru que les impressions de découragement avaient encore trop de motifs subsistans pour pouvoir s'effacer; d'ailleurs j'ai cru m'apercevoir dans mes voyages aux États-unis, que les Français n'ont pas la même aptitude à *y* former des établissemens agricoles, que les immigrans d'Angleterre, d'Irlande et d'Allemagne. — De quatorze à quinze exemples de *farmers* ou *cultivateurs* français que j'ai ouï citer sur le continent, deux ou trois seulement promettaient de réussir; et quant aux établissemens en *masse de villages*, tels que *Gallipolis*, tous ceux que les Français avaient ci-devant entrepris ou formé sur les frontières de Canada ou de Louisiane, et qui ont été abandonnés à leurs seules forces, ont langui et fini par se détruire; tandis que de simples individus irlandais, écossais ou allemands, s'enfonçant seuls avec leur femme dans les forêts, et jusques sur le sol des Sauvages, ont généralement réussi à fonder des fermes et des villages solides. A l'appui de mon opinion ou

plutôt des faits, je vais citer l'exemple de la Colonie française du *Poste-Vincennes* sur Ouabache, que je visitai après Gallipolis; — et dans cette visite je portai des dispositions d'autant plus propres à bien observer, qu'outre l'intérêt de la question générale, j'avais l'intérêt particulier et personnel de savoir quel genre d'asyle, le sol si vanté du Missi-sipi et de la haute Louisiane pouvait, dans un besoin éventuel, offrir à des Français d'Europe amis d'une sage liberté.

ARTICLE IV.

DE LA COLONIE

DU POSTE-VINCENNES

SUR OUABACHE,

Et des Colonies Françaises sur le Missi-sipi et le Lac Érié.

Ayant descendu l'Ohio par *Preston*, *Ouachinton* (1) Charleston (de Kentokey), et par *Cincinnati*, chef-lieu de nord-ouest Territory,

(1) Il y a plus de soixante endroits divers du nom de *Ouachinton* aux États-unis. Il y a aussi une douzaine de Charleston; en général la nomenclature géographique de ce pays est pleine de répétitions de ses propres noms ou de noms d'Europe, par la raison que chaque Colon, anglais, irlandais ou écossais, donne à son nouveau séjour le nom de son lieu natal : et l'on peut dire, sous plus d'un rapport, que les États-unis sont une seconde édition de l'Angleterre; mais cette copie est tirée sur un bien plus grand format que l'original. On en jugera dans un siècle.

j'arrivai à Louisville, distant d'environ trois cent cinquante milles (cent seize lieues) de Gallipolis. Tout cet espace est encore si peu habité, qu'à peine put-on me montrer cinq villages et huit fermes en embryon. Louisville est un lieu de Kentokey d'environ cent maisons, situé deux milles au-dessus des *Falls* ou *chûtes* d'Ohio, qui sont seulement des *rapides* que l'on me fit franchir en canot. Pendant huit jours j'y attendis la formation d'une caravanne de quatre à cinq cavaliers, nécessaire pour traverser trente-six à quarante lieues de forêts et de *prairies*, si parfaitement désertes, qu'on n'y trouve pas une cabane pour gîter : après trois jours de marche forcée, nous arrivâmes le 2 août 1796 au village Louisianais, nommé *Poste-Vincennes*, sur la rivière *Ouabache* : l'aspect du local est une *prairie* irrégulière d'environ trois lieues de long sur une de large, bordée de tous côtés de l'*éternelle* forêt, parsemée de quelques arbres et d'une grande quantité de plantes à ombelles, hautes de trois à quatre pieds : des champs de maïs, de tabac, de bled, d'orge, de pastèque, même de coton, entourent le village, composé d'une cinquantaine de maisons, dont la blancheur égaie la vue après la longue monotonie des bois. Ces maisons sont rangées sur la rive gauche de

l'*Ouabache*, qui est large d'environ cent toises, et qui en basses eaux est inférieur de vingt pieds au sol du village. Ici il n'y a pas de banquettes comme sur l'Ohio ; au contraire, la berge forme une espèce de digue avec talud, dominant de plusieurs pieds le niveau de la prairie. Ce talud est l'ouvrage des débordemens successifs de l'Ouabache. Chaque maison, selon la bonne coutume canadienne, est isolée de toute autre, et environnée de sa cour et de son jardin, clos de palissades : mon œil fut réjoui de la vue des pêchers chargés de fruits, mais attristé de celle de l'odieux *stramonium*, qui foisonne universellement aux lieux habités depuis Gallipolis et plus haut. Attenant au village et à la rivière, est un enclos fermé de pieux pointus de six pieds de hauteur : un fossé de huit pieds de large au plus, règne tout autour ; cela s'appelle un *Fort*. Et en effet, c'en est assez pour se défendre d'un coup-de-main des Sauvages.

J'étais adressé à l'un des principaux propriétaires né Hollandais, parlant bien français ; et j'y reçus, pendant dix jours, tous les bons offices d'une hospitalité aisée, simple et franche. Le lendemain de mon arrivée, il y avait audience des juges du canton : je m'y rendis pour faire mes observations sur le physique et le moral des habitans rassemblés : dès mon entrée,

je

je fus frappé de voir l'auditoire partagé en deux races d'hommes totalement diverses de visage et d'habitude de corps : les uns ayant les cheveux blonds ou châtains, le teint fleuri, la figure pleine et le corps d'un embonpoint qui annonçait la santé et l'aisance ; les autres ayant le visage très-maigre, la peau hâve et *tannée*, et tout le corps comme exténué de jeûne, sans parler des vêtemens qui annonçaient la pauvreté. Je reconnus bientôt que ces derniers étaient les Colons français établis depuis environ soixante ans dans ce lieu, tandis que les premiers étaient des Colons américains qui, depuis quatre à six ans seulement, y avaient acheté des terres qu'ils cultivaient. Les Français, à la réserve de trois ou quatre, ne savaient point l'anglais : les Américains, presque en totalité, ne savaient guère plus de français : comme j'avais appris, depuis un an, assez d'anglais pour converser avec eux, j'eus l'avantage, pendant mon séjour, d'entendre les récits et les rapports des deux parts. (*Extrait de mon Journal*).

« Les Français, lamentant leur détresse, me » racontèrent que depuis quelques années, et » particulièrement depuis la dernière guerre » des Sauvages (1788), la fortune avait pris » à tâche de les accabler de pertes et de pri-

» vations : auparavant, et depuis la paix de
» 1763, époque de la cession du Canada à
» l'Angleterre et de la Louisiane à l'Espagne,
» ils avaient joui sous la protection de cette
» dernière puissance d'un degré et d'un genre
» singulier de bien-être. Presqu'abandonnés à
» eux-mêmes, au sein des déserts, éloignés
» de soixante lieues du plus prochain poste sur
» le Missi-sipi, sans charge d'impôts, en paix
» avec les Sauvages, ils passaient la vie à
» chasser, à pêcher, à faire la traite des pelle-
» teries, à cultiver quelques grains et quelques
» légumes pour le besoin de leurs familles.
» Plusieurs d'entr'eux avaient épousé des filles
» de Sauvages, et ces alliances avaient conso-
» lidé l'amitié des tribus environantes. Le
» *Poste* avait compté jusqu'à trois cents habi-
» tans. Pendant la guerre de l'indépendance,
» l'heureux éloignement où ils étaient de son
» théâtre les préserva long-temps d'y être com-
» promis; mais vers 1782, sur des motifs bien
» ou mal fondés, un officier kentokois ayant
» dirigé contre eux un petit corps, ils furent
» pillés, et leurs bestiaux, richesse principale,
» dévorés et enlevés : le traité de 1783 annexa
» leur colonie aux États-unis, et sous ce régi-
» me ils commencèrent de réparer leurs pertes.
» Malheureusement, vers 1788, des hostilités

» se déclarèrent entre les Sauvages et les Américains : il fut dur d'opter entre deux amis ; » mais le devoir comme la prudence les ayant » joints aux Américains, les Sauvages commencèrent contre eux une guerre d'autant » plus cruelle, qu'elle fut celle d'une amitié » déçue et irritée. Les bestiaux furent tués, le » village bloqué, et pendant plusieurs années, » à peine les habitans purent-ils cultiver à la » portée du fusil : des réquisitions militaires » vinrent se joindre à ces calamités : cependant » en 1792, le congrès, ému de pitié, donna » quatre cents arpens à chaque tête contribuable, et cent arpens de plus à chaque homme » de milice. C'eût été la fortune de familles » américaines ; ce ne fut pour ces Colons, » plutôt chasseurs que cultivateurs, qu'un » don passager que sans prudence, sans lumières, ils vendirent chacun moins de deux » cents livres à des Américains ; encore ceux-ci les payèrent-ils en toiles et autres marchandises, leur rapportant vingt et vingt-cinq pour cent de bénéfice. Ces terres, de » qualité excellente, se vendaient déjà en 1796 » deux dollars l'arpent (total, 2000 livres au » lieu de 200 livres), et j'oserais assurer » qu'aujourd'hui elles en valent dix. Ainsi » réduits la plupart à leurs jardins ou au

» terrein le plus indispensable, les habitans
» du *Poste* n'ont plus eu pour vivre, que le
» secours de leurs fruits, de leurs légumes, des
» pommes de terre, du maïs, et très-rarement
» quelque viande de chasse : il n'est donc pas
» étonnant qu'ils soient devenus maigres comme
» des Arabes. — Ils crient à la supplantation,
» à la spoliation, et sur-tout ils se plaignent
» qu'en tout procès et contestation, étant jugés
» par des lois américaines qu'ils n'entendent
» pas, et par cinq juges, dont deux français
» n'entendent que médiocrement les lois et la
» langue, il leur est impossible de soutenir la
» concurrence. Les Américains repoussent ces
» reproches par ceux de l'ignorance, du défaut
» de toute industrie et d'une indolence *in-*
» *dienne*. Il est vrai que cette ignorance est
» extrême en tout genre; jamais dans ce vil-
» lage il n'avait existé d'école avant que la
» révolution française y eût poussé M. l'abbé
» R... que j'y trouvai missionaire, et mis-
» sionaire poli, instruit, bien élevé, et chose
» admirable! *tolérant*. Sur quatre-vingt-dix
» têtes françaises, à peine en pouvait-on citer
» six qui sûssent lire et écrire; tandis que
» parmi les Américains, sur cent individus,
» homme ou femme, quatre-vingt-dix au moins
» savent l'un et l'autre. Le langage de ces

» Français n'est pas un patois comme on me » l'avait dit, mais un français passable, mêlé » de beaucoup de termes et de locutions de » soldat : cela devait être ainsi ; tous ces postes » ayant été primitivement fondés ou habités » en majeure partie par des troupes : le régi- » ment de Carignan a servi de souche au Ca- » nada. Je voulus savoir l'époque de fondation » et l'histoire première du Poste-Vincennes ; » mais en dépit de l'autorité et du crédit que » quelques savans attribuent aux traditions, à » peine pus-je tirer quelques notions précises » sur la guerre de 1757, quoiqu'il y ait là des » vieillards de temps antérieur. Ce n'est que » par aperçu que je suppose l'origine première » vers 1735 ».

De leur côté, les colons Américains me confirmèrent la plupart de ces récits; mais envisageant les faits sous un autre point de vue, « Si les *Canadiens* (1), me dirent-ils, se trou- » vent dans une fâcheuse situation, ce n'est pas » à nous, c'est à eux-mêmes ou à leur gouver- » nement qu'ils en doivent adresser le reproche. » Ce sont, il est vrai, de bonnes gens, hospi-

(1) C'est le nom que les Américains donnent à tous les habitans français des postes de leur frontière à l'Ouest et au Nord.

» taliers et sociables; mais ils sont d'une igno» rance, d'une paresse demi-sauvages; ils » n'entendent rien en affaires ni domestiques, » ni civiles, ni politiques; leurs femmes ne » savent ni coudre, ni filer, ni faire du beurre: » elles perdent tout leur temps à voisiner, à » babiller, et la maison reste sale et en désor» dre. Les maris n'ont de goût que pour la » chasse, la pêche, les voyages de long cours, » et une vie toute dissipée. Ils ne font jamais » comme nous des provisions d'une saison à » l'autre; ils ne savent ni saler ni fumer le porc, » le daim, ni faire la bierre, le *saour-crout*, ni » distiller le bled ou les pêches, toutes choses » *capitales* pour un cultivateur. S'ils ont quel» ques denrées ou marchandises, ils veulent, » pour s'indemniser de la petite quantité, les » vendre quinze et vingt pour cent plus cher » que nous qui avons abondance; et tout leur » argent s'en va en achats de babioles, de fu» tilités, et en amourettes de *sauvagesses*, » espèce de filles aussi coquettes et bien plus » gaspilleuses que les blanches : de même tout » leur temps se consume en causeries, en nar» rations interminables d'aventures insigni» fiantes, et en courses *à la ville* (1) pour voir

(1) C'est-à-dire, *à la Nouvelle-Orléans*, distante de

» leurs amis. Lorsque la paix de 1783 rendit » ces habitans *citoyens* des États-unis, au lieu » de *sujets* du roi d'Espagne qu'ils étaient, » leur première demande fut celle d'un *Officier* » *commandant*, et ils eurent toute la peine » possible à comprendre ce que c'était qu'une » administration municipale, choisie par eux » et dans leur sein. Aujourd'hui même ils n'ont » pas de sujets capables de la former. Ils ne » veulent pas apprendre notre langue; et nous, » qui sommes les maîtres du pays, nous ne som- » mes pas faits pour apprendre celle d'une peu- » plade de quatre-vingt à quatre-vingt-dix » personnes qui demain se dégoûteront et s'en » iront en Louisiane, et qui feront bien; car » avec leur peu d'industrie, ils sont incapables » de soutenir notre concurrence, etc. ».

D'après les récits des Américains et des *Canadiens*, pareil état de choses a lieu dans les établissemens illinois et de la Haute-Louisiane; le découragement, l'apathie, la misère, règnent également chez les Colons français de Kaskaskias, de Cahokias, de la Prairie du Rocher, de Saint-Louis, etc.; la nature du Gouverne-

---

près de cinq cents lieues par le fleuve. Au Poste-Vincennes on dit d'un homme qui va à la Nouvelle-Orléans, *il va en ville*, comme si l'on était dans le faubourg.

ment y a contribué d'une part en ce que le régime, d'abord français, puis espagnol, étant purement militaire, l'officier commandant est un véritable Aga ou Pacha, qui donne, vend, ôte à son gré les privilèges d'entrée, de sortie, d'achat et d'accaparement de denrée; en sorte qu'il n'existe aucune liberté ni de commerce, ni de propriété, et que pour deux ou trois maisons riches, la totalité des habitans est dénuée et pauvre. C'est absolument le régime turc, au sabre près; car j'aime à rendre cette justice aux Espagnols de nos jours, que leur Gouvernement n'est pas sanguinaire comme ci-devant.

D'autre part, les mœurs et les habitudes des premiers Colons ont été une cause originelle et fondamentale de non-succès et de ruine : soldats dans le principe, ou contraints de le devenir par leurs guerres avec les voisins, ces Colons ont été conduits par la nature des choses à préférer une vie tour-à-tour agitée et dissipée, indolente et oiseuse, comme celle des Sauvages, à la vie sédentaire, active et patiente des laboureurs anglo-Américains. Aussi, lorsque dans ces dernières années, ceux-ci ont pu s'introduire dans les établissemens illinois sur la rive gauche de Missi-sipi, qui dépendent d'eux, leur industrie y a pris un tel ascendant, qu'en cinq ou six ans ils sont devenus les acquéreurs

et les possesseurs de la majeure partie des villages. Les anciens Colons en détresse leur ont vendu à vil prix, comme au Poste-Vincennes, leurs inutiles possessions ; et tel a été le progrès de leur supplantation, qu'en 1796, le village de Kaskaskias presqu'en son entier, appartenait à la seule maison E . . . , et que la maison V . . . possédait ailleurs 60,000 acres d'excellentes terres. Sur la rive droite du Missisipi, *terrein espagnol*, quelques Américains se sont liés avec les plus riches maisons du pays, et déjà par ce moyen, ils sont devenus négocians et propriétaires principaux. D'autre part, le Gouvernement espagnol, pour donner de la valeur à ses terres, ayant adopté la mesure de les concéder à des Américains qui se *naturalisent*, ces Américains supplantent en commerce, en agriculture, en industrie, en activité, les Colons français qui se retirent peu à peu devant eux, et passent en Canada ou en basse-Louisiane. Deux de mes quatre compagnons de voyage Kentockois se rendaient ainsi au Missouri pour s'y établir ; ils me dirent que déjà plus de huit cents Américains étaient fixés dans le pays, et que si l'on continuait d'afféager des terres, il y passerait sous trois ans quatre ou cinq mille familles du Kentockey, où les terres sont devenues trop

chères, et où les titres de propriété ont été de tout temps trop sujets à procès.

J'avais eu l'intention de passer avec eux jusqu'à Saint-Louis, distant de soixante-dix lieues du Poste-Vincennes ; mais plusieurs inconvéniens m'en détournèrent. Je me contentai de prendre note de faits que m'attestèrent plusieurs témoins oculaires qui, cette année même, et dans les quatre précédentes, avaient visité les lieux; d'après ces informations, il y a du Poste-Vincennes au *Kas*, (c'est-à-dire, Kaskaskias), quarante-trois heures de marche (1), estimées par M. Arrow

(1) Je joins l'itinéraire qui m'a été communiqué comme chose très-connue. L'on y remarquera le peu d'accord qu'il y a entre les lieues et les heures, et la trivialité des dénominations canadiennes, indice du caractère et des mœurs des gens qui les ont imposées.

Itinéraire du Poste-Vincennes à Kaskaskias.

	lieues ou	heures.
Jusqu'au ruisseau *Ombra*. . . .	3	2
De là à l'Orme au milieu d'une prairie	$4\frac{1}{2}$	3
De là à la rivière du Chat . . .	$4\frac{1}{2}$	3
De là au Joug	5	3
A la Saline.	2	$1\frac{1}{2}$
Au Poteau de l'Esclave . . .	5	3
A la grosse Pointe	5	$2\frac{1}{2}$
A la Cafetière	4	2

Smith environ cent soixante milles. Le pays, à partir du ruisseau *Ombra*, à trois lieues du Poste, n'est plus une forêt continue, mais une *prairie* tartare, clair-semée en quelques endroits de petits bouquets de bois, plate, nue, venteuse et froide en hiver : elle est garnie en été de plantes hautes et fortes qui froissent tellement les jambes du cavalier dans l'étroit sentier où l'on marche, que l'aller et le venir usent une paire de bottes. Les eaux y sont rares, et l'on peut s'y égarer, comme l'avait

---

A l'Ecorce jaune.	5 lieues	ou 3 heures.
A la Pointe au Noyer (un joli ruisseau)	5	2 $\frac{1}{2}$
Après ce ruisseau est une chaussée détruite de castors : on prend à un carrefour le sentier gauche qui abrège ; mais l'on est sans eau pendant cinq lieues ; on rejoint à la Pointe aux Fesses.		
De la Pointe au Noyer à la Chaussée	1 $\frac{1}{2}$	1
Au Fevier	4	2
A la Pointe aux Fesses	5	3
A la Prairie du Trou	5	3
A la Grande Côte	5	3
A l'Epronier.	4	2
Au Kas	6	4
	73 $\frac{1}{2}$	43 $\frac{1}{2}$

fait un de mes compagnons qui, lui troisième, y avait erré dix-sept jours trois ans auparavant. Les orages, les pluies, les mouches, les taons y sont excessivement incommodes en été. Il y a cinq ans, l'on ne traversait point ces prairies sans voir des troupes de quatre à cinq cents buffles ; aujourd'hui il n'en reste plus : ils ont passé le Missi-sipi à la nage, importunés par les chasseurs, et sur-tout par les sonnettes des vaches américaines. A l'extrémité de ces prairies, près du Missi-sipi, est le village de *Kas*, situé en vallée excessivement chaude ; il est tellement ruiné qu'il n'y reste pas douze familles *canadiennes*, et cependant en 1764, le colonel *Bouquet* y comptait quatre cents têtes : en face, à l'autre bord du fleuve, était ci-devant *Sainte-Geneviève*, assez gros village cité pour sa saline : le Missi-sipi, dans ses débordemens, l'a totalement balayé : les habitans se sont retirés à deux milles de là, sur des hauteurs, où ils vivent dans des maisons à pans de bois, chacun sur sa terre. Cinq lieues au-dessus du *Kas* et du même côté, était le fort de *Chartres*, construit en murailles, avec une magnificence extraordinaire : le terrible fleuve l'a pareillement renversé : il attaque déjà un bastion de la nouvelle *Madrid*, établissement formé en 1791, en face de l'embouchure

d'Ohio, à cent toises du Missi-sipi qui en a miné le pied de manière qu'aux premières pluies, une forte partie s'éboulera. Ce grand, ce magnifique Missi-sipi, vanté comme une terre promise par M. B..., est un très-mauvais voisin; fort d'une masse d'eaux boueuses et jaunâtres, large de mille à quinze cents toises, que chaque année il fait déborder de vingt-cinq pieds perpendiculaires, il va poussant cette masse à travers un terrein meuble de sable et d'argile; il forme des îles et les détruit; charie des arbres qu'ensuite il bouleverse; varie sa route à travers les obstacles qu'il se donne, finit par vous atteindre à des distances où vous ne l'auriez jamais soupçonné: semblable en ceci à la plupart des grands agens de la nature, volcans, orages, etc., qui sans doute sont admirables, mais que la prudence conseille de n'admirer qu'à distance: ajoutez que ses rives chaudes et humides sont très-fiévreuses pendant l'été et l'automne. Tel est le cas du village de la *Prairie du Rocher*, où l'on compte dix familles; et tel celui de *Cahokias* ou *Caho*, qui n'a pas plus de quarante feux, au lieu de quatre-vingt qu'il avait en 1790: en face de *Caho* (rive droite), est *Saint-Louis* ou *Pancore*, ville ou bourg de soixante-dix maisons rassemblées, ayant un beau et inutile fort en pierre, de deux

acres de superficie, avec seulement cinq ou six familles riches, sur cinq cents têtes blanches d'un peuple pauvre, indolent et fiévreux. Ces cinq ou six familles possèdent le peu qu'il y a d'esclaves noirs, et elles les traitent avec douceur; les lois espagnoles sur les noirs dans la Louisiane, sont les plus douces de tous les codes européens. Cela n'empêcha pas qu'il n'y eût, de la part de ces Africains, en 1791, une insurrection en *basse*-Louisiane; et cette insurrection fut cause qu'ayant fait armer dans la *haute* tous les blancs enregistrés, l'on connut que leur nombre précis était de cinq cents. M. le colonel *Sargent*, secrétaire-général du Nord-ouest Territory, homme d'un esprit distingué, qui, dans l'année 1790, inspecta les établissemens de la rive gauche, dits *illinois*, m'a attesté que la totalité des françaises n'excédait pas cent cinquante familles; ainsi toute la ci-devant *haute*-Louisiane ne peut s'estimer à sept cents hommes de milice, c'est-à-dire à plus de deux mille cinq cents têtes françaises.

Ces récits, je l'avoue, sont très-différens de ceux que l'on a faits à Paris dans ces derniers temps, où l'on représentait ce pays comme un empire bientôt florissant. Mais je les tiens de plusieurs témoins oculaires sans intérêt de *spéculation de terres ou d'emplois*, et je les

raconte impartialement, comme j'ai fait de l'Égypte et de la Syrie, sans prétendre empêcher qu'on aille les vérifier. Je me trouve trop bien de mon système pour le changer.

Ce dépérissement général des établissemens français sur les frontières de la Louisiane et même du Canada (1), comparé à l'accroissement non moins général de ceux des anglo-Américains, a été pour moi un sujet fréquent de méditation, afin de connaître les causes d'une issue si diverse dans des circonstances semblables de sol et de climat. Croire avec quelques personnes que les Français ne supportent pas bien ce climat, est un moyen d'explication que je ne puis admettre; car l'expérience a convaincu tous les officiers et médecins de l'armée *Rochambeau*, que le tempérament français résiste mieux au froid, au chaud, aux variations et aux fatigues que le tempérament anglo-Américain. Il paraît que notre fibre a plus d'élasticité et de *vie* que la leur; et la balance

(1) Par exemple, au *Fort-Détroit*, le caractère ne diffère pas de celui que je viens de citer; et lorsque j'y passai en Septembre suivant, le plus grand nombre des Français parlait de se retirer sur le terrein *du Roi* (*Georges*), plutôt que de se former au régime *municipal* et laborieux des Américains.

penche encore en notre faveur par le vice de leur régime diététique que j'ai exposé, et par l'abus des spiritueux auxquels ils sont presqu'aussi adonnés que les Sauvages. On a remarqué, dans l'expédition du général Wayne et dans d'autres, que les buveurs d'eau-de-vie résistent moins que les buveurs d'eau : et quant aux Sauvages, l'on sait que l'eau-de-vie va extirpant leur race bien plus activement que la guerre et la petite vérole.

En analysant ce sujet très-digne d'intérêt, il m'a paru que les véritables raisons de la différence d'issue se trouvaient dans la différence des moyens d'exécution et de l'emploi du temps; c'est-à-dire, de ce qu'on nomme *habitudes* et *caractère national;* or, ces habitudes et ce caractère ont pour causes principales le systême d'éducation domestique et la nature du gouvernement, l'un et l'autre plus puissans que le fonds même du tempérament physique. Quelques traits comparés de la vie journalière des Colons des deux peuples, rendront sensible la vérité de cette opinion.

Le colon Américain de sang anglais ou allemand, naturellement froid et phlegmatique, calcule à tête reposée un plan de ferme; il s'occupe sans vivacité, mais sans relâche, de tout ce qui tend à sa création ou à son perfectionement.

fectionnement : si, comme quelques voyageurs lui en font le reproche, il devient paresseux, ce n'est qu'après avoir acquis ce qu'il a projeté, ce qu'il considère comme nécessaire ou suffisant.

Le Français, au contraire, avec son activité pétulante et inquiète, entreprend par passion, par engouement, un projet dont il n'a calculé ni les frais, ni les obstacles; plus ingénieux peut-être, il raille son rival Allemand ou Anglais, sur sa lenteur, qu'il compare à celle des bœufs; mais l'Anglais et l'Allemand lui répondent avec leur froid bon sens, que pour le labourage, la patience des *bœufs* convient mieux que la fougue de *coursiers* fringans et piaffans : et en effet, il arrive souvent qu'après avoir commencé et défait, corrigé et changé, après s'être tourmenté l'esprit de desirs et de craintes, le Français finit par se dégoûter et par tout abandonner.

Le colon américain, lent et taciturne, ne se lève pas de très-grand matin; mais une fois levé, il passe la journée entière à une suite non interrompue de travaux utiles : dès le déjeûner, il donne froidement des ordres à sa femme, qui les reçoit avec timidité et froideur, et qui les exécute sans contrôle. Si le temps est beau, il sort et laboure, coupe des arbres, fait

des clôtures, etc.; si le temps est mauvais, il inventorie la maison, la grange, les étables, raccommode les portes, les fenêtres, les serrures, pose des clous, construit des tables ou des chaises, et s'occupe sans cesse à rendre son habitation sûre, commode et propre. — Avec ces dispositions se suffisant à lui-même, s'il trouve une occasion, il vendra sa ferme pour aller dans les bois, à dix et vingt lieues de la frontière, se faire un nouvel établissement; il y passera des années à abattre des arbres, à se construire d'abord une hutte, puis une étable, puis une grange; à défricher le sol, à le semer, etc.; sa femme, patiente et sérieuse comme lui, le secondera de son côté, et ils resteront quelquefois six mois sans voir un visage étranger; mais au bout de quatre ou cinq ans, ils auront conquis un terrein qui assure l'existence de leur famille.

Le colon français, au contraire, se lève matin, ne fût-ce que pour s'en vanter; il délibère avec sa femme sur ce qu'il fera, il prend ses avis; ce serait miracle qu'ils fussent toujours d'accord : la femme commente, contrôle, conteste; le mari insiste ou cède, se fâche ou se décourage : tantôt la maison lui devient à charge, et il prend son fusil, va à la chasse ou en voyage, ou causer avec ses voisins. Tantôt

il reste chez lui, et passe le temps à causer de bonne humeur, ou à quereller et gronder. Les voisins font des visites ou en rendent; voisiner et causer sont, pour des Français, un besoin d'habitude si impérieux, que sur toute la frontière de la Louisiane et du Canada l'on ne saurait citer un colon de cette nation, établi hors de la portée et de la vue d'un autre : en plusieurs endroits, ayant demandé à quelle distance était le colon le plus écarté : « il est dans le désert, » me répondait-on, avec les ours, à une lieue » de toute habitation, *sans avoir personne* » *avec qui causer* ».

Ce trait lui seul est l'un des plus caractéristiques et des plus distinctifs des deux nations; aussi, plus j'y ai réfléchi, plus je me suis persuadé que le silence domestique des Américains, ce qui s'entend aussi des Anglais, des Hollandais et des autres peuples du Nord dont ils dérivent, est l'une des causes les plus radicales de leur industrie, de leur activité, de leur réussite en agriculture, en commerce, en arts; avec le silence ils concentrent leurs idées et se donnent le loisir de les combiner, de faire des calculs exacts de leurs dépenses et de leurs rentrées; ils acquièrent plus de netteté dans la pensée, et par suite, dans l'expression : d'où résulte plus de précision et d'à-plomb dans tout leur système

de conduite publique ou privée. Par inverse, avec la causerie et le perpétuel caquet domestique, le Français évapore ses idées, les soumet à la contradiction, suscite autour de lui des tracasseries féminines, des médisances et des querelles de voisins, et finit par avoir gaspillé son temps sans résultats utiles à lui et à sa famille. L'on croit que ces détails sont des bagatelles; mais ils sont l'emploi *du temps;* et le temps, comme l'a dit *Franklin, est l'étoffe dont nous fabriquons la vie.* Il faut que cette dissipation morale et physique ait une efficacité particulière à rendre l'esprit superficiel; car ayant plusieurs fois questionné des *Canadiens de frontière* sur des distances de lieux, et de temps, sur des mesures de grandeur ou de capacité, j'ai trouvé qu'en général ils n'avaient pas d'idées nettes et précises; qu'ils recevaient les sensations sans les *réfléchir :* enfin, qu'ils ne savaient faire aucun calcul un peu compliqué. « Il y a, me disaient-ils, d'ici à tel endroit, » la distance d'une ou de deux *fumées* de pipe; » l'on peut ou l'on ne peut pas y arriver entre » deux soleils, etc. ». Tandis qu'il n'est pas de colon américain qui ne réponde avec précision sur le nombre des miles, des heures; sur les grandeurs en pieds et *yards*, sur les poids en livres ou gallons, et qui ne fasse très-bien un

calcul composé de plusieurs élémens actuels ou contingens : or, ce genre de science pratique a des conséquences très-importantes et très-étendues sur toutes les opérations de la vie; et ce qui pourra surprendre, il est bien moins répandu chez le peuple français, même d'Europe, qu'on ne serait porté à le penser.

L'on pourra dire, comme je l'ai ouï assez souvent, que ce besoin de conversation ou de causerie, est un effet de la *vivacité du sang*, et d'une gaîté expansive de tempéramment et d'esprit; mais si j'en juge par ma propre expérience, il est bien plutôt un produit factice de l'*habitude* et de l'*opinion ;* étant allé en Turquie, *causeur comme un Français*, j'en revins après trois ans de résidence, *silencieux comme un musulman ;* de retour en France, je repris aisément mes habitudes natives; mais à peine eus-je vécu quelques mois aux États-unis, que je contractai de nouveau la taciturnité américaine qui a encore disparu depuis que je suis revenu en France; et je remarque que l'empire de ces *habitudes nationales* est d'autant plus puissant et plus subjuguant, qu'il est fondé sur des préjugés d'amour-propre et de *bon ton social ;* chez les Turcs et chez les Américains, parler beaucoup est un attribut de basse-classe, un signe de peu d'éducation; tandis

que chez les Français, se *taire* est une affectation de *morgue* et de *hauteur ; entretenir* est un témoignage d'esprit et de politesse : et l'on manque de l'un ou de l'autre si *on laisse tomber la conversation.*

C'est encore par un préjugé de ce genre, né de l'éducation et de l'opinion, que souvent les Français taxent d'immoralité la facilité avec laquelle les Américains vendent et abandonnent leur sol natal ou acquis et amélioré par leurs soins, pour aller s'établir dans un autre ; car l'on ne voit pas quel genre de moralité il peut y avoir à rester dans un lieu où l'on ne se trouve pas bien ; mais quand on remonte à l'origine de cette idée, l'on découvre qu'elle a été inventée par les lois et entretenue par les gouvernans d'un peuple primitivement serf. Enchaîner les hommes à leur glèbe par des préjugés d'affection, fut de tout temps le but secret ou découvert d'une politique oppressive, et craintive de perdre sa proie. Or, comme ce fut pour rompre de telles chaînes religieuses et civiles, que les Américains émigrèrent d'abord, il ne serait pas étonnant que l'*émigration*, en devenant pour eux un besoin d'habitude, ne réunît encore à leurs yeux le charme d'user de leur liberté. Au reste, les effets en sont et en seront bien autrement utiles à la civilisation du

monde que l'esprit végétatif des peuples sédentaires, qui préfèrent de se consumer chez eux d'oisiveté et de guerres, à s'en aller former au loin de brillantes et utiles colonies.

Ce serait peut-être ici le lieu de rechercher l'origine des *habitudes*, *taciturnes* ou *causeuses* des deux nations dont je m'occupe; d'examiner quelle analogie existe entre un ciel habituellement brumeux, sombre, et un tempérament mélancolique et sérieux; si un temps froid et humide porte au *splîne* (1), par quelque action physique sur les nerfs et sur les entrailles : si par inverse, un ciel clair, un soleil brillant portent à la gaîté, par un effet stimulant du fluide lumineux sur le fluide nerveux, électrique comme lui; mais parce qu'une telle question traitée sous tous ses aspects, se compliquerait d'une foule d'élémens divers; qu'il faudrait discuter pourquoi des peuples méridionaux, tels que les *Indous*, les *Turcs*, les *Espagnols*, sont aussi *taciturnes* que des peuples septentrionaux; pourquoi en Angleterre même les habitans des villes très-actives, telle que Londres, ne sont pas moins causeurs que des Français; pourquoi dans ces derniers temps nous-mêmes avions cessé de l'être, selon la remarque des étrangers?

---

(1) Spleen.

pourquoi dans tous les pays les femmes le sont plus que les hommes, et les esclaves plus que les libres? Parce qu'enfin il faudrait analyser ce qu'on entend par *nation;* voir si chaque classe, chaque profession n'a pas un caractère moral propre, et si le caractère général politique est autre chose que celui de la classe ou des individus qui gouvernent; je me bornerai à dire que les prétendus principes généraux, hâtivement posés par quelques écrivains politiques, sont en grande partie démentis par une analyse exacte des faits; et que le climat et le tempérament, alors même qu'ils sont une cause physique primordiale du *caractère* d'un peuple, sont soumis à une cause postérieure et secondaire encore plus énergique, l'action des gouvernemens et des lois qui ont la faculté de violenter nos actions, de créer des habitudes nouvelles et contraires aux anciennes, et par-là de changer le *caractère* des nations, ainsi que l'histoire en fournit de nombreux exemples. Le sujet que j'ai traité dans les deux articles précédens, m'en fournirait un lui-même; car en étudiant les mœurs des colons de Gallipolis et du Poste-Vincennes, j'ai trouvé des différences remarquables à beaucoup d'égards, et je me suis clairement aperçu que les Français de Louis XIV et de Louis XV, avec leurs idées féodales et

chevaleresques étaient de beaucoup inférieurs en industrie, en idées de police, à la génération, qui depuis 1771, a reçu l'impression de tant d'idées libérales en organisation sociale. J'ai vivement regretté que cette colonie du Scioto, précieuse par la moralité et l'industrie de ses membres, n'ait pas été dirigée dès le principe vers l'Ouabache ou vers le Missi-sipi : l'addition de ses moyens à ceux des anciens colons, y eût formé une masse capable de se défendre de l'invasion des Sauvages et des agioteurs américains, et eût pu devenir un noyau de ralliement pour d'autres Français prévoyans, et désireux de laisser à leurs enfans un héritage de liberté et de paix.

ARTICLE V.

Observations générales sur les Indiens (1) *ou Sauvages de l'Amérique-nord, suivies d'un Vocabulaire de la langue des* Miâmis, *tribu établie sur l'*Ouabache.

Mon séjour au Poste-Vincennes me fournit l'occasion d'observer les Sauvages, que j'y trouvai rassemblés pour vendre le produit de leur chasse *rouge* (2); on portait leur nombre à quatre ou cinq cents têtes de tout âge, de tout sexe, et de diverses nations ou tribus, telles

(1) Les Américains, d'après les Anglais, désignent les Sauvages par le nom d'*Indian*, qu'ils prononcent presque *indigène* : et ils feraient mieux de s'en tenir à ce dernier terme; car il est bizarre d'avoir donné le nom des habitans de l'Indus d'abord à ceux de l'Amazone, puis de toute l'Amérique; et cela par suite de la méprise de l'un des premiers navigateurs portugais qui, voulant se rendre dans l'Inde, s'écarta si fort à l'Ouest, qu'il se trouva au Brésil, à qui, pour se consoler, il donna le nom d'*Inde occidentale*.

(2) Les Sauvages appellent *peau rouge* celle de daim, dont la chasse tombe en juillet et août.

que les *Ouyas*, les *Péourias*, les *Sakis*, les *Piankichas*, les *Miamis*, etc., tous vivant sur le haut *Ouabache*. C'était la première fois que je voyais à loisir cette espèce d'hommes déjà devenue rare à l'est des Allegueny : leur aspect fut pour moi un spectacle nouveau et bizarre. Imaginez des corps presque nus, bronzés par le soleil et le grand air, reluisans de graisse et de fumée ; la tête nue, de gros cheveux noirs, lisses, droits et plats ; le visage masqué de noir, de bleu et de rouge, par compartimens ronds, quarrés, lozanges ; une narine percée pour porter un gros anneau de cuivre ou d'argent ; des pendeloques à trois étages tombant des oreilles sur les épaules, par des trous à passer le doigt ; un petit tablier quarré couvrant le pubis, un autre couvrant le coccyx, tous deux attachés par une ceinture de ruban ou de corde ; les cuisses et les jambes tantôt nues, tantôt garnies d'une longue guêtre d'étoffe (1) ; un chausson de peau fumée aux pieds ; dans certains cas, une chemise à manches larges et courtes, bariolée ou chinée de bleu, de blanc, flottante sur les cuisses : par-dessus elle une couverture de

(1) En anglais, *Leguins* (*jambières*) : les chaussons s'appellent *mocassons*.

laine ou un morceau de drap quarré jeté sur une épaule, et noué sous le menton ou sous l'autre aisselle : s'il y a prétention de parure pour guerre ou pour fête, les cheveux sont tressés, et les tresses garnies de plumes, d'herbes, de fleurs, même d'osselets : les guerriers portent autour de l'avant-bras, de larges colliers de cuivre ou d'argent, ressemblans aux colliers de nos chiens, et autour de la tête des diadêmes formés de boucles d'argent et de verroterie : à la main, la pipe ou le couteau, ou le casse-tête, et le petit miroir de toilette dont tout Sauvage use avec plus de coquetterie pour admirer *tant de charmes*, que la plus coquette petite maîtresse de Paris. Les femmes un peu plus couvertes sur les hanches, diffèrent encore des hommes, en ce qu'elles portent, presque sans cesse, un ou deux enfans sur le dos, dans une espèce de sac, dont les bouts se nouent sur leur front. Qui a vu des Bohémiennes et des Bohémiens, a des idées très-rapprochées de cet attirail.

Telle est l'esquisse du tableau, et je le montre du beau côté. Car si l'on veut le voir tout entier, il faut que j'ajoute que, dès le matin, hommes et femmes vaguaient dans les rues avec le but unique de se procurer de l'eau-de-vie ; que vendant d'abord les peaux

de leur chasse, puis leurs bijoux, puis leurs vêtemens, ils quêtaient ensuite comme des mendians, ne cessant de boire jusqu'à perte absolue de facultés. Tantôt c'étaient des scènes burlesques, comme de tenir la tasse à deux mains pour y boire à la manière des singes; puis de relever la tête avec des éclats de joie, et de se gargariser de la liqueur délicieuse et funeste; de se passer le vase de l'un à l'autre avec de bruyantes invitations; de s'appeler à tue-tête, quoiqu'à trois pas seulement de distance; de prendre leurs femmes par la tête et de leur verser de l'eau-de-vie dans la gorge avec de grossières caresses, et tous les gestes ridicules de nos ivrognes de place. Tantôt succédaient des scènes affligeantes, comme de perdre finalement tout sens, toute raison; de devenir furieux ou stupides, de tomber ivres-morts dans la poussière ou dans la boue, pour y dormir jusqu'au lendemain. Je ne sortais pas le matin sans les trouver par douzaines dans les rues et chemins autour du village, vautrés littéralement avec les porcs. Heureux si, chaque jour, il n'arrivait pas des querelles et des batteries à coups de couteaux ou de casse-têtes qui, année commune, produisent dix meurtres. Le 9 août, 4 heures du soir, à vingt pas de moi, un Sauvage poignarda sa femme

de quatre coups de couteau. Quinze jours auparavant, même accident était arrivé, et cinq semblables l'année précédente. De-là des vengeances immédiates ou dissimulées des parens et de la famille, causes renaissantes d'assassinats et de guet-à-pens. J'avais d'abord eu l'intention d'aller vivre quelques mois avec eux et chez eux pour les étudier, comme je l'ai pratiqué envers les Arabes bedouins; mais lorsque j'eus vu ces échantillons de leurs mœurs domestiques; lorsque divers habitans du *Poste*, qui leur servent d'aubergistes, et vont traiter parmi eux, m'eurent attesté que le droit d'hospitalité n'existait point chez eux comme chez les Arabes; qu'ils n'avaient ni subordination ni gouvernement; que le plus grand chef de guerre ne pouvait, même en campagne, frapper ni punir un guerrier, et qu'au village il n'était pas obéi par un autre enfant que le sien; que dans ces villages ils vivaient isolés, pleins de méfiances, de jalousies, d'embuches secrètes, de *vindettes* implacables; qu'en un mot leur état social était celui de l'anarchie et d'une nature féroce et brute, où le besoin et la force constituent le droit et la loi; que d'ailleurs ne faisant point de provisions, un étranger était exposé à manquer de tout nécessaire, de toute

ressource, je senti la nécessité de renoncer à mon projet. Mon plus vif regret fut de ne pas acquérir quelques notions sur leur langage, et de n'en pouvoir obtenir un Vocabulaire; livre dont j'ai indiqué ailleurs (1) l'importance chez les peuples qui n'ont pas d'autres monumens. Le missionnaire dont j'ai parlé, M. l'abbé R..., ne me laissa aucun espoir à cet égard. Lui-même avait fait des tentatives, et avait rencontré des obstacles insurmontables : encore que plusieurs habitans du Poste entendissent la langue de quelques tribus, leur prononciation était si défectueuse, ils avaient si peu d'idées d'aucune règle de grammaire, qu'il lui fut impossible d'en tirer parti. Il m'en convainquit dans une conférence que voulut avoir avec moi un chef des *Ouyas*, ancien et constant ami des Français. Nous ne pûmes jamais astreindre l'interprète Canadien à traduire littéralement, et phrase à phrase. — Il résulta de toutes mes informations sur cette matière, que la personne la plus capable et presque la seule capable de remplir mes vues, était un Américain nommé M. *Ouelse* (Wels) qui,

(1) Voyez mes leçons d'histoire professées à l'école Normale, imprimées séparément *in*-8° en l'an 6 : cinquième séance.

enlevé par les Sauvages à l'âge de treize ans ; et adopté par eux, avait appris plusieurs de leurs dialectes avec les moyens que lui donnait une bonne éducation assez avancée. Depuis que les Sauvages avaient été battus et soumis par le général *Ouayne* (août 1794) M. *Ouelse* avait eu la faculté de rentrer dans son pays natal : il servait dans ce moment d'interprète au général *Ouayne*, qui concluait, au fort Détroit, un traité définitif avec plus de sept cents Sauvages réunis en grand conseil. Tout cela s'accordait fort bien avec mon projet de me rendre par le lac Erié à Niagara : je retournai donc sur mes pas à Louisville, traversai le *Kentokey* par Francfort sa capitale, par Lexinton, qui n'avait pas une maison en 1782, et qui en a près de cinq cents, la plupart en briques, bien bâties ; de là je me rendis à Cincinnati, où profitant d'un convoi d'argent qui se rendait à Détroit, je pus commodément, grâce au major *Swan*, suivre la route militaire que venait de tracer l'armée du général *Ouayne* à travers une forêt de cent lieues, où nous ne trouvâmes de gîtes que cinq forts palissadés nouvellement construits. L'accueil que me fit ce général, me donna lieu de croire que j'avais atteint mon but au-delà de mon espoir ; mais le tribut que je payai aux fièvres

fièvres du pays et de la saison, me priva de tous mes avantages. Il fallut me résoudre à profiter d'un vaisseau unique pour passer le lac avant l'hiver, et revenir à Philadelphie. La fortune capricieuse m'y attendait pour m'y satisfaire à moins de frais : elle y amena, l'hiver suivant (1797-98), M. Ouelse, accompagnant un chef de guerre des Miâmis, célèbre chez les Sauvages sous son nom de *Michikinakoua*, et chez les Anglo-Américains sous celui de *Petite-Tortue* qui en est la traduction. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la défaite du général Saint-Clair en 1791; et si l'on eût suivi son plan de ne combattre le général Ouayne qu'en interceptant ses convois, il eût également détruit cette armée, ainsi que je l'ai entendu exprimer à des officiers d'un mérite et d'un grade distingués. Après avoir été un ennemi redoutable aux Etats-Unis, *Petite-Tortue* convaincu de l'impuissance finale de leur résister, a eu le bon esprit de porter sa tribu à une capitulation raisonnable : par un degré d'intelligence plus remarquable, il a senti la nécessité de la faire vivre d'agriculture au lieu de chasse et de pêche comme vivent les Sauvages. C'était dans ce dessein qu'il venait à Philadelphie solliciter le congrès et la bien-

faisante société des *Amis* (1), de lui procurer les moyens d'exécuter cette louable entreprise. Il avait d'ailleurs été inoculé de la petite vérole dès son arrivée, et il demandait à la médecine, contre la goutte et les rhumatismes dont il était attaqué, des secours que le gouvernement s'empressa de lui procurer. Cet incident me présenta une occasion plus heureuse que je ne l'avais espérée, en m'offrant non-seulement une bouche interprète pour communiquer mes idées, mais encore une bouche indigène pour me fournir les sons dans toute leur pureté. Je me fis donc introduire auprès de M. *Ouelse* et du chef sauvage; je leur expliquai mon plan avec ses motifs; et ayant

---

(1) Vulgairement appelés les *Quakers*, société dont on a peut-être trop dit de bien en Europe, et trop de mal aux États-unis (à cause des Nègres); mais qui, tout bien considéré, me paraît la secte religieuse dont la morale théorique et pratique est la plus favorable à l'amélioration de la société, et de la condition humaine en général. L'on peut dire que tout ce qu'il y a de bons établissemens de bienfaisance, de bons réglemens administratifs en Pensylvanie, est son ouvrage; et il ne lui manque que d'introduire dans son plan d'éducation plus de connaissances physiques, pour mériter d'être l'*église* de tous les hommes raisonnables. Comment des *dévots* peuvent-ils appeler *profane* l'étude des ouvrages de *Dieu*?

obtenu leur agrément, j'employai neuf à dix séances, dont je pus jouir dans les mois de janvier et février 1798, à dresser le Vocabulaire que je publie : il fut la base de mon travail ; mais par épisodes de conversation, il s'y mêla beaucoup de notes curieuses que je recueillis avec d'autant plus de soin que les faits, venant sans préparation, étaient par cela même moins suspects d'altération, et que l'habitude de me voir, jointe à ma qualité de Français, diminua dans *Petite-Tortue* cet esprit de méfiance et de soupçon que portent les Sauvages dans tous leurs discours. Chaque jour, après notre séance, j'écrivis ce qui m'avait paru le plus intéressant ; et ce sont ces observations qui, réunies à celles que dans mes voyages j'avais recueillies des témoins les plus judicieux, forment aujourd'hui le texte que j'ai mis en ordre. Mon dessein n'est pas et n'a pu être de traiter généralement des Sauvages : un tel plan serait d'une trop vaste étendue, puisqu'il existe une très-grande différence de genre de vie, d'habitudes, et de mœurs, entre les Sauvages de divers climats, des pays chauds ou des pays froids, boisés ou découverts, féconds ou stériles, arides ou baignés d'eau. Je me borne uniquement aux Sauvages de l'Amérique du Nord, avec l'intention de fournir

dans cette question obscurcie par des paradoxes, le contingent de mon témoignage sur ce que j'y ai vu et reconnu de plus certain et de mieux prouvé en faits. Je suppose même que mon lecteur n'est point novice en cette matière, et qu'il a lu les relations des voyageurs qui, depuis quarante ans, ont visité et décrit ces contrées (1).

---

(1) Tel est le capitaine Carver, voyageur en 1768, dont nous avons une bonne traduction en 1784, un vol. *in*-8°. L'auteur paraît avoir été un peu crédule et très-vaniteux; mais malgré son penchant pour les Sauvages qui avaient flatté sa vanité, on voit dans ses récits de la droiture et de la bonne-foi. Les aveux qu'il fait de son peu d'instruction et de son incapacité à rédiger une grammaire et un dictionnaire sauvage, me font beaucoup douter qu'il soit le rédacteur de son ouvrage, et je pense que ce service lui a été rendu par son éditeur, comme il est arrivé chez nous à un autre voyageur connu.

Un second voyageur est Jean Long, Anglais, commis et facteur pendant vingt ans dans la traite des pelleteries du Canada : il a publié ses voyages, *in*-4°. en 1791 : ils ont été traduits et publiés *in*-8°. en 1793. Il est fâcheux que le traducteur se soit permis de supprimer les Vocabulaires pour quelque économie de librairie. Cet ouvrage mérite réimpression avec corrections, car il est le plus fidèle tableau que je connaisse de la vie, et des mœurs des Sauvages et des trafiquans canadiens.

Un troisième est Bernard Romans, dont j'ai assez parlé.

Notre premier entretien débuta par des renseignemens sur le climat et le sol des *Miamis* : M. Ouelse me dit que cette tribu vivait sur les branches nord de l'*Ouabache* ; que son langage se parlait chez toutes les peuplades répandues le long de cette rivière jusques vers le lac Michigan ; telles que les *Ouyas*, *Péouryas*, *Piankichas*, *Poteouatamis*, *Kascaskias* et les Indiens de la *longue île* : qu'il a beaucoup d'affinité avec celui des *Chipéouas*, des *Outaouas*, des *Chaûnis* qui ne diffèrent que comme dialectes, mais il est tout-à-fait distinct du *Delaouaise* ; le son nasal est fréquent dans le Miâmi, et je crus à la première fois entendre du turc. M. Ouelse m'ajouta que leur pays était partie boisé, partie en

Un quatrième est Umfreville, que j'ai fait connaître. Je ne parle point du livre d'Adair sur les Crîcks et les Chérokis, parce que, à quelques faits vrais, il a mêlé une foule de faits altérés ou faux, dans l'intention de prouver que les Sauvages descendent des Juifs. Cette extravagante idée, qui, d'ailleurs, lui est commune avec plusieurs missionnaires, ne l'a conduit qu'à faire envisager sous un faux jour tout ce qui appartient aux Sauvages; ce n'est qu'avec de saines notions sur la nature de l'entendement humain, sur sa marche, et sur tous les principes qui gouvernent et modifient l'homme de la nature, que l'on peut bien étudier et suivre l'histoire des nations.

prairies, et sensiblement plus froid que le Poste-Vincennes : ayant quitté ce dernier lieu après un dégel complet, il avait retrouvé la même neige cinquante lieues plus nord, sans avoir remarqué d'élévation montueuse dans le terrein. L'air à Philadelphie lui semblait moins piquant. Les vents regnans aux Miamis sont presque les mêmes qu'à la côte Atlantique; en hiver nord-ouest rapide, clair et tranchant; rare et doux en été. Alors domine le sud-ouest chaud, nuageux, quelquefois orageux. Le sud est le grand pluvieux; le nord, le grand neigeux en hiver, mais en été clair et doux. Le sud-est rare; le nord encore plus. Le sol est fertile; le maïs plus beau, la chasse plus abondante que sur toute la côte Atlantique. Aussi les naturels, sur-tout les *Potéouatamis*, sont-ils une race grande et belle (et moi-même j'en puis dire autant des *Chaûnis* du fort Miâmi, dont les femmes m'ont étonné par leur taille, mais nullement par leur beauté).

Pendant ce temps j'avais observé *Petite-Tortue*, qui faute d'entendre l'anglais ne prenait point part à l'entretien : il se promenait en s'épilant les poils de la barbe, et même des sourcils : il était vêtu à l'américaine, en habit bleu, pantalon et chapeau rond. Je lui fis demander comment il se trouvait de cet habille-

ment si différent du sien « : L'on est d'abord gêné, » dit-il, puis l'habitude vient, et comme cela » garantit du froid et du chaud, on le trouve » bon ». Il avait retroussé ses manches ; je fus frappé de la blancheur de sa peau entre le pli du coude et le poignet. J'y comparai la mienne ; elle n'en différait point. Le hâle avait bruni le dessus de mes mains autant que les siennes, et nous paraissions tous deux avoir une paire de gants. Je trouvai sa peau très-douce au toucher ; en tout, la peau d'un Parisien. Alors s'engagea entre nous une longue discussion sur la couleur des Sauvages ; cette couleur dite de cuivre rouge, que l'on prétend leur être innée comme le noir aux Africains, et les constituer une race distincte. Les faits résultans de cette discussion furent « que les Sauvages se désignent » eux-mêmes par le nom d'*hommes rouges* : » qu'ils estiment, comme de raison, leur cou- » leur plus que le blanc ; que cependant ils » naissent blancs comme nous (1) ; que dans » l'enfance ils sont tels (2) jusqu'à ce qu'ils aient » été brunis par le soleil et par les graisses et les » sucs d'herbes dont ils soignent : que les » femmes même ont toujours blanche la por-

(1) Le Nègre aussi ; mais il noircit dans les 24 heures.

(2) C'est ce que dit Oldmixon, t. I, p. 286.

» tion de la ceinture, des hanches et des cuisses » qui ne cesse pas d'être couverte de vêtemens; » en un mot, qu'il est radicalement faux que » cette couleur, prétendue cuivrée, soit innée, » ni qu'elle soit la même pour tous les indi- » gènes de l'Amérique du Nord : qu'au con- » traire elle varie de nation à nation, et qu'elle » est un de leurs moyens de se reconnaître ».

J'observai que M. Ouelse, qui vit depuis 15 années chez eux et comme eux, avait leur teint et non celui des Américains; et quant à la vraie nuance de ce teint, elle m'a paru couleur de suie ou de jambon fumé, nettoyé et luisant, parfaitement semblable au teint de nos paysans de la Loire et du Bas-Poitou qui, comme les Sauvages, vivent dans un air chaud et un peu marécageux; semblable encore au teint des Espagnols andaloux. Sur cette remarque que je communiquai, *Petite-Tortue* répondit : « J'ai vu des Espagnols de Louisiane, et n'ai » trouvé entre eux et moi aucune différence » de couleur : pourquoi y en aurait-il ? Chez » eux comme chez nous, elle est l'ouvrage du » *père des couleurs*, le soleil qui nous brûle. » Vous-mêmes, blancs, comparez la peau de » votre visage à celle de votre corps ». — Et cela me rappela qu'au retour de Turquie, quand je quittai le turban, une moitié de mon

front au-dessus des sourcils était presque bronzée, tandis que l'autre près des cheveux était blanche comme le papier. Si, comme la physique le démontre, il n'y a de couleur que par la lumière, il est évident que les diverses couleurs des peuples ne sont dues qu'à diverses modifications de ce fluide avec d'autres élémens qui agissent sur notre peau, et qui même la composent. Tôt ou tard il sera démontré que le noir des Africains n'a pas d'autre origine (1).

Les traits de *Petite-Tortue* me frappèrent par leur ressemblance avec ceux de cinq Tartares chinois qui étaient venus à Philadelphie, à la suite de l'ex-ambassadeur hollandais Vanbraam. Cette ressemblance des Tartares avec les Sauvages de l'Amérique du Nord, a frappé tous ceux qui ont vu les uns et les autres; mais peut-être s'est-on trop pressé d'en induire que ceux-ci sont originaires d'Asie. Comme

---

(1) Chaque jour de nouveaux faits, en apparence bizarres, viennent fournir de nouveaux moyens de solution; l'un des plus remarquables est le cas du Nègre virginien, appelé *Henry Moss*, originaire du Congo, troisième génération; lequel, dans l'espace de six à sept ans, est devenu *homme blanc*, à cheveux longs, lisses et châtains, comme un Européen : c'est lui dont Liancourt parle t. V, p. 124. J'ai vu un procès-verbal authentique de sa transmutation de peau.

les Sauvages ont des idées de géographie, je communiquai à *Petite-Tortue* nos systèmes sur cette question ; et pour les lui faire mieux entendre, je lui portai une mappemonde comprenant la partie orientale d'Asie et le nord-ouest d'Amérique. Il reconnut fort bien les lacs du Canada, Michigan, supérieur, et les fleuves Ohio, Ouabache, Missi-sipi, etc. ; il examina le reste avec une curiosité qui me prouva la nouveauté du sujet pour lui. Mais l'astuce d'un Sauvage est de ne jamais marquer de surprise. Quand je lui eus expliqué les moyens de communication par le détroit de *Bearing* et par les îles *Aléutiennes* : « Pour-» quoi, me dit-il, ces *Tartares* qui nous res-» semblent ne seraient-ils pas venus d'Amé-» rique ? y a-t-il des preuves du contraire ? » ou bien pourquoi ne serions-nous pas nés » chacun chez nous ? » — Et en effet, ils se donnent une épithète qui signifie *né du sol* (1) (*Metoktheniaké*). Je n'y vois pas d'objection, lui dis-je ; mais nos *robes noires* ne veulent pas le permettre (2). Il y a seulement la difficulté d'imaginer comment les races quelconques ont commencé. Il me semble, dit-il

(1) Le *k* est jota ; et le *th* a la valeur anglaise.

(2) C'est ainsi qu'ils désignent les Missionnaires.

en souriant, que c'est tout aussi obscur pour les *robes noires* que pour nous.

J'ai dit que les Sauvages d'Amérique ressemblent aux Tartares; mais pour que cette assertion ait toute sa précision, il est nécessaire d'y faire une exception; car les Eskimaux qui habitent le Nord vers la Mer Glaciale, ne sont point *Tartares;* et la race d'hommes *aux yeux gris* qui peuplent l'Archipel de Noutka-Sund et tous les rivages adjacens, sont également une race distincte. C'est à celle qui habite le reste du continent et qui forme l'immense majorité, qu'appartient le caractère *tartare ;* et ici je mets encore les Calmoucks à part, car les Sauvages n'ont pas, comme eux, le nez écrasé ni toute la face applatie. En général, leurs traits sont, un visage triangulaire par le bas et presque quarré par le haut; le front bien pris; les yeux très-noirs, enfoncés, vifs, plutôt petits que grands; les pommes des joues un peu saillantes; le nez droit; les lèvres plutôt fines qu'épaisses; les cheveux noirs-jais, lisses, plats, sans aucun exemple d'un blond; le regard soupçonneux et décelant un fond de férocité. Telle est en général leur physionomie, qui se modifie ensuite selon les peuplades et les individus. Au Poste-Vincennes et au Détroit, je remarquai beaucoup de leurs figures, qui me rappelèrent

celles des *Fellahs* d'Egypte, et même de plusieurs *Bédouins* : outre la couleur de la peau, la qualité des cheveux et plusieurs autres traits, ils ont cela de commun avec les uns et les autres, que la bouche est taillée en requin, c'est-à-dire, les côtés plus abaissés que le devant, et que les dents, petites, blanches, et très-bien rangées, sont aiguës et tranchantes comme celles des chats et des tigres (1). La raison naturelle de ces formes ne serait-elle pas leur habitude de mordre à plein morceau, sans jamais user de couteau ? Cette habitude donne évidemment aux muscles une attitude qu'ils finissent par retenir, et cette attitude finit aussi par modifier les solides. En partant de cette idée, la ressemblance des traits entre des peuples, sur-tout sauvages, très-distans, n'est pas une preuve d'origine ou de parenté aussi certaine qu'on veut le dire ; car il pourrait très-bien arriver que ce fût l'analogie des influences du climat, du sol, des alimens, des habitudes, en un mot, de tout le régime qui fût la cause de la ressemblance des corps et des physionomies. Je ne dis rien de leurs femmes, parce que leurs traits ne m'ont point paru différens. Je ne m'oppose

(1) Aussi percent-elles si facilement aux enfans, qu'ils n'éprouvent jamais de maux de dents.

point d'ailleurs à ce qu'il y en ait de jolies, comme le prétendent quelques voyageurs. En voyage, l'appétit donne souvent du goût à des mets que l'on trouverait insipides ailleurs. Je dirai très-peu de chose aussi de l'usage qu'a la tribu des *Chactâs*, de donner au crâne des enfans nouvellement nés la forme d'une pyramide tronquée, en pressant leur tête encore molle avec un moule fait de petites planchettes : cette bizarre pratique est si efficace, que la nation entière est reconnue à sa *tête plate*, qui est devenue son épithète.

Quelques écrivains, même de mérite, ont prétendu que tous les Sauvages se ressemblaient si fort, que l'on avait peine à les distinguer les uns des autres. Sûrement ces écrivains diraient aussi que tous les Nègres et tous les moutons se ressemblent; mais cela prouve seulement qu'ils n'y ont pas regardé de si près que le berger et le marchand d'esclaves. « De nation à nation, » me dit *Petite-Tortue*, nous nous reconnais» sons au premier coup-d'œil : le visage, la » couleur, la taille, les genoux, les jambes, » les pieds sont pour nous des indices certains; » la piste distingue non-seulement les hommes, » les femmes et les enfans, mais encore les » peuplades. Vous autres blancs, vous êtes » frappans avec vos pieds en-dehors : nous

» les portons tous droits pour trouver moins
» d'obstacles dans les broussailles. Quelques
» peuples les portent plus en-dedans, ont le
» pied plus large, plus court; appuient plus du
» talon ou de l'orteil, etc. ».

Ce sont sans doute les mêmes écrivains, ou de semblables, qui ont accrédité dans le monde l'erreur que les Sauvages n'ont point de barbe : il est vrai qu'ils n'en montrent point; mais c'est parce qu'ils prennent un soin particulier, continuel, presque superstitieux, de se l'arracher et de s'épiler tout le corps. C'est le témoignage unanime de tous les voyageurs qui les ont bien observés, tels que Bernard Romans, Carver, Jean Long, Umfreville, etc. : l'auteur du *British-Empire* qui, en 1707, écrivait sur la foi des meilleurs témoignages, Oldmixon dit, tome I, p. 286 : « Les Indiens n'ont point de barbe, parce que » pour l'extirper ils usent de certaines recettes » qu'ils ne veulent pas communiquer ». L'expérience a fait connaître que ces recettes étaient de petites coquilles avec lesquelles ils la pincent : depuis qu'ils ont connu les métaux, ils ont imaginé de rouler un fil de laiton sur un bois rond, de la grosseur du doigt, et d'en faire une spirale ou boudin à ressort, qui saisit entre ses plis et arrache une quantité de poils à-la-fois. Il est inconcevable que le baron *Lahontan* chez

nous, et lord *Kaims* chez les Anglais, aient ignoré ou nié un fait si général; mais il est tout simple que le paradoxal docteur *Paw*, se soit emparé de cette anomalie pour en étayer l'édifice de ses rêveries. *Petite-Tortue* et M. *Ouelse* ne me laissèrent aucun doute sur cette question : le premier s'amusait sans cesse à s'arracher même les poils des sourcils, comme les Turcs s'amusent à rouler leur barbe. Il ne serait pas étonnant que cet exercice, continué sur plusieurs générations, affaiblît les racines de la barbe. Quant aux poils du corps, j'ai vu moi-même à plusieurs Sauvages, ceux des aisselles longs et droits à m'étonner. Serait-ce parce qu'étant exposés à l'air ils croissent plus en liberté? cette idée d'arracher la barbe a-t-elle eu pour cause première l'intention d'ôter à l'ennemi une prise dangereuse sur la figure? Cela me semble probable.

L'on vante, avec raison, la taille des Sauvages : elle est, en général, svelte et bien prise, plus grande, plus forte chez ceux qui ont un sol arrosé et fertile comme ceux du Ouabache; plus mince, plus courte chez ceux qui ont un mauvais sol, comme tous ceux du Nord, passé le 45°. Mais si l'on ne voit jamais parmi eux ni boîteux, ni manchot, ni bossu, ni aveugle, avant d'en tirer des inductions trop favorables pour leur

genre de vie, il est bon d'observer que tout sujet né faible périt nécessairement de bonne heure par l'effet des fatigues : il arrive même que les parens délaissent ou détruisent l'enfant mal conformé qui leur serait à charge. Ainsi, la loi de Lycurgue à Sparte se trouve en activité chez les Sauvages, non par transmission ou communication, mais par identité de circonstances; parce que chez les peuples pauvres, faibles et toujours en guerre, il n'y a pas de superflu pour nourrir des bras inutiles. C'est par la suite de cette pauvreté que chez beaucoup de Sauvages, particulièrement au Nord du Lac supérieur, quand les vieillards deviennent à charge, *on les envoie vivre dans l'autre climat*, c'est-à-dire qu'on les tue, comme il se pratiquait chez des Sauvages de la Mer Caspienne et de la Scythie, selon le récit d'Hérodote. Et pour prouver combien est misérable la vie sauvage, c'est eux-mêmes ordinairement qui demandent à cesser d'exister. Si par accident de maladie ou de guerre un Sauvage est mutilé, c'est un homme perdu. Comment un invalide pourrait-il résister à un ennemi muni de tous ses membres? comment pourrait-il chasser, pêcher, se procurer une subsistance quelconque, que personne, à défaut de lui-même, ne lui donnera? Car chez eux personne

n'a

n'a et ne peut avoir de réserves, et que dans ce genre de vie, chacun est réduit à ses propres moyens casuels et variables. Par ces mêmes motifs, l'on ne voit chez eux ni hernies, ni maladies chroniques; « sois fort ou meurs », semble leur dire la nature sauvage qui les environne, et qui, dans sa dureté, ne laisse pas même l'égalité du choix, puisqu'elle-même souvent rend les obstacles plus grands que la force.

L'on a aussi vanté la santé robuste des Sauvages : sans doute l'habitude de toute intempérie donne à leur constitution une vigueur que l'on n'attend pas de la vie efféminée des cités; mais pour apprécier leurs avantages à cet égard, il faut observer que leur manière de vivre les soumet à des irrégularités et à des excès incompatibles avec une santé constante et un tempérament vraiment robuste. Haïssant la vie agricole, sédentaire et captive; préférant la vie vagabonde et aventurière de la chasse et de la pêche; ils n'ont et ne peuvent avoir de magasins ni de provisions durables, par conséquent ils sont exposés à de dures alternatives de famine et de satiété : quand le gibier abonde, quand ils peuvent chasser sans crainte de surprise, c'est un temps de jouissance et de gloutonnerie; mais, lorsque le gibier manque plusieurs jours de suite, comme il

arrive chaque hiver, ou qu'il n'osent s'écarter de crainte de l'ennemi, alors ils sont souvent réduits à vivre, comme les loups, d'écorces d'arbres ou de bulbes terrestres. Ils ont bien imaginé, et je crois depuis peu de temps, de sécher les viandes et de les réduire en poudre très-fine; mais jamais ces secours ne sont capables de durer toute une saison. Qu'après de violens jeûnes, il leur tombe une proie, un daim, un ours, un bison, ils s'asseyent dessus comme des vautours, et ne cessent de dépiécer et de dévorer le cadavre, jusqu'à ce qu'ils tombent suffoqués d'alimens. Cet usage en fait des guides intraitables dans tout voyage régulier. Ce qu'en de telles occasions leur estomac engloutit, serait une chose incroyable, si des témoignages authentiques et nombreux n'excluaient tout doute : il est notoire sur toutes les frontières, que deux Sauvages affamés feront aisément, en un seul repas, disparaître un daim tout entier, et ne seront pas encore rassasiés. Cela rappelle ces *héros* de la guerre de Troie, qui dévoraient des agneaux et des moitiés de veaux; et cela nous prouve que ces héros n'étaient que des Sauvages vivant dans des circonstances semblables. Or, de tels excès ne peuvent manquer de produire des désordres de santé : aussi est-il maintenant constaté que les Sauvages

sont sujets aux maux d'estomac, aux fièvres bilieuses, aux intermittentes, aux phtisies et aux pleurésies. Les fractures et les luxations ne sont pas rares chez eux, mais ils les remettent assez bien. Les rhumatismes les fatigueraient davantage s'ils n'avaient pas l'usage des fumigations, au moyen des cailloux ardens. L'on sait les ravages qu'exerce la petite vérole; sans doute par l'obstacle qu'oppose à l'éruption une peau endurcie. M. Jefferson leur procurera un bienfait immense en leur faisant enseigner l'art de la vaccine, ainsi que l'ont publié les journaux. Depuis quelques années des missionaires quakres et moraves, qui ont succédé aux jésuites, nous ont appris que les tribus converties par ceux-ci étaient devenues plus robustes, portaient de plus lourds fardeaux, étaient moins souvent malades; et ils ont très-bien vu que la raison en était le régime plus régulier, la nourriture plus égale, auxquels on les avait assujetti. Un autre fait également notoire, est que tout Européen qui s'est adonné à la vie sauvage est devenu plus fort, en a mieux supporté tout les excès que les Sauvages mêmes. La supériorité des Virginiens et des Kentockois sur eux, a été constatée, non-seulement de troupe à troupe, mais d'homme à homme dans toutes les guerres. Je ne citerai pas, en preuve

de faiblesse, le battement du pouls que M. le docteur *Rush* prétend être plus lent chez les Sauvages : car dans le même temps et sur les mêmes individus, M. le docteur Barton n'observait rien de semblable; et le pouls de *Petite-Tortue* m'a paru tout-à-fait semblable au mien. Je ne citerai pas non plus la faiblesse de leurs appétits vénériens, parce qu'elle tient à une cause tout-à-fait différente. C'est par principe, par nécessité de conservation, que le Sauvage est continent et presque chaste : la moindre perte de ses forces par la débauche, pourrait lui couter la vie dès le lendemain, en diminuant ses moyens de défense ou de résistance dans une attaque de la part des hommes ou de la nature.

En traitant des inconvéniens de la vie sauvage, je demandai à M. Ouelse s'il était vrai que beaucoup de blancs la préférassent, et pourquoi ils la préféraient à la vie que nous appelons civilisée. Sa réponse, qui fut longue et détaillée, s'accorda avec tout ce que j'avais appris en Kentockey, au Poste-Vincennes et à Détroit, de personnes sensées et expérimentées. Le résultat unanime des faits, est que « les Canadiens, c'est-à-dire le sang français, » fournissent plus de ces sujets que les Améri- » cains, c'est-à-dire, que le sang allemand et » anglais. Ces derniers ont pour les Sauvages

» une antipathie naturelle, que les cruautés
» des Indiens sur les prisonniers ont encore
» exaltée. Les Anglo-américains répugnent à
» mêler leur sang avec les *Sauvagesses*, tandis
» que pour les Canadiens c'est une friandise
» de libertinage. Néanmoins, le goût de la vie
» sauvage a moins lieu chez les hommes faits
» que chez les jeunes gens au-dessous de dix-
» huit ans : parmi les Américains, ceux-là
» seulement s'y attachent, qui ont été enlevés
» prisonniers en bas-âge; parce que l'excessive
» liberté qu'elle leur procure pour s'amuser,
» jouer et courir, plaît bien plus aux enfans
» que la contrainte des écoles dans les bourgs,
» et que les punitions que l'on y inflige à leur
» paresse. L'enfance, comme l'on sait, ne
» respire que dissipation et désœuvrement. Il
» faut des années pour lui faire contracter
» l'habitude du travail et de l'étude; il ne faut
» que quelques jours de congé pour lui donner
» celle de l'indépendance et de l'oisiveté. Il
» paraît que ce sont-là les deux penchans na-
» turels de l'homme auxquels il revient machi-
» nalement. Quant aux adultes, sur-tout Amé-
» ricains, pris et adoptés par les Sauvages, pres-
» qu'aucun ne peut s'habituer à leur vie :
» moi-même, dit M. Ouelse, quoiqu'emmené
» à l'âge de treize ans, (il m'a paru en avoir

» trente-deux), puis adopté, bien traité, jamais » je n'ai pu perdre le souvenir des jouissances » sociales que j'avais déjà goûtées. A l'égard » de ceux qui de plein gré passent chez les » Sauvages, et la plupart sont des Canadiens, » ce sont en général de mauvais sujets, liber- » tins, paresseux, de tempérament violent ou » de peu d'intelligence. L'espèce de crédit » qu'ils acquièrent chez les Sauvages, flatte » leur amour-propre, en même-temps qu'une » vie licencieuse avec les *Sqwas* ou *Sauva-* » *gesses*, séduit la passion dominante de » leur fougueuse jeunesse; mais lorsqu'ils » vieillissent, réduits à l'extrême misère, ils » ne manquent presque jamais de se rapatrier, » déplorant trop tard leurs écarts. Parmi nous, » dit M. Ouelse, pour peu que l'on ait d'in- » dustrie, l'on se procure au présent une vie » commode; et l'on se prépare pour l'avenir, » des douceurs dont la vieillesse fait sentir tout » le prix. On crée une ferme, on élève des » enfans qui, lorsqu'on est impotent, vous » closent doucement les yeux. Dans l'état sau- » vage, au contraire, toute jouissance se borne » à boire, à manger (encore pas toujours), à » chasser; toute carrière d'ambition se réduit » à être un grand guerrier, célèbre chez cinq » ou six cents hommes. L'âge vient, les forces

» baissent, la considération décline, et l'on
» finit par les infirmités, le mépris, l'extrême
» misère, et la nécessité ou le besoin de se faire
» tuer. L'Indien n'en peut jamais employer un
» autre à son service : chez eux, obéir et servir,
» même de bon gré, est une sorte d'opprobre
» réservé aux femmes. Un grand guerrier ne
» doit rien faire que combattre et chasser. Les
» femmes portent tout le fardeau du ménage,
» du labourage, s'il y en a, et en voyage du
» transport des enfans et des ustensiles. Ce sont
» littéralement des bêtes de somme. Elles
» n'héritent pas même des maris : que demain
» *Petite-Tortue* retourne chez lui et meure;
» tous les présens qu'il a reçus, habits, cha-
» peaux, colliers, seront partagés, presque
» pillés; rien ne passera à ses enfans. C'est un
» usage de sa tribu, commun à bien d'autres :
» vivans, ils ont la propriété de leurs meubles,
» armes et bijoux; mais comme à leur mort
» leurs couteaux, leurs pipes même ne passent
» point aux enfans, l'on peut dire qu'ils n'en
» ont que l'usufruit. Encore moins connais-
» sent-ils de propriété foncière en maisons et
» en terres : ainsi, toute l'ambition du Sauvage
» est concentrée dans un petit cercle de besoins,
» plutôt défensifs qu'extendeurs de son exis-
» tence. Cette existence sans cesse menacée,

» est elle-même concentrée au présent. La
» possibilité de périr à tout instant est la plus
» constante, la plus radicale des pensées du
» Sauvage : il use de la vie comme d'un meuble
» prêt à se briser à toute heure par la foule des
» accidens qui l'entourent. Familiarisé dès
» l'enfance avec cette idée, il n'en est point
» affecté : c'est la nécessité, il s'y résigne
» ou il la brave. Mais par une conséquence
» naturelle, il n'est attaché à rien au monde
» qu'à ses armes, et peut-être à un compagnon
» ou ami, qui est pour lui un moyen additionnel
» de défense et de conservation. Il caresse ses
» enfans, comme tout animal caresse ses pe-
» tits. Quand il les a ballotés, embrassés, il
» les quitte pour aller à la chasse ou à la guerre
» sans y plus penser; il s'expose au péril sans
» s'inquiéter de ce qu'ils deviendront : ils lutte-
» ront contre le sort, contre la nature; ils
» mourront jeunes ou vieux, peu importe,
» puisqu'il faut qu'ils meurent. Aussi le sui-
» cide n'est-il point rare parmi eux; ils se
» tuent par dégoût de la vie, par dépit quel-
» quefois amoureux, par colère contre un grand
» affront qu'ils ne peuvent repousser. Ils vivent
» tout en sensations, peu en souvenirs, point
» en espérances. S'ils sont bien portans, ils
» folâtrent, dansent et chantent : s'ils sont

» malades ou fatigués, ils se couchent, fument » et dorment; mais comme très-souvent leur » repos et leurs alimens ne sont point à leur » disposition, il est difficile de voir là de la » liberté et du bonheur ».

Telle fut ce jour-là la substance de notre entretien, qui me frappa d'autant plus, qu'il était le résultat d'une expérience de douze à quinze ans. Je voulais, par contre-partie, m'informer des motifs qui empêchent les Sauvages de s'établir chez les blancs, et qui ont déterminé en plusieurs rencontres ceux que l'on y avait élevés à préférer le retour à leurs habitudes natives; le temps et la convenance me manquèrent; mais peu de jours après, je fus plus heureux, et ce fut *Petite-Tortue* lui-même qui m'en développa les raisons.

Des quakres étaient venus lui faire visite, et entre diverses offres de service, ils lui proposèrent de rester aussi long-temps qu'il voudrait, même pour toujours, l'assurant qu'il ne manquerait de rien : quand ils furent partis, je fis dire à *Petite-Tortue* : « Vous connaissez » ces gens-là; ils offrent peu et rarement, mais » quand ils offrent, on y peut compter. Qui » vous empêcherait de rester chez les blancs? » N'êtes-vous pas mieux ici que sur l'Ouaba-» che? — » Il ne se pressa point de me répondre,

selon le caractère froid et réservé des Sauvages. Quand il eut un peu rêvé en se promenant et s'épilant, voici ce qu'il me dit : « Oui, je me » suis assez bien habitué à tout ceci; ces habits » sont chauds et bons à ma goutte; ces maisons » garantissent bien de la pluie, des vents, du » soleil; on y a sous la main tout ce qui est » commode; ce marché, (celui de la rue *Se-* » *conde* était sous les fenêtres), fournit tout ce » qu'on desire, et l'on n'est pas obligé de » courir après le daim dans les bois. Au total, » cela vaut mieux que chez nous; mais ici, » moi, je me trouve sourd et muet. Je ne parle » pas comme vous; je n'entends et ne puis me » faire entendre. — Quand je vais dans les rues, » je regarde chacun dans sa boutique occupé » à un travail. L'un fait des souliers, l'autre » des chapeaux, l'autre vend de la toile, et » chacun vit de ce travail. Je me demande, » que sais-tu faire de tout cela? Rien du » tout. Je sais faire un arc, une flèche, pren- » dre du poisson, tuer du gibier, aller à la » guerre; mais de toutes ces choses, aucune » ne sert ici. Apprendre celles que l'on y fai » serait long, difficile, incertain. L'âge vient : » si je restais avec les blancs, je serais un meu- « ble inutile aux miens, inutile aux blancs et

» à moi. Que fait-on d'un meuble inutile? Il » faut retourner chez moi ».

Ce peu de mots, bien analysé, contient la solution du problême. Pour toute transplantation, la langue est un obstacle majeur; car vivre dans un pays sans y pouvoir converser, est un état insupportable : apprendre cette langue est un travail d'esprit long et pénible. Long-temps après qu'on la parle, s'énoncer avec correction et à volonté, est encore une difficulté sentie à chaque instant, et qui à chaque instant décourage. Cet obstacle vaincu, et il ne l'est jamais bien que par la jeunesse, il en reste trois autres puissans, 1°. l'impression des habitudes premières de l'enfance, dont l'effet est tel, que d'après bien des observations, il me paraît certain que dès l'âge de cinq ans le système moral d'un homme a pris la direction et le pli qu'il conservera toute sa vie. Il y a développement selon les circonstances, mais il ne se produit rien de neuf dans le caractère; tout part d'un même fond; 2°. la privation des parens et des amis, dont la fréquentation est un lien physique et moral; 3°. l'échaffaudage de travaux et de peines qu'exige notre état social de la part d'un Sauvage, sans compter la difficulté physique de se soumettre à la vie contrainte et captive de nos cités, et de renoncer

à ses habitudes insouciantes et vagabondes. Ces hommes sont réellement dans l'état des oiseaux et des animaux farouches que l'on n'apprivoise jamais quand on les prend adultes. Les missionnaires ont fort bien senti cette vérité, et ils conviennent tous qu'on ne civilisera les Sauvages qu'en commençant leur éducation dès l'enfance, dès la naissance, et en les prenant pour ainsi dire dans le nid, comme les petits oiseaux que l'on appelle *Niais*. Ce penchant vers l'indépendance, qui est celui de la paresse et de l'oisiveté est si naturel, que l'on a fait aux États-unis l'observation suivante, savoir : que parmi les artisans émigrans d'Europe, tous ceux qui n'ont pas assez de moyens intellectuels pour se procurer de bons établissemens dans les villes, se hâtent, sitôt qu'ils ont gagné une petite somme, d'acheter des terres dans l'intérieur où elles sont à un demi-dollar ou un quart de dollar l'acre, pour s'y établir propriétaires libres; et parce que bientôt ils trouvent fort dure la vie d'abatteurs de bois, ils y mêlent la vie de chasseur et de pêcheur, c'est-à-dire, qu'ils deviennent demi-Sauvages; mais de quel prix paie-t-on cette liberté sauvage? Nous en avons déjà quelques échantillons; continuons d'en examiner les détails.

« *Petite-Tortue*, me dit M. *Ouelse*, a toute

» raison de penser comme il fait : s'il tardait de
» retourner chez lui, il perdrait son crédit parmi
» ses compatriotes. Déjà ce n'est qu'avec bien
» des ménagemens qu'il peut le conserver. En
» arrivant, il faudra qu'il reprenne d'abord le
» costume et les usages indiens, qu'il ne dise
» pas trop de bien des nôtres, de peur de choquer
» leur orgueil qui est extrême. Dans ces villa-
» ges, la jalousie de chaque guerrier, de cha-
» que Sauvage, rend la situation des chefs aussi
» délicate que celle d'un chef de parti dans
» l'état le plus démocratique : et le leur est en
» effet une démocratie extrême et terrible. Cet
» homme a chez lui de bons vêtemens, du
» thé, du café; il a même une vache; sa femme
» fait du beurre; mais il se garde d'user de ces
» douceurs, il les reserve pour la réception des
» étrangers blancs. Dans les premiers temps
» où il eut une vache, elle lui fut tuée de
» nuit, méchamment, et il dût feindre de ne
» pas connaître l'auteur, et de la croire ma-
» lade : » Quoi, repris-je, avec l'air de l'éton-
nement, est-ce que *ces hommes de la nature* connaissent l'envie, la haine, les basses vengeances? Nous avons chez nous de brillans esprits qui assurent que ces passions ne naissent que dans nos soeiétés civilisées. — Eh bien, répondit M. *Ouelse*, qu'ils viennent

passer trois mois chez les Sauvages, et ils s'en retourneront convertis. Alors il me confirma tout ce que j'avais appris au Poste-Vincennes et en Kentockey, de la vie anarchique et tracassière des peuplades, soit errantes, soit sédentaires : il m'observa que les vieillards assemblés n'avaient aucun pouvoir coërcitif sur les jeunes ; que le premier jeune guerrier mutin ou superstitieux, pouvait en un matin ameuter une jeunesse toujours turbulente, parce qu'elle est oiseuse, et déterminer une guerre qui compromettait toute la peuplade ; que de tels accidens n'avaient pas seulement pour cause l'ivresse, et par conséquent le commerce avec les blancs, mais des idées superstitieuses communes à tous les Sauvages, et une certaine inquiétude d'esprit et de corps, une soif particulière de sang tenant de la nature des tigres et des bêtes féroces. Il me donna des détails curieux sur toutes les petites tracasseries de village et de voisinage, sur les grandes et fortes animosités qui en résultaient, ainsi que sur les haines implacables pour le moindre affront et sur les *vindettes* ou vengeances de talion pour toute mort ou mutilation. J'en avais eu un exemple saillant sous les yeux au Fort Miâmi, dans la personne du chef célèbre *Blue-Jockey* : ce Sauvage s'étant enivré, en

rencontra un autre à qui il gardait haine depuis vingt-deux ans. Se voyant seul, il profita de l'occasion, et le tua. Le lendemain, toute la famille en armes de demander sa mort. Il vint au fort Miâmi trouver le capitaine Marshal, commandant, de qui je tiens le fait, et il lui dit : « Qu'ils veuillent me tuer, » cela est juste : mon cœur a éventé son se- » cret : la *liqueur m'a rendu fou*, mais tuer » mon fils, comme ils en menacent, cela n'est » pas juste. Père, voyez si cela peut s'arranger. » Je leur donnerai tout ce que je possède : » deux chevaux, mes bijoux d'or et d'argent, » mes plus belles armes, excepté une paire. » S'ils ne veulent pas accepter, qu'ils prennent » jour et lieu ; je me rendrai seul, et ils me » tueront ».

Cette loi du talion se trouve chez tous les peuples barbares, c'est-à-dire, sans gouvernement régulier, parce qu'à défaut de l'autorité publique, elle est le seul préservatif des individus et des familles. Imaginer que ce soit une transmission ou une communication des Hébreux ou des Arabes, est une rêverie qu'il faut laisser aux visionnaires qui bâtissent toute l'histoire des nations sur un fétus. Ce peut bien être les Arabes qui l'ont établie en Italie, en Es-

pagne, en Corse, etc. (1); mais il serait très-possible que la barbarie l'y eût établie avant eux et sans eux.

« Cependant, ajoute M. *Ouelse,* les Indiens » d'Ouabache, les Miâmis, les Potéuottamis, etc., valent mieux qu'il y a soixante ou » quatre-vingt ans. La paix que l'abaissement » de la ligue *iroquoise* leur a procurée, leur » a permis de cultiver avec la houe, le maïs, » les pommes-de-terres, même nos choux et » nos turneps ; nos prisonniers ont élevé des » pêchers, des pommiers; enseigné à nourrir » de la volaille, des porcs, depuis peu des » vaches; en un mot, les Chactâs et les Crîcks » de Floride ne sont pas plus avancés. »

Maintenant, lorsque je remarque que les premiers voyageurs et historiens de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre nous peignent ces Sauvages dans un état encore plus avancé; qu'ils nous disent qu'à l'arrivée des premiers colons, chaque peuplade avait un *Sétchém* ou *Sédjemore*, exerçant une sorte d'autorité monarchique; qu'il existait des familles privilé-

(1) Pendant treize mois que j'ai passé en Corse, j'eus la note certaine de cent onze assassinats de guet-à-pent, par effet de ces *vindettes*, ou vengeances de talion : sous le gouvernement gênois, il y a eu jusqu'à neuf cents par an. *Quel gouvernement! et quel peuple!*

giées

giées, presque nobles, à la manière des Arabes; et que ces peuplades assez populeuses étaient renfermées dans des limites de peu d'étendue: je me crois autorisé à en conclure, qu'alors leur civilisation était plus avancée; qu'ils auraient fini eux-mêmes par l'élever au degré des peuples de l'autre continent; que leurs guerres avec les Européens, en détruisant leurs gouvernemens, les ont plongés dans l'anarchie; ensorte que chez les Sauvages il faut, comme chez les civilisés, distinguer différentes époques d'histoire, et que leurs états ont aussi leurs révolutions d'autant plus faciles, qu'ils sont plus petits et plus faibles. « Avant cette guerre (la » dernière de 1788 à 94), me disait le chef » *Ouya*, qui me harangua au Poste-Vincennes, » nous étions unis et tranquilles; nous commen- » çions à cultiver le maïs comme les blancs. » Aujourd'hui nous ressemblons à une bande » de daims poursuivie par des chasseurs; nous » n'avons plus ni feu ni lieu: chacun de nous » se disperse, et bientôt nous ne laisserons plus » de traces si quelqu'un ne vient à notre aide. »

Pendant ces éclaircissemens, *Petite-Tortue* me paraissait fort occupé à regarder à travers le vitrage de l'une des fenêtres, ce qui se passait dans le marché de *Second-Strît.* Pour le ramener à la conversation, je lui fis dire que

j'avais voyagé chez un peuple étrangement différent du sien ; que là, une poignée d'hommes, peut-être de cinq à six mille cavaliers, avait trouvé le moyen inconcevable d'emprisonner, pour ainsi dire, sur une étendue de pays presqu'égal à l'Ohio, une nation entière de deux millions et demi d'ames ; en sorte qu'environ trois cent soixante-dix individus se laissaient piller, emprisonner, bâtonner, vexer de toute manière par un seul homme, qui n'était pas plus fort que chacun d'eux. Je m'attendais, vu les idées d'indépendance et de fierté que portent les Sauvages, qu'il allait beaucoup se récrier ; mais en se frottant le menton d'un air rêveur : « Sans doute, me répondit-il ; avec » tout cela, ils ont aussi leur manière de se » trouver bien ». J'avoue que ce fut moi qui fus étonné de cette réponse, qui démontre un esprit dégagé des préjugés de sa dation, de son éducation, et qui a su apprécier le pouvoir prodigieux de l'habitude. Pour terminer notre séance, je lui demandai ce qui l'occupait si fort dans la rue et dans le marché, et qu'est-ce qui le surprenait davantage dans la ville de Philadelphie. « En regardant tout ce monde, » me dit-il (c'était jour de marché), je suis » toujours étonné de deux choses : l'extrême » différence des visages et la nombreuse popu-

» lation des blancs : nous autres hommes rou-
» ges, nous ne ressemblons pas l'un à l'autre,
» chacun a sa figure, mais encore y a-t-il un
» air de famille. Ici, c'est une confusion où
» je n'entends rien. Il y a dix couleurs du blanc
» au noir ; et les traits, le front, le nez, la
» bouche, le menton, les cheveux noirs,
» bruns, blonds, les yeux bleus, gris, roux,
» offrent tant de diversité, que l'on ne sait com-
» ment l'expliquer. » — Alors je lui fis sentir que Philadelphie étant l'abord des nations de toutes les parties du globe ; et ces nations se mêlant ensuite par le mariage, il en résultait que les diversités des climats produisaient des sous-diversités d'alliage, et des combinaisons à l'infini ; mais, ajoutai-je, si vous veniez dans l'intérieur de nos pays, soit en France, soit en Angleterre, vous verriez que les habitans des villages, qui se marient entr'eux depuis plusieurs générations, ont une ressemblance générale dans la physionomie. (Et c'est en effet ce que j'ai souvent remarqué dans les paroisses du fond des campagnes, particulièrement dans les pays forestiers de Rennes, Laval, Chateaubriant, etc. ; en me plaçant à la porte de l'église, au moment où le peuple sortait, j'observais des caractères généraux frappans par leur res-

semblance dans chaque lieu, et par leur particularité d'un lieu à un autre.)

« Quant à la population, me dit *Petite-*
» *Tortue*, c'est une chose inconcevable que la
» multiplication des blancs. Il ne s'est pas
» écoulé la vie de plus de deux hommes (sup-
» posée de quatre-vingt ans pour chaque) que
» les blancs ont mis le pied sur cette terre, et
» déjà ils la couvrent comme des essaims de
» mouches et de taons, tandis que nous autres
» qui l'habitons, on ne sait depuis quand, som-
» mes encore clair semés comme des daims ».
— Le voyant sur la route d'une intéressante question : Et pourquoi, lui dis-je, ne multipliez-vous pas autant? — « Ah! me dit-il, notre
» cas est bien différent : vous autres blancs,
» vous avez trouvé le moyen de rassembler sous
» votre main en un petit espace, une nourri-
» ture sûre et abondante : avec un terrein grand
» comme quinze ou vingt fois cette chambre,
» un homme cueille de quoi vivre toute l'an-
» née : s'il y ajoute une pièce de terre semée
» d'herbe, il élève des bêtes qui lui donnent
» de la viande et du vêtement ; et voilà qu'il a
» tout son temps de reste pour faire ce qu'il lui
» plaît. Nous autres, au contraire, il nous faut
» pour vivre un terrein immense, parce que le
» daim que nous tuons, et qui ne peut nous

» nourrir que deux jours, a eu besoin d'un
» terrein considérable pour croître et grandir.
» En en mangeant, ou en en tuant deux ou trois
» cents dans l'année, c'est comme si nous man-
» gions le bois et l'herbe de tout le terrein sur
» lequel ils vivaient, et il leur en faut beau-
» coup. Avec un tel état de choses, il n'est pas
» étonnant que les blancs nous aient, d'année
» en année, repoussés des bords de la mer jus-
» qu'au Missi-sipi. Ils s'étendent comme l'huile
» sur une couverture; nous nous fondons comme
» la neige devant le soleil du printemps: si nous
» ne changeons de marche, il est impossible
» que la race des hommes rouges subsiste. »
Cette seconde réponse me prouva, et prouvera sans doute à tout lecteur, que ce n'est pas sans raison que cet homme a acquis dans sa nation et dans les Etats-unis, la réputation d'un homme d'un sens supérieur à la plupart des Sauvages.

Ainsi, c'est un Sauvage qui, contre les préjugés de sa naissance, de ses habitudes, de son amour-propre, contre d'anciennes opinions encore dominantes chez ses compatriotes, s'est trouvé conduit par la nature des choses, à regarder comme base essentielle de l'état social, la *culture de la terre*, et par une conséquence immédiate, la *propriété foncière*; car il n'y a point de culture active et stable sans la posses-

sion exclusive et illimitée qui constitue la propriété. J'ai dit, *contre d'anciennes opinions encore dominantes* chez ses compatriotes ; parce que chez toutes ces peuplades, il existe encore une génération de vieux guerriers qui, en voyant manier la hoûe, ne cessent de crier à la dégénération des mœurs antiques, et qui prétendent que les Sauvages ne doivent leur décadence qu'à ces *innovations*, et que pour recouvrer leur *gloire* et leur *puissance*, il leur suffirait de revenir à leurs mœurs primitives (1).

Maintenant que l'on compare à cette doctrine celle du citoyen de Genève, qui prétend que la dépravation de l'état social dérive de l'introduction du droit de propriété, et qui regrète que la horde sauvage chez laquelle furent posées

---

(1) Il est curieux d'observer que ces vieillards raisonnent précisément comme le coryphée des politiques italiens (Machiavelli), qui dans ses Commentaires sur les décades de Tite-Live, lib. 3, chap. Ier., prescrit également pour restaurer les États, de ramener leurs institutions civiles et religieuses à leur origine. Le paradoxe est palpable dans le cas présent. Aujourd'hui, que je relis cet écrivain, je trouve que la plupart de ses principes, s'ils étaient bien analysés, le laisseraient beaucoup au-dessous de sa réputation de savoir et d'habileté.

les premières bornes d'un champ, ne les ait pas arrachées comme des entraves sacrilèges mises à la liberté naturelle (1); que l'on pèse lequel des deux opinans a le plus de droit et d'autorité à prononcer dans cette question; ou de l'homme public qui, comme *Petite-Tortue*, a été à portée de connaître les avantages et les inconvéniens de l'un et l'autre genre de vie, en passant cinquante ans de sa vie à manier des affaires difficiles, des esprits turbulens et ombrageux, et cela avec un succès qui lui a valu une réputation non contestée d'habileté et de prudence; ou de l'homme privé qui, comme Rousseau, ne mania jamais une affaire publique, ne sut pas même gérer les siennes propres : qui, s'étant créé un monde d'abstractions, vécut presque aussi étranger à la société où il nâquit, qu'à celle des Sauvages, qu'il ne connut que par des comparaisons tirées de la forêt de Montmorenci; qui même ne traita d'abord cette question sous son point de vue paradoxal, que par jeu d'esprit et par escrime d'éloquence; et ne la soutint en thèse de vérité, que par le dépit d'une humeur

---

(1) Voyez le discours sur l'origine de l'inégalité des conditions.

contrariée et d'un amour-propre offensé (1). Il est d'autant plus fâcheux que cet écrivain ait embrassé une si mauvaise cause, que la question vue dans son vrai jour lui eût fourni encore plus de moyens de développer son talent et de fronder la dépravation et les vices de la société; car s'il eût d'abord établi ou admis les faits tels qu'ils sont; si traçant le tableau vrai de la vie sauvage, il eût montré qu'elle est un état de *non-convention* et d'anarchie dans lequel les

---

(1) Ce que j'avance ici se fonde sur des petits faits très-intéressans dans l'histoire des grandes choses; je les tiens de deux témoins dignes de confiance, feu M. le baron d'*Holbach* et M. *Naigeon*, membre actuel de l'Institut. Dans le temps où l'Académie de Dijon proposa son prix trop célèbre, Diderot était détenu au château de Vincennes pour sa lettre *sur les Aveugles*. Rousseau allait le voir quelquefois : dans l'une de ses visites, il lui montre l'annonce du prix : « Ce sujet, dit-» il, est piquant, j'ai envie de concourir ». — Fort bien, reprit Diderot; mais dans quel sens prendrez-vous la question? Dans son sens, reprit Rousseau; est-ce qu'elle peut en avoir deux? les Sciences et les Arts peuvent-ils avoir d'autre effet que de concourir à la prospérité des États? — Eh bien, reprit Diderot, vous serez un *enfonceur de portes ouvertes*. (Ce furent ses propres termes). Il serait bien plus piquant de soutenir l'inverse. — Rousseau part frappé de cette idée; compose dans ce sens, et est couronné par l'*Académie de Province*. Quelque temps

hommes vagabonds, incohérens, sont mus par des besoins violens, par des passions analogues à ces besoins, et réagissent sans cesse les uns sur les autres avec des forces abusives, dont l'*inégalité* empêche l'*équilibre* que l'on nomme *justice :* si ensuite, définissant la *civilisation*, il eût puisé le sens de la chose dans celui même du mot radical (*civitas*), il eût montré que par *civilisation* l'on doit entendre la réunion de ces

---

après, d'Holbach et Diderot se promenant au Cours-la-Reine, rencontrent Rousseau, l'abordent, le complimentent sur *son tour de force*, et Rousseau plaisante avec eux du succès de son paradoxe et de la *bonhommie* des Académiciens. Les critiques et les contradictions survinrent : Rousseau en fut irrité : d'Holbach et Diderot, compagnons habituels de promenade, le rencontrent encore aux Thuileries : la question revient sur le tapis, et ils sont étonnés de trouver Rousseau tellement aigri et changé d'opinion, qu'il soutient sérieusement avec la véhémence de son caractère, comme *vérité*, ce qu'il avait d'abord traité lui-même de plaisanterie. D'Holbach en fut frappé, et dit à Diderot : *Mon ami, cet homme, dans son premier ouvrage, fera marcher l'homme à quatre pattes*, et la prophétie ne fut que trop vraie. — Ainsi voilà le point de départ du système de l'homme qui a affiché pour devise : *Vitam impendere vero;* et cet homme aujourd'hui trouve des sectateurs, tellement voisins du fanatisme, qu'ils enverraient volontiers à Vincennes ceux qui n'admirent pas les *Confessions.*

mêmes hommes en *cité*, c'est-à-dire, en un enclos d'habitations munies d'une défense commune, pour se garantir du pillage étranger et du désordre intérieur; il eût fait voir que cette réunion emporte avec elle les idées de consentement volontaire des membres, de conservation de leurs droits naturels de sûreté de personne et de propriété : de supposition ou d'existence d'un contrat réciproque, régularisant l'usage des forces, circonscrivant la liberté des actions, en un mot, établissant un régime d'équité; ainsi, il eût démontré que la *civilisation* n'est autre chose qu'un état social *conservateur* et *protecteur* des *personnes* et des *propriétés* : qu'il n'y a de véritablement civilisés que les peuples qui ont des lois justes et des gouvernemens réguliers; que ceux au contraire chez qui n'existe point un tel ordre de choses, quelle que soit la nature et la dénomination de leur gouvernement, sont dans une condition barbare et sauvage, et ne méritent point le nom de peuples policés; il eût soutenu avec l'avantage que donne la vérité, que si ces peuples sont vicieux et dépravés, ce n'est point parce que la réunion en société y a fait naître des penchans vicieux, mais parce qu'ils y ont été transmis de l'état sauvage, souche originelle de tout corps de nation, de toute formation de gouvernement; et cela par

un mécanisme semblable à celui qui fait qu'un individu élevé dans de pernicieuses habitudes, en conserve les impressions pendant toute sa vie. D'autre part, examinant le rôle que jouent les sciences et les beaux arts dans le système des corps politiques, il eût pu contester que, particulièrement les beaux arts, poésie, peinture et architecture, soient des parties intégrantes de la civilisation, des indices certains du bonheur et de la prospérité des peuples; il eût pu prouver, par les exemples tirés de l'Italie et de la Grèce, qu'ils peuvent fleurir dans des pays soumis à un despotisme militaire ou à une démocratie effrénée, l'un et l'autre également de nature sauvage; que pour les faire fleurir, il suffit qu'un gouvernement momentanément fort, quel qu'il soit, les encourage et les salarie; mais que la conséquence ordinaire de ces encouragemens portés au-delà de leurs bornes, est la ruine même de ces gouvernemens, par la même marche qui fait que tous les jours des particuliers, amateurs imprudens, renversent les plus belles fortunes par leurs fantaisies en tableaux, en meubles, en luxe de tout genre, et par-dessus tout, en constructions de bâtimens; en sorte que les beaux arts fomentés aux dépens des tributs des peuples, et au détriment des arts d'utilité grossière et première, peuvent très-souvent de-

venir un moyen subversif des finances publiques, et par suite, de l'état social et de la civilisation; et il eût pu appuyer sa thèse sur les exemples d'Athènes, de Rome, de Palmyre, etc.; et nous rendre l'important service de donner aux esprits une direction mesurée et juste, qui eût empêché ou contrebalancé la direction fausse et exagérée dont ces derniers temps nous ont montré les tristes conséquences; mais revenons aux Sauvages de l'Amérique et à leur genre de vie.

Nous avons vu le principal motif qui la rend incompatible avec une nombreuse population : il serait intéressant de comparer, sous ce rapport, ses résultats à ceux de la vie civilisée, soit commerciale, soit agricole, et de connaître en général et par terme moyen, combien il existe de têtes sauvages par lieue quarrée de terrein. Malheureusement nous manquons de données exactes pour la solution de ce problême; néanmoins comme nous en avons quelques-unes approximatives, essayons de nous en faire un aperçu.

Le voyageur *Carver* qui, en 1768, vécut plusieurs mois chez les *Nadouessis des plaines du Missouri*, établit comme un fait certain que les huit tribus qui forment cette nation, ne comptent pas plus de 2000 guerriers : ce nombre ne comporte pas plus de 4000 enfans,

vieillards et femmes ; ainsi c'est un total de 6000. Or, l'*immense pays* que ces huit tribus occupent, paraît surpasser quatre ou cinq fois l'étendue de la Pensylvanie ; supposons quatre fois : la Pensylvanie contient 44,813 milles quarrés, qui quadruplés, donnent 179,242 miles quarrés ; pour les réduire en lieues, prenons le neuvième, et nous avons 19,918 lieues quarrées, c'est-à-dire, qu'il n'existe pas tout-à-fait une tête de sauvage par trois lieues quarrées. Dans son voyage au pôle, *Maupertuis* estime la population de la Laponie à trois têtes par lieue quarrée, et les Lapons vivent en paix sous un gouvernement civilisé : cette donnée, quoiqu'inverse, prouve néanmoins que l'autre n'est pas une pure supposition. Tous les traitans Canadiens s'accordent à dire que, passé le 45°. degré allant au nord vers le pôle, les Sauvages sont si clair-semés, le pays et si stérile, que l'on ne peut guère admettre une évaluation plus forte que pour les *Nadouessis* : mais parce que venant au sud le sol est meilleur, et que les bords de la mer Pacifique paraissent plus peuplés, admettons pour toute l'Amérique du nord une tête par deux lieues quarrées ; l'on peut estimer la superficie de ce continent, non compris le Mexique et les États-unis, à six fois celle des États-unis, c'est-à-dire, six fois cent

douze mille lieues quarrées ; égal à 672 mille lieues quarrées : ce serait 336 mille têtes sauvages ; (1) mais par impossible, admettons

(1) Ceci nous mène à évaluer d'une manière probable, la population de tout ce continent.

	Têtes.
Les États-unis sont connus pour une quotité de . . .	5,215,000
Les Espagnols admettent le Mexique pour une population totale de	3,000,000
Le Canada, en 1798, comptait 197,000, supposons	200,000
La Louisiane haute et basse ne peut s'admettre pour plus de	40,000
Les deux Florides, à-peu-près même nombre, ci.	40,000
Les Crîks, Chactas, Chicasas, qui ont 8,000 guerriers, total	24,000
Tous les Sauvages d'Ouabache et de Michigan, au plus	15,000
La masse des autres Sauvages de tout le continent jusqu'à la mer glaciale et à la mer de Noutka-Sund.	600,000
Total	9,134,000

Ainsi l'Amérique-nord n'excède que très-peu neuf millions, et l'on peut compter que le dernier article des Sauvages est forcé peut-être de moitié.

L'Amérique-sud ne paraît pas atteindre même ce nombre. Les Espagnols instruits n'évaluent toutes leurs

672 mille têtes ; il n'en résulte pas moins que chez des peuples civilisés, ce ne serait la population que d'une médiocre province de sept à

---

possessions dans cette partie, savoir : Pérou, Chili,

Paraguay, Plata, même Caracas; qu'à une population de quatre millions d'ames,	de têtes 4,000,000
Les Indiens non soumis n'y sont pas compris. Le Brésil compte 500,000 Portugais et 600,000 Nègres.	1,100,000
Total	5,100,000

Les Indiens non soumis ne peuvent guère s'évaluer avec précision, mais à raison de leur territoire, ils ne sauraient égaler la moitié des blancs; je ne les compte que pour	1,000,000
Les Colonies des Antilles et l'isthme de Panama, ne passent pas	1,800,000
La Guyanne hollandaise et française ne comportent pas plus de	75,000
Total	7,975,000

Voilà environ 8,000,000 : supposons en 10, il n'en est pas moins vrai que les deux Amériques réunies ne sauraient arriver à plus de 20,000,000.

Ce calcul diffère beaucoup de ceux de mon honorable confrère d'Institut M. Lalande, astronome, qui dans l'Annuaire des années VIII et IX, comptait 180,000,000

huit cent lieües quarrées. Et ce fait seul résout de quel côté est l'avantage du genre de vie ; il résout aussi, sans doute, la question de savoir si des Sauvages ont le droit raisonnable de refuser du terrein à des peuples cultivateurs qui n'en auroient pas suffisament pour subsister.

Sous ce double rapport de la population, et de la manière d'occuper le territoire, il y a de l'analogie entre les Sauvages américains et les

---

d'habitans dans le nouveau monde : il est vrai que dans les années IX et X il s'est subitement réduit à 60,000,000, c'est-à-dire à la moitié. Enfin, cette année (XII) je le trouve rangé à l'évaluation que j'établis, et que lui ont communiqué des amis intermédiaires, membres du bureau des longitudes. Il devra faire une opération semblable sur les 580,000,000 qu'il donne à l'Asie : sans doute il compte la Chine pour deux ou trois cents millions, comme on nous l'a dit depuis quelques années. Mais dans le dénombrement que publièrent les Anglais l'an dernier, la population des campagnes ne s'élève qu'à 55 millions. En supposant que celles des villes soit égale, ce qui est beaucoup supposer, ce serait 110 millions, et par comparaison à l'Europe, cet Empire ne saurait excéder 120,000,000

La Perse, selon Olivier, n'a que . . 3,000,000

En détaillant toute la Turquie d'Asie, je ne puis trouver plus de 11,000,000

Et je ne crois pas que l'Asie entière en contienne plus de 240,000,000

Arabes

Arabes-Bedouins d'Afrique et d'Asie ; mais il existe entr'eux cette différence essentielle, que les Bedouins vivant sur un sol pauvre d'herbage,

---

	de Têtes.
L'Europe est bien connue pour 140 à 142 millions, ci.	142,000,000
L'Afrique, y compris, l'Egypte, ne peut guère excéder l'Amérique; mais supposons.	30,000,000
Enfin, pour les îles de la mer du Sud, la Nouvelle-Guinée, etc., admettons, (et c'est trop).	5,000,000
Nous avons pour tout le globe un total de	437,000,000

et l'on ne saurait arriver à 500,000,000.

Il n'est pas étonnant que l'on se trompe beaucoup en calculs de population dans les pays non civilisés, puisque chez nous-même, nous avons des exemples d'*erreurs inconcevables ;* par exemple : jusqu'en 1792 la Corse ne comptait que 158,000 habitans, comme je l'ai vu porté sur les états du directoire *à Corté :* aujourd'hui la Corse figure dans tous nos tableaux officiels pour 230,000. On demandera comment cela se trouve possible ; le voici : en 1793, des *Patriotes Corses* trouvèrent *utile* d'avoir deux départemens au lieu d'un, afin d'avoir doubles salaires de toute espèce, le tout payé par la France. L'on donna au département de *Golo*, l'ancien nombre total de 158,000; et l'on ajouta au département de *Liamóné* les 72,000 têtes qu'il pouvait avoir, quoique déjà comprises dans le nombre premier; et la Corse, en un matin, acquit un tiers de plus d'habitans, quoique bien certainement ils soient diminués depuis 1790; et voilà pourtant un compte officiel sans réclamation.

a été forcé de rassembler près de lui, et d'apprivoiser des animaux doux et patiens, de les traiter avec économie et douceur, et de vivre de leur produit, lait et fromage, plutôt que de leur chair; comme aussi de se vêtir de leur poil plutôt que de leur peau; en sorte que par la nature de ses circonstances topographiques, il a été conduit à se faire pasteur et à vivre frugalement sous peine de périr tout-à-fait : tandis que le Sauvage américain, placé sur un sol luxuriant d'herbes et de bocages, trouvant difficile de captiver des animaux toujours prêts à fuir dans la forêt, trouvant même plus attrayant de les y poursuivre, et plus commode de les tuer que de les nourrir, a été conduit par la nature de sa position à être chasseur, *verseur de sang*, et mangeur de chair. Or, de cette différence dans la manière de subsister, en a dérivé une proportionelle dans les inclinations et les mœurs. D'une part, l'Arabe pasteur soumis à la nécessité habituelle de la parcimonie, n'osant se livrer gratuitement au meurtre de ses bestiaux, s'accoutumant même à les aimer par esprit de propriété, a naturellement contracté des mœurs moins farouches; a été plus propre à se réunir en société, à prendre l'esprit de famille, à connaître, à établir des droits de propriété, d'héritage, et à recevoir tous les sentimens qui en

découlent : et en effet, il existe chez les Bedouins un état social bien plus avancé, un véritable gouvernement tantôt patriarchal, c'est-à-dire, un gouvernement de chef de famille étendu sur la parenté et sur les serviteurs : tantôt aristocratique, c'est-à-dire, le gouvernement de plusieurs chefs de famille associés ; et comme les mœurs privées ont influencé et même composé les mœurs des tribus entières, ces tribus n'éprouvant que des besoins lents et graduels d'étendre leur domaine *paturager*, n'ont point déployé au-dehors un caractère si guerrier, c'est-à-dire, si querelleur et si sanguinaire : ayant plus d'objets de propriété, plus de desirs et de besoins de conservation, elles ont eu plus d'idées d'équilibre mutuel et de justice, des droits plus sûrs, des pactes plus précis de possession territoriale, d'asyle, de refuge hospitalier, en un mot une civilisation plus avancée. Au contraire, le Sauvage américain, chasseur et *boucher*, qui a eu le besoin journalier d'égorger et de tuer, qui dans tout animal n'a vu qu'une proie fugitive qu'il fallait se hâter de saisir, a contracté un caractère vagabond, dissipateur et féroce ; est devenu un animal de l'espèce des loups et des tigres ; il s'est réuni en bandes et en troupes, mais point en corps organiques de société ; ne connoissant point l'esprit

de propriété ni de conservation, il n'a pas connu l'esprit de famille, ni par conséquent les sentimens conservateurs qu'il inspire ; borné à ses seules forces, il a été contraint de les tenir sans cesse tendues au *maximum* de leur énergie ; et de là, une humeur indépendante, inquiète, insociable ; un esprit altier, indomptable, hostile envers tous ; une exaltation habituelle à raison d'un danger permanent ; une détermination désespérée de risquer à chaque instant une vie sans cesse menacée ; une insouciance absolue d'un passé pénible, comme d'un avenir incertain ; enfin, une existence toute bornée au présent : et ces mœurs individuelles formant les mœurs publiques des peuplades, les ont rendu également dissipatrices, avides et sans cesse nécessiteuses ; leur ont donné le besoin habituel et croissant d'étendre leur fief de chasse, leurs frontières de territoire, et d'envahir le domaine de l'étranger : de là au-dehors des habitudes plus hostiles, un état plus constant de guerre, d'irritation et de cruauté ; tandis qu'au-dedans l'excessive indépendance de chaque membre, et la privation de tout lien social par l'absence de toute subordination et de toute autorité, ont constitué une démocratie si turbulente et si *terroriste*, que l'on peut bien l'appeler une véritable et effrayante anarchie.

J'ai dit que chez les Sauvages il n'existait point de droit de propriété : ce fait, quoique vrai en général, demande cependant quelques distinctions plus précises. En effet, les voyageurs s'accordent à dire que le Sauvage, même le plus vagabond et le plus féroce, possède exclusivement ses armes, ses vêtemens, ses bijoux, ses meubles; et il est remarquable que tous ces objets sont le produit de son travail et de son industrie propres; en sorte que le droit de ce genre de propriété, qui entr'eux est sacré, dérive évidemment de la propriété que chaque homme a de son corps et de sa personne, par conséquent est une propriété naturelle. Ces voyageurs ajoutent que la propriété foncière ou territoriale est absolument inconnue : cela est vrai, généralement sur-tout chez les peuplades constamment errantes; mais il existe des cas d'exception chez celles que la bonté de leur sol, ou quelqu'autre raison, a rendues sédentaires. Chez de telles peuplades qui vivent dans des villages, les maisons construites soit de troncs d'arbres, soit de terre mastiquée, soit même de pierre, appartiennent sans contestation à l'homme qui les a bâties. Il *y* a propriété reélle de la maison, du fonds qu'elle couvre, même du jardin, qui quelquefois lui est annexé. De tels cas ont des exemples chez les

Crîcks, chez les Poteouattamis, et en ont eu dès le commencement du siècle, chez les Hurons, chez les Iroquois et ailleurs. Il paraît encore que chez certaines nations, où la culture avait fait quelques progrès, les enfans et parens héritaient de ces objets; par conséquent il y avait propriété plénière. Mais chez d'autres, à la mort du possesseur, tout était confus, et devenait un objet de partage par sort ou par choix. Alors il n'y avait qu'usufruit. Si la tribu émigre pendant quelque temps et laisse à l'abandon son village, l'homme ne conserve pas de droits positifs au sol ni à la hute dégradée, mais il a ceux de premier occupant et de travail émané de ses mains.

Hors cette légère portion, le reste du terrein, chez toutes ces nations, est indivis et en état de *commune*, comme nous le voyons encore se pratiquer pour certaines portions de territoire dans quelques cantons de la France, sur-tout dans les pays de la Loire-inférieure, et de la presqu'isle Bretonne, mais bien plus généralement en Espagne, en Italie, et dans tous les pays riverains de la Méditerranée. Ce que j'ai vu en Corse, à cet égard, m'a frappé par son extrême analogie. Là comme chez les Sauvages, la majeure partie des terres de la plupart des villages sont en *communes*; chaque habi-

tant à le droit d'y faire paître ses bestiaux, d'y prendre du bois, etc. Mais parce qu'en Corse la culture est un peu plus avancée, une portion de quart ou de cinquième de ces terres est ensemencée l'une après l'autre d'année en année: pour cet effet, cette portion est divisée en autant de lots qu'il y a de familles ou de têtes ayant droit. Chacune ensemence le lot qui lui est échu au sort, et possède, pendant cette année, le terrein qu'elle a labouré; mais sitôt le grain enlevé, ce lot redevient propriété publique, où pour mieux dire, *rapine* et *dévastation publique*, car tout le monde a droit d'y prendre et d'en ôter, et personne n'a le droit d'y rien mettre; on ne peut y placer ni maison, ni arbre, et c'est un vrai désert *sauvage* livré au parcours et au vagabondage des troupeaux, qui sont en grande partie des *chèvres*; or, comme ces ruineux animaux, ainsi que leurs guides, ne demandent qu'à étendre leurs ravages, il en résulte pour les propriétés particulières un besoin renaissant de clôture qui en rend finalement la possession presque plus onéreuse qu'utile; aussi ayant souvent recherché et analysé les causes de l'état de barbarie et de *demi-sauvagerie* où la Corse persiste depuis tant de siècles, quoiqu'environnée de pays policés, j'ai trouvé que l'une des plus radicales

et des plus fécondes, était l'état indivis et commun de la majeure partie de son territoire, et le nombre petit et restreint des propriétés particulières. (1)

Il existe cette autre analogie entre les Sauvages de l'Amérique et les montagnards de la Corse, que les villages des uns et des autres sont ordinairement formés de maisons éparses et distantes, en sorte qu'un village de cinquante maisons occupera quelquefois un quart de lieue quarré : en recherchant les motifs de cette cou-

---

(1) C'est à la même cause qu'il faut attribuer la pauvreté et la grossièreté du peuple de *nos landes de Bretagne*. En Angleterre et en Ecosse, M. le chevalier Sinclair en a si bien développé les nombreux inconvéniens, qu'il me suffit d'indiquer au lecteur ses Mémoires sur les *biens communaux ;* mais j'ajouterai, quant aux Corses, que de cette même source dérive chez eux la fréquence des assassinats de guet-à-pens, attendu que les campagnes étant désertes, les assassins sont encouragés par l'absence de tout témoin. — En méditant sur les moyens de civiliser cette isle et les autres pays de la Méditerranée, qui sont dans un cas analogue ou semblable, je me suis convaincu que la première loi doit être par-tout l'abolition de ces *communaux.* Une seconde loi non moins indispensable, quoique moins évidente, devrait être une loi qui, pour empêcher la concentration des terres dans quelques familles, fixerait, comme à Sparte, un nombre d'héritages

tume totalement contraire à celle des pays d'Orient, j'ai trouvé que pour le Sauvage américain ils sont l'aversion d'être observé et gêné par ses voisins, et sur-tout la défiance des embûches dont il pourrait être investi par suite de haines connues ou dissimulées, et d'offenses même involontaires envers des hommes aussi irritables et aussi ombrageux, qu'il se connaît lui-même: une expérience journalière leur donne une si mauvaise opinion les uns des autres, les

---

indivisibles et non cumulables dans une même main ; en sorte qu'il y aurait autant de propriétaires, cultivateurs aisés, qu'il y aurait de ces héritages. Les petits pays ne peuvent pas se gouverner comme les grands ; l'équilibre y est trop variable. Notre coutume de Bretagne avait un *usement* semblable dans les domaines *congéables* des pays de Cornouailles et de Rohan ; ces domaines passaient toujours au plus jeune des fils ; les enfans aînés recevaient seulement quelque légitime, comme étant plus en état de se faire un autre établissement ; et les cantons où cette loi avait lieu, ont été les mieux cultivés. La Corse pourrait nourrir 30,000 semblables familles, aisées et industrieuses : elle n'en a pas davantage qui sont presque toutes pauvres et indolentes. Or, sans aisance point de lumières, point d'agriculture, point d'industrie, point de caractère individuel ni national. — Peut-être est-ce pour tout cela que *Paschal Paoli*, à l'imitation des Gênois, n'a jamais rien changé aux anciens usages.

rend si soupçonneux, si défians, qu'ils se rencontrent le moins possible, et ne sortent jamais qu'en armes. Le terrible usage des *vindettes* ou vengeances de talion, qui est commun à tous les Sauvages, ajoute encore à ces motifs de précaution et de cautèle : ceux qui connaissent la Corse savent si les mêmes usages, les mêmes habitudes, y ont des causes différentes ; et si cette comparaison, qui pourrait se continuer sur bien d'autres objets, semblait fâcheuse et mortifiante, je demanderai si c'est au peuple, victime de son ignorance et de ses passions, que s'adresse le reproche de ses maux, où à ce gouvernement gênois qui les maintint ou les causa par l'un des régimes les plus pervers que présente l'histoire. Pour moi, que la douceur du climat et la fécondité du sol, en certaines parties, avaient attiré dans cette isle avec l'intention d'y former un établissement agricole d'un genre singulier, (1)

(1) Dès 1790, ayant pressenti les conséquences qu'auraient sur nos colonies les principes et sur-tout la conduite de quelques amis des noirs, je conçus que ce pourrait être une entreprise d'un grand avantage public et privé d'établir dans la Méditerranée la culture des productions du Tropique; et parce que plusieurs plages de Corse sont assez chaudes pour nourrir en pleine terre des orangers de 20 pieds de hauteur, des bananiers, des dattiers; et que des échantillons de coton, de canne à sucre et de café, y

je me suis convaincu pendant un an d'étude et de séjour, qu'il ne manquait à ce peuple, digne d'un meilleur sort, que cinq ou six institutions fondamentales, calculées sur sa situation, pour en faire un peuple aussi industrieux, aussi policé qu'aucun autre, puisqu'il a des moyens intellectuels aussi parfaits que j'en aie rencontré dans aucun pays, et que son sol est beaucoup plus productif que l'on n'en a communément

---

avaient déjà réussi, je conçus le projet d'y cultiver ces denrées, et de susciter par mon exemple ce genre d'industrie. Pour cet effet, j'achetai en 1792 un local très-favorable, appelé le *domaine de la Confina*, près d'Ajaccio. Je comptais que *Pascal Paoli*, traité avec tant de confiance et de générosité, n'emploierait sa vieillesse qu'à maintenir la paix du pays et à le garantir des secousses du reste de la France. Malheureusement les hommes sont des machines d'habitude qui, dans leur vieillesse, répètent comme des automates les premiers mouvemens qui les ont animées. *Paoli* revint à tous ses anciens projets de domination personnelle, de principauté de famille, et à sa manie de s'asseoir dans un trône qu'il avait fait dresser dès 1768, et dont on m'a montré à Corté des restes de crépines attachés à des embrâsures de plancher. D'après ce système, chassant les Français par les Anglais, pour chasser ensuite les Anglais par les Corses, puis soumettre les Corses par son parti et sa parenté, il me mit dans la nécessité de tout quitter; et par cette amitié (d'*homme d'État*,) dont il m'avait tant de fois donné l'assurance, il mit à

l'opinion ; mais trouver en trois siècles trente années continues d'un gouvernement pacifique et législateur, *voilà le bienfait dont les Dieux furent toujours avares.*

Ce que j'ai exposé des motifs des guerres entre peuples sauvages, fait assez sentir qu'elles doivent être fréquentes et presque habituelles : et déjà c'est une raison de les rendre cruelles, puisque l'habitude de verser le sang, ou seulement de le voir verser, corrompt tout sentiment d'humanité ; mais à cette raison s'en joignent plusieurs autres très-actives, dérivées du fond et des accessoires du sujet.

1°. L'égoïsme ou esprit de personnalité que chaque Sauvage porte dans ces guerres ; égoïsme

---

l'encan le domaine de mes *Petites-Indes*... Mais le sort a été plus juste : à son tour, ce grand politique Italien, se trouva déçu et chassé comme un crédule Français, et son exemple a confirmé l'axiome de ces moralistes, aujourd'hui vainement décriés, qui disent que les machiavélistes, à force de tromper les autres se trompent eux-mêmes, et qu'il ne manque aux fripons que de vieillir pour être toujours dupes de leur friponnerie. J'ai, depuis, revendu mon domaine avec peu de perte ; (il est aux mains du cardinal *Fesch*), et je doute fort que *Paoli* trouvât aucun homme d'honneur en France ou en Angleterre qui voulût acheter pour aucun prix le seul bien qui lui reste ; après la pension du roi d'Angleterre, *la place de son nom dans l'histoire.*

fondé sur ce que chaque membre de la peuplade, vû l'état indivis du territoire, considère le gibier en général comme le moyen fondamental de sa propre subsistance, et par conséquent se regarde comme attaqué ou menacé dans son existence par tout ce qui tend à détruire ce moyen.

Chez les nations policées et riches en propriétés particulières, la guerre est un mal qui n'attaque immédiatement qu'une fraction souvent assez faible de la masse totale, et qui n'enlève à la majorité, sous le nom de tributs, qu'une partie de biens et de jouissances dont elle peut rigoureusement se passer. Il est donc naturel qu'un tel genre de guerre n'excite que des passions faibles dans ses moteurs et dans ses instrumens qui se battent et se font tuer, moins par nécessité que par vanité, et par une sorte de commerce qui leur donne de l'honneur et de l'argent.—Au contraire, chez les peuples sauvages, pauvres et peu nombreux, la guerre met directement en péril l'existence de toute la société et de chacun de ses membres : son premier effet est d'affamer la tribu; son second est de l'exterminer : il est donc également naturel que chaque membre s'identifie étroitement au tout, et qu'il déploie une énergie portée à son degré extrême, puis-

qu'elle est stimulée par l'extrême besoin de la défense et de la conservation.

2°. Une seconde raison de l'animosité de ces guerres, est la violence des passions, telles que le point d'honneur, le ressentiment, la vengeance dont chaque guerrier se trouve animé : le nombre des combattans étant borné, chacun est exposé aux regards de ses amis et de ses ennemis : toute lâcheté y est punie d'une infamie dont la suite prochaine est la mort. Le courage y est stimulé par la rivalité des compagnons d'armes, par le desir de venger la mort de quelque ami ou parent, par tous les motifs personnels de haine et d'orgueil, souvent plus actifs que ceux de la conservation.

3°. La nature des dangers de ces guerres, où l'on n'attend, ne reçoit, ne donne aucun quartier : le moindre des périls est de perdre la vie; car si le Sauvage n'est que blessé ou fait prisonnier, sa perspective est d'être scalpé immédiatement, ou brûlé vif et mangé sous quelques jours : veut-on savoir en quoi consiste le *scalpe* ou *arrachement de la chevelure*, écoutons un facteur anglais, Jean Long, temoin oculaire, qui a aimé la vie des Sauvages et habité vingt ans parmi eux.

« Lors, dit-il, que le Sauvage a abattu son
» ennemi, il lui saisit à l'instant une poignée

» de cheveux, la tortille fortement autour de
» son poing pour détacher la peau du crâne ;
» puis lui appuyant le genou sur la poitrine,
» il tire le fatal couteau de sa gaîne, incise et
» cerne la peau tout autour de la tête, et avec
» les dents il arrache la chevelure à mesure que
» le couteau la détache : comme ils sont *fort*
» *adroits*, dit Jean Long, l'opération ne dure
» que deux minutes, et elle n'est pas toujours
» mortelle. L'on a vu, aux Etats-unis, plusieurs
» personnes de l'un et de l'autre sexe qui y
» ont survécu, et qui seulement sont obligées
» de porter une calotte d'argent ou d'étaim pour
» se préserver des atteintes du froid. Cette che-
» velure ou perruque est ensuite tendue sur trois
» cerceaux, puis lorsqu'elle est sèche, on la peint
» de vermillon, et c'est un trophée de gloire :
» l'honneur consiste en avoir beaucoup ».

Je puis ajouter que la colonie de Gallipolis en a fourni un exemple dans la personne d'un Allemand.

Quant à être brûlé vif et mangé, il ne faut qu'avoir ouvert une relation quelconque des guerres des Sauvages, pour savoir que le sort ordinaire des prisonniers de guerre est d'être attachés à un poteau près d'un bûcher enflammé, pour y être, pendant plusieurs heures, tourmenté par tout ce que la rage peut imaginer

de plus féroce et de plus rafiné. Ce que racontent de ces affreuses scènes les voyageurs, témoins de la joie cannibale des assistans, et sur-tout de la fureur des femmes et des enfans, de leur plaisir atroce à rivaliser de cruauté (1); ce qu'ils ajoutent de la fermeté héroïque, du sang-froid inaltérable des patiens, qui non-seulement ne donnent aucun signe de douleur, mais qui bravent et défient leurs bourreaux par tout ce que l'orgueil a de plus hautain, l'ironie de plus amer, le sarcasme de plus insultant; chantant leurs propres exploits; énumérant les parens, les amis des spectateurs qu'ils ont tués, détaillant les supplices qu'ils leur ont fait souffrir, et les accusant tous de lâcheté, de pusillanimité, d'ignorance à savoir tourmenter; jusqu'à ce que tombant en lambeaux, et dévorés vivans sous leurs propres yeux par leurs ennemis enivrés de fureur, ils perdent le dernier souffle de la voix avec celui de la vie : tout cela, dis-je, serait incroyable chez les nations civilisées, sera un jour traité de fable par la postérité lorsqu'il n'existera plus de Sauvages, si la vérité n'en était pas établie par des témoignages incontestables. Chaque jour des exemples se passent en-

(1) Voyez *Carver*, chapitre 9; *Jean Long*, fin du chap. 8 et chap. 9; *Lahontan*, *Adair*, etc.

core

core dans l'Amérique au-delà du Missi-sipi, ont lieu d'année en année chez les Sauvages d'Ouabache, quelquefois même chez ceux de la Floride. Qu'après cela des rêveurs sentimentalistes viennent nous vanter la bonté de l'homme de la nature ! Une erreur presqu'égale est celle des écrivains qui, comme *Paw*, supposent que ce peut être faute de sensibilité physique, que les Sauvages supportent si patiemment de si effroyables tourmens. Certes, il faudrait qu'ils fussent plus insensibles que des huitres et des arbres ! La vérité est que ce phénomène physiologique tient à un état particulier de l'ame, violemment exaltée par des passions; état dont nous voyons des exemples nombreux dans les martyrs religieux et politiques de toutes les nations et de tous les pays. Le Sauvage, ainsi que ces martyrs, est dans la disposition d'ame que l'on appelle *fanatisme*, qui est une violente persuasion, une certitude aveugle d'avoir tout droit, toute vérité dans sa cause ; de voir, du côté de ses ennemis, toute erreur et toute méchanceté ; de n'admettre ni doute, ni raisonnement : par ces motifs, d'être profondément imprégné, ainsi que les martyrs, d'un sentiment d'orgueil qui, à ses yeux, l'élève infiniment au-dessus de ses bourreaux ; qui établit entre lui seul et eux tous, une lutte

d'amour-propre, une gageure de vanité à qui ne cédera pas; et nous voyons dans la société que ce genre de lutte produit journellement les effets les plus exaltés, tels que ceux de la fureur du jeu, de la fureur de la guerre, des combats, des conquêtes, etc. — Le fanatisme des martyrs religieux a communément pour mobile l'espoir d'une autre vie : celui du Sauvage manque de cet appui, et par cela même son courage est plus étonnant, a en quelque sorte plus de mérite; mais il a pour stimulant son désespoir et l'impossibilité de se sauver par une rétractation ou par une faiblesse; il ressemble à ces animaux qui, attaqués dans leur dernier point de retraite, se défendent sans aucun espoir d'échapper; et l'on sait quels prodigieux efforts la nature sait alors déployer chez les plus timides et chez les plus faibles. Chez le Sauvage, c'est l'action cumulée du fanatisme et de la nécessité, et c'est sur cette double base que le Tartare *Odin* a pu élever sa religion forcénée; mais il n'en reste pas moins un problême physiologique très-intéressant à résoudre, savoir : quel est cet état singulier de nerfs, quel est ce mouvement du fluide électrique par lequel la sensibilité s'émousse ou s'exalte au point d'annuller la douleur. Cette question mériterait d'être un sujet de prix dans les écoles

de médecine (1); de même que c'en serait un autre digne des sociétés savantes qui s'occupent de morale, que de rechercher en quoi consiste la situation d'esprit appelée *fanatisme;* quelles sont ses causes disposantes et préparatoires, tant dans l'éducation que dans le tempérament? quels sont les moyens d'y remédier? comme aussi d'examiner si les effets du fanatisme appliqués à n'importe quelle opinion, sont plus pernicieux à l'individu et à la société, que l'esprit de doute, d'incertitude et de non-crédulité?

4°. Enfin, un dernier motif de férocité dans les guerres des Sauvages et dans tout leur caractère, est le système entier de leur éducation

(1) Les médecins et les chirurgiens des hôpitaux militaires ont souvent occasion d'observer que des patiens qui, dans un état calme d'esprit et de sens auraient jeté des cris de douleur dans les amputations et autres opérations, montrent au contraire de la fermeté s'ils sont préparés d'une certaine manière : cette manière consiste à les *piquer*, comme l'on dit, d'*amour-propre* et d'*honneur* ; à prétendre, d'abord avec ménagement, puis avec contradiction irritante, qu'ils ne sont pas en état de supporter l'opération sans crier : il arrive presque toujours que cette irritation morale et physique établit un état d'orgasme par lequel ils supportent la douleur avec une fermeté qui autrement leur eût manqué. Dire ce qui se passe alors dans le système nerveux et dans la circulation sanguine, est un des élémens du problême.

et la diriction que, dès le plus bas âge, les parens s'efforcent de donner à leurs penchans. « Dès le berceau, dit Jean Long, (Ch. VIII) » les mères s'attachent à inculquer à leurs en- » fans des sentimens d'indépendance. Elles ne » les frappent ni ne les grondent, de peur d'af- » faiblir les inclinations fières et martiales qui » doivent faire l'ornement de leur vie et de leur » caractère. Elles évitent même de les contra- » rier en rien, afin qu'ils s'accoutument à » penser et agir avec la plus grande liberté ».— J'ajoute qu'ici, comme dans tout le système de la vie sauvage, c'est encore le mobile de la conservation qui agit, car c'est pour se donner des défenseurs plus intrépides que ces mères gâtent ainsi leurs enfans qui, un jour, selon la pratique générale de ces peuples, les mépriseront, les asserviront, et même les batteront. — Tantôt elles emploient le temps des veillées à raconter les hauts faits, les traits de courage des parens, des héros de la tribu; comment ils tuèrent, scalpèrent, brûlèrent, pendant leur vie, tel nombre d'ennemis; ou comment, ayant eu le malheur d'être pris, ils endurèrent avec un sublime courage les tourmens les plus affreux; tantôt elles les entretiennent des querelles domestiques de la tribu; des griefs contre quelques voisins, des

ménagemens à garder pour s'en venger en temps opportun ; et ainsi elles leur donnent à-la-fois des leçons de dissimulation, de cruauté, de haine, de discrétion, de vengeance et de soif de sang. Elles ne manquent pas de saisir les premières occasions d'un prisonnier de guerre pour faire asssister leurs enfans au supplice, pour les styler à l'art de tourmenter, et pour leur faire partager le festin cannibale qui termine ces scènes. L'on sent quelle profonde impression doivent faire sur de jeunes cerveaux de telles leçons. Aussi leur effet constant est-il de donner aux jeunes Sauvages un caractère indocile, impérieux, mutin, ennemi de toute contradiction, de toute contrainte, et cependant dissimulé, fourbe, et même poli; car les Sauvages ont une étiquette de politesse aussi composée que celle d'un corps diplomatique ; en un mot, elles parviennent à leur faire réunir toutes les qualités nécessaires à atteindre le but de leur passion dominante, la passion de la vengeance et du meurtre. Leur frénésie sur ce dernier article est un sujet d'étonnement et d'effroi pour tous les blancs qui ont vécu avec eux.

« L'on ne peut, dit encore Jean Long (chapitre 8), refuser aux Sauvages une connaissance parfaite de la vie des bois : ils se

» dirigent sans soleil, sans étoiles, par l'aspect
» des arbres dont les branches sont toujours
» plus fortes du côté sud que du côté nord, et
» par la mousse qui s'attache au côté nord à
» l'exclusion de tout autre. Le sentiment de
» ce genre de supériorité leur donne l'opinion
» la plus orgueilleuse de leur intelligence : ils
» se regardent comme les plus fins et les plus
» sages de l'espèce humaine ; ils ont un grand
» mépris pour nous autres blancs, et cependant
» les Virginiens, depuis vingt ans, les ont sur-
» passé dans toutes leurs pratiques chasseresses
» et guerrières. Quand ils viennent en guerre
» avec nous, ils sont très-choqués si l'on ne
» suit pas leur avis; le grand *Ouachinton* lui-
» même a, par ce motif, encouru leur censure.
» Ils se moquent d'ailleurs de notre subordi-
» nation, et trouvent ridicule que l'on puisse
» obéir à des chefs et à des rois. Toute dépen-
» dance leur est odieuse; ils s'offensent de toute
» contradiction; ils sont jaloux et envieux de
» toute préférence, soupçonneux de toute pa-
» role, de toute action; et une fois prévenus,
» ils ne se désabusent plus, et couvent une ran-
» cune implacable. L'on peut admirer leur cou-
» rage intrépide, leur patience et leur fermeté;
» mais leurs meilleurs amis redoutent leur hu-
» meur exigeante, ombrageuse, facile à heurter,

» qui s'aigrit sans motif, sans bornes : flattez-
» les, ils sont insolens; réprimez-les, ils s'irri-
» tent; leur accordez-vous ce qu'ils veulent,
» ils demandent davantage; ils se font un droit
» de la moindre promesse; enfin les refuse-t-on
» une seule fois, tous les bienfaits sont oubliés,
» et ils deviennent de cruels ennemis. Leur soif
» du sang est sur-tout une rage inconcevable;
» elle les porte à traverser des espaces immenses,
» à souffrir des fatigues excessives, des famines
» cruelles pour avoir le plaisir infernal de tuer
» et descalper; et ce qui n'est pas moins étrange,
» c'est le plaisir diabolique (voyez *Carver*,
» chap. 9 et chap. 16 et le Voyage de *Hearne*)
» qu'à leur retour ils trouvent à raconter les
» incidens de leur route et les tourmens qu'ils
» ont fait endurer. Les plus terribles excès de
» maniaques n'égalent pas une telle férocité ».

Ainsi, en résultat, l'on peut dire que les vertus des Sauvages se réduisent à un courage intrépide dans le danger, à une fermeté inébranlable dans les tourmens, au mépris de la douleur et de la mort, et à la patience dans toutes les anxiétés et détresses de la vie. Sans doute ce sont là d'utiles qualités, mais elles sont toutes restreintes à l'individu, toutes égoïstes et sans aucun fruit pour la société; et de plus, elles sont la preuve d'une

existence réellement misérable, et d'un état social si dépravé ou si nul, que l'homme n'y trouvant, n'y espérant aucun secours, aucune assistance, est obligé de s'envelopper dans le manteau du désespoir, et de tâcher de s'endurcir contre les coups de la fatalité.

Cependant, pourra-t-on me dire, ces hommes dans leurs loisirs rient, chantent, jouent, vivent sans souci du passé comme de l'avenir; leur refuserez-vous plus de bonheur qu'à nous? — A ceci je répondrai comme *Petite-Tortue* : « sans doute ils ont aussi leur » manière de se trouver bien. » L'homme est un être si souple, si divers, les habitudes exercent sur lui un empire si puissant que, dans les situations les plus fâcheuses, il trouve toujours quelqu'attitude qui le repose, qui le console, et qui par comparaison, aux souffrances antérieures, lui paraît *bien-être* et *bonheur*; mais si, rire, jouer et chanter constituent le bonheur, il faut que l'on m'accorde aussi que les soldats sont des êtres parfaitement heureux, puisqu'il n'est pas d'hommes plus insoucians et plus gais dans les dangers et à la veille des batailles; il faut que l'on m'accorde encore que dans ces derniers tems, dans la plus fatale de nos prisons, à la Conciergerie, les prisonniers étaient très-heureux, puisqu'ils étaient généralement plus

insoucians et plus gais que ceux qui les gardaient, que ceux qui craignaient le même sort : hors des prisons l'on avait des soucis, nombreux comme les jouissances que l'on désirait conserver. Dans les prisons, les soucis se réduisaient à un seul, celui de conserver la vie. A la Conciergerie, où l'on était condamné en attente ou en réalité, l'on n'avait plus de soucis pour rien ; chaque instant de la vie devenait au contraire une acquisition, une conquête sur un bien que l'on regardait comme perdu. Telle est à peu-près la situation du soldat en guerre, et telle est réellement celle du Sauvage dans le cours de toute sa vie. Si c'est là le bonheur, malheur aux pays où l'on peut l'envier.

En suivant mon analyse, je ne me vois pas conduit à des idées plus avantageuses de la liberté du Sauvage ; je ne vois au contraire en lui qu'un esclave de ses besoins et des caprices d'une nature stérile et avare. Les alimens ne sont point sous sa main, son repos n'est point à sa volonté; il faut qu'il coure, qu'il se fatigue, qu'il endure la soif, la faim, le chaud, le froid, toutes les intempéries de l'air, selon les variations des saisons et des élémens ; et parce que l'ignorance dans laquelle il naît, dans laquelle il est élevé, lui donne ou lui laisse une foule d'idées fausses et déraisonnables, de préjugés

superstitieux, il est encore l'esclave d'une foule d'erreurs et de passions dont l'homme civilisé s'est affranchi par les sciences et par les connaissances de tout genre qu'à produit l'état social perfectionné.

Les limites de mon travail ne me permettant pas tous les développemens que comporte cet intéressant sujet, je me bornerai à dire, que plus on approfondit le genre de vie et l'histoire des Sauvages, plus l'on y puise d'idées propres à éclairer sur la nature de l'homme en général, sur la formation graduelle des sociétés, sur le caractère et les mœurs des nations de l'antiquité. Je suis sur-tout frappé de l'analogie que je remarque, chaque jour, entre les Sauvages de l'Amérique du nord et les anciens peuples si vantés de la Grèce et de l'Italie. Je retrouve dans les Grecs d'*Homère*, sur-tout dans ceux de son Illiade, les usages, les discours, les mœnrs des *Iroquois*, des *Delaouares*, des *Miámis*. Les tragédies de *Sophocle* et d'*Euripide* me peignent presque littéralement les opinions des *hommes-rouges*, sur la nécessité, sur la fatalité, sur la misère de la condition humaine, et sur la dureté du destin aveugle. Mais le morceau le plus remarquable par la variété et la réunion des traits de ressemblance, est le début de l'histoire de Thucydide, dans

lequel il rappelle et trace sommairement les habitudes et la manière de vivre des Grecs, avant et depuis la guerre de Troie jusqu'au siècle où il écrivait. Ce fragment me semble si bien adapté à mon sujet, que je crois faire une chose agréable au lecteur en le lui soumettant ici, afin qu'il fasse lui-même la comparaison.

Extrait de l'histoire de Thucydide, *traduction de* Levêque, *tome* 1er. *pag.* 2, *art.* 2.

« JUSQUES vers le temps de la guerre du » Péloponèse, le pays qui porte aujourd'hui le » nom de *Grèce*, ne fut point habité d'une manière constante; mais il était sujet à de fréquentes émigrations, et ceux qui s'arrêtaient » dans une contrée, l'abandonnaient sans peine, » repoussés par de nouveaux occupans qui se » succédaient toujours en plus grand nombre. » Comme il n'y avait point de commerce, que » les hommes ne pouvaient sans crainte communiquer entr'eux, ni par terre, ni par mer; » que chacun ne cultivait que ce qui suffisait » à sa subsistance, sans connaître les richesses; » qu'ils ne faisaient point de plantations, parce » que n'étant pas défendus par des murailles,

» ils ne savaient pas quand on viendrait leur
» enlever le fruit de leur labeur; comme chacun
» enfin croyait pouvoir trouver par-tout sa sub-
» sistance journalière, il ne leur était pas diffi-
» cile de changer de place. Avec ce genre de
» vie, ils n'étaieut puissans ni par la grandeur
» des villes, ni par aucun autre moyen de dé-
» fense. Le pays le plus fertile était celui qui
» éprouvait les plus fréquentes émigrations:
« telles étaient la contrée qu'on nomme à pré-
« sent *Thessalie*, la *Béotie*, la plus grande
» partie du Péloponèse, dont il faut excepter
» l'Arcadie, et les autres enfin, en proportion
» de leur fécondité: car dès que, par la bonté
» de la terre, quelques peuplades avaient aug-
» menté leur force, cette force donnait lieu à
» des séditions qui en causaient la ruine, et
» elles se trouvaient d'ailleurs plus exposées
» aux entreprises du dehors. L'Attique, qui,
» par l'infertilité de la plus grande partie de
» son sol, n'a point été sujette aux séditions,
» a toujours eu les mêmes habitans; et ce qui
» n'est pas une faible preuve de l'opinion que
» j'établis, c'est qu'on ne voit pas que des
» émigrations aient contribué de même à
» l'accroissement des autres contrées. C'était
» Athènes que choisissaient pour refuge les
» hommes les plus puissans de toutes les au-

» tres parties de la Grèce, quand ils avaient » le dessous à la guerre, ou dans des émeutes: » ils n'en connaissaient point de plus sûr; et » devenus citoyens[1], on les vit, même à d'an- » ciennes époques, augmenter la population » de la République : on envoya même dans la » suite des colonies en Ionie, parce que l'At- » tique ne suffisait plus à ses habitans. »

(P. 7, art. 6.) « Sans défense dans leurs » demeures, sans sûreté dans leurs voyages, » les Grecs ne quittaient point les armes; ils » s'acquittaient armés des fonctions de la vie » commune, à la manière des barbares. Les » endroits de la Grèce où ces coutumes sont » encore en vigueur, prouvent qu'il fut un » temps où des coutumes semblables y régnaient » par-tout. Les Athéniens les premiers dépo- » sèrent les armes, prirent des mœurs plus » douces, et passèrent à un genre de vie plus » sensuel. »

(P. 13, art. x.) « Sparte n'est pas composé » de bâtimens contigus, mais la population y » est distribuée par bourgades, suivant l'an- » cien usage de la Grèce. »

(P. 24, art. xx.) « Tel j'ai trouvé l'ancien état » de la Grèce; il est difficile d'en démontrer » l'exactitude par une suite de preuves liées » entr'elles : car les hommes reçoivent indiffé-

» remment les uns des autres, sans examen, ce
» qu'ils entendent dire sur les choses passées,
» même lorsqu'elles appartiennent à leur pays...
» Ainsi on croit que les rois de Lacédémone
» donnent chacun deux suffrages au lieu d'un,
« et que les Lacédémoniens ont un corps de
» troupes nommé *Pitanate*, qui n'a jamais
» existé : tant la plupart des hommes sont indo-
» lens à rechercher la vérité, et aiment à se
» tourner vers la première opinion qui se pré-
» sente. »

(P. 26, art. XXII.) « Quant aux événemens,
» *je ne me suis pas contenté* de les écrire sur
» la foi du premier qui m'en faisait le récit,
» ni comme il me semblait qu'ils s'étaient pas-
» sés : mais j'ai pris des informations aussi
» exactes qu'il m'a été possible, même sur ceux
» auxquels j'avais été présent. Ces recherches
» ont été pénibles ; car les témoins d'un événe-
» ment ne disent pas tous les mêmes choses
» sur les mêmes faits ; ils les rapportent au
» gré de leur mémoire ou de leur partialité.
» Comme j'ai rejeté ce qu'ils disaient de
» fabuleux, je serai peut-être écouté avec
» moins de plaisir ; mais il me suffira que mon
» travail soit regardé comme utile par ceux
» qui voudront connaître la vérité de ce qui
» s'est passé, et en tirer des conséquences pour

» les événemens semblables ou peu différens
» qui, par la nature des choses humaines, se
» renouvelleront un jour. »

(P. 36, art. XXX.) « Après le combat naval,
» les Corcyréens dressèrent un trophée à Leu-
» cymne, promontoire de Corcyre, et *firent*
» *mourir* tous leurs prisonniers, excepté les
» Corinthiens qu'ils tinrent en captivité. »

En lisant tous ces articles, il n'est pas une ligne dont on ne puisse faire l'application aux Sauvages de l'Amérique, à l'exeption de ce qui concerne l'Attique, dont les causes occasionnelles de civilisation sont trop remarquables pour que je les aie écartées.

L'on ferait un ouvrage extrêmement instructif, si l'on considérait et si l'on représentait sous ce point de vue de comparaison l'histoire de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Italie. L'on y apprendrait à évaluer, à leur juste prix, une foule d'illusions et de préjugés dont on égare, dont on fausse nos jugemens dans l'enfance et l'éducation. L'on y verrait ce qu'il faut penser de ce prétendu âge d'or, où les hommes erraient nuds dans les forrêts de l'Hellas et de la Thessalie, vivant d'herbes et de glands: l'on sentirait que les anciens Grecs furent de vrais sauvages, de la même espèce que ceux d'Amérique, et placés presque dans les mêmes cir-

constances de climat et de sol, puisqu'alors la Grèce, couverte de forêts, était beaucoup plus froide qu'aujourd'hui. L'on en induirait que ces *Pelasges*, crûs un seul et même peuple, errant ou répandu depuis la Crimée jusqu'aux Alpes, n'ont été probablement que le nom générique des hordes sauvages des premiers indigènes, vagabonds à la manière des Hurons et des Algonkins, des anciens Germains et des Keltes; et l'on supposerait avec raison que des colonies d'étrangers plus avancés en police, venues des côtes d'Asie, de Phénicie, et même d'Egypte, en s'établissant sur celles de la Grèce et du Latium, ont eu avec ces indigènes des rapports, tantôt hostiles et tantôt concilians, de la nature de ceux des premiers colons anglais dans la Virginie et dans la Nouvelle-Angleterre. Par ces comparaisons, l'on expliquerait et les mélanges et les disparitions de quelques-uns de ces peuples; les mœurs et les coutumes de ces temps inhospitaliers où tout étranger était un ennemi, où tout brigand était un héros, où il n'existait de loi que la force, de vertu que le courage guerrier; où toute tribu était une nation, toute réunion de barraques une métropole; l'on verrait dans cette époque d'anarchie et de désordre de la vie sauvage, l'origine de ce caractère d orgueil et de jactance, de perfidie et de cruauté,

de

de dissimulation et d'injustice, de sédition et de tyrannie que montrent les Grecs dans le cours entier de leur histoire : l'on y verrait la source de ces fausses idées de gloire et de vertu, accréditées par les poëtes et les rhéteurs de ces temps farouches, qui ont fait de la guerre et de ses lugubres trophées, le but le plus élevé de l'ambition humaine, le moyen le plus brillant de la renommée, l'objet le plus imposant de l'admiration de la multitude ignorante et trompée : et parce que, dans ces derniers temps sur-tout, nous avons pris à tâche d'imiter ces peuples, et que nous regardons leur politique et leur morale, à l'égal de leurs arts et de leur poésie, comme le type de toute perfection, il se trouve en dernier résultat que, c'est aux mœurs et à l'esprit des temps sauvages et barbares que notre culte et nos hommages sont adressés !

Les bases de la comparaison que j'établis sont si vraies, que l'analogie se continue jusques dans les opinions philosophiques et religieuses; car les principes de l'école *Stoïcienne* des Grecs se retrouvent tous dans la pratique des Sauvages américains: et si l'on s'en prévalait pour donner à ceux-ci le mérite d'être des *philosophes*, rétorquant le raisonnement, je dirai qu'il en faut conclure par inverse, que l'état social dans lequel furent inventés des préceptes si con-

traires à la nature humaine, avec l'intention de faire supporter la vie, fut un ordre de choses et de gouvernement aussi misérable que l'état sauvage; et j'aurais pour soutiens de mon opinion, l'histoire entière de ces peuplades grecques, même dans leurs plus belles époques, et la série non interrompue de leurs guerres, de leurs séditions, de leurs massacres démocratiques, de leurs proscriptions olygarchiques et tyranniques, etc. Jusqu'à la conquête de ces autres Sauvages de l'Italie, appelés les *Romains*, qui par leur caractère, leur politique et leur aggrandissement, ont une analogie frappante avec les *cinq nations iroquoises.*

A l'égard des idées religieuses, elles ne forment pas un système régulier chez les Sauvages, parce que chaque individu, dans son indépendance, se fait une croyance à sa manière. Il semble même que l'introduction des missionnaires européens, parmi eux, a modifié leurs opinions anciennes et propres : néanmoins, à juger par les récits des historiens des premiers colons, et par ceux des voyageurs actuels dans le nord-ouest, il me paraît que les Sauvages composent assez généralement leur théologie de la manière suivante :

Un grand *Manitou* ou *Génie* supérieur, qui gouverne la terre et les météores aëriens dont

l'ensemble visible compose tout l'univers pour un Sauvage. — Ce grand *Manitou*, placé en haut, sans qu'on sache trop où, régit le monde sans prendre beaucoup de peine, donne la pluie, le beau temps, le vent, selon sa fantaisie ; fait quelquefois du bruit (du tonerre) pour se désennuyer : ne s'inquiète pas plus des affaires des hommes que de celles des autres êtres vivans qui peuplent la terre ; il fait le bien sans y attacher d'importance ; laisse faire le mal sans en troubler son repos, et au demeurant, livre le monde à une destinée ou fatalité dont les lois sont antérieures et supérieures à tout. La plupart de ces peuples lui donnent le nom où l'épithète de *Maître de la vie* ou de *celui qui nous a fait* : mais cette dénomination pourrait bien venir des missionnaires. Sous son commandement sont d'innombrables *Manitous* ou *Génies* subalternes qui peuplent l'air et la terre, président à tout ce qui arrive, et ont chacun leur emploi distinct. De ces génies les uns sont bons, et ceux-là font tout ce qui se passe de bien dans la nature ; les autres sont méchans, et ceux-ci causent tout le mal qui arrive aux êtres vivans. C'est à ses derniers *Génies* de préférence et presqu'exclusivement, que les Sauvages adressent leurs prières, leurs offrandes propitiatoires et ce qu'ils ont de culte religieux : leur

but est d'appaiser la malice de ces *Manitous*, comme l'on appaise la manvaise humeur des gens hargneux et envieux; ils n'offrent rien, ou que très-peu de chose, aux bons génies, parce qu'ils n'en feront ni plus ni moins de bien ; ce qui prouve combien *Lucrèce* a eu raison de dire : *primus in orbe Deos fecit timor.*

C'est la peur qui d'abord peupla de dieux le monde.

Cette peur des mauvais génies est une de leurs pensées les plus habituelles, et qui les tourmentent le plus : leurs plus intrépides guerriers sont, à cet égard, comme les femmes et les enfans; un songe, un phantôme vu la nuit dans le bois, un cri sinistre, allarment également leur esprit crédule et superstitieux; mais comme par-tout où il y a des dupes, il croît des fripons, l'on trouve dans chaque tribu sauvage quelque *jongleur* ou prétendu *magicien* qui fait le métier d'expliquer les songes, et de négocier avec les Manitous les demandes et les affaires de chaque *croyant*. Il joue exactement le rôle de ces anciens valets de comédie, porteurs de parole entre des amans qui ne peuvent se voir : et l'on imagine bien que ce courtage n'est pas sans profit pour son auteur. Les missionnaires ont une aversion particulière pour ces jongleurs, qu'ils traitent de *charlatans*, d'*imposteurs*, de *fripons*; et les jongleurs, qui les appellent *sup-*

planteurs envieux, leur rendent les mêmes sentimens : malgré leurs entretiens avec les génies, ils sont fort embarrassés à en expliquer la nature, la forme, la figure.—N'ayant pas nos idées sur les *purs esprits*, ils les supposent des êtres corporels, et pourtant légers, volatiles, de vraies ombres et mânes à la manière des anciens. — Quelquefois, eux et les Sauvages en choisissent quelqu'un en particulier qu'ils imaginent résider dans un arbre, un serpent, un rocher, une cataracte, et ils en font leur *fétiche*, à la manière des Nègres d'Afrique. L'idée d'une autre vie est aussi une croyance assez générale chez les Sauvages; ils se figurent qu'après la mort ils passeront dans un autre climat et pays où abonderont le gibier, le poisson, où ils pourront chasser sans fatigue, se promener sans crainte d'ennemis, manger des viandes bien grasses (1), vivre sans peines et sans soucis, en un mot, être heureux de tout ce qui fait leur bonheur dans la vie actuelle. Ceux du nord placent ce climat vers le *sud-*

(1) Tous ceux qui mènent la vie des bois, finissent par n'aimer que la graisse des viandes. — La partie maigre passe trop vîte dans l'estomac : par cette raison, les *traitans* canadiens l'appellent *viande-pain*. J'ai moi-même fait l'expérience de ce goût; et comme eux, j'en étais au point de préférer un morceau d'ours à une aîle de dinde.

ouest, parce que c'est delà que vient le vent de la belle saison, et de la température la plus agréable et la plus fécondante. — Les Missionnaires ajoutent qu'ils mêlent à ces tableaux des idées de récompense et de châtimens, une sorte d'Elysée et de Tartare; mais ceci aurait besoin d'observateurs sans partialité.

Au reste, l'esquisse que je viens de tracer suffit pour prouver qu'il y a une analogie réelle entre les idées théologiques des Sauvages de l'Amérique-nord et celles des Tartares d'Asie, telles que nous les ont dépeintes les savans Russes, qui les ont visité depuis 30 ans. Cette analogie est également évidente avec les idées des Grecs; on reconnaît le grand *Manitou* dans le *Jupiter* des temps héroïques, c'est-à-dire sauvages, avec cette différence, que le *Manitou* des Américains est *triste*, *pauvre*, et *ennuyé* comme eux; tandis que le *Jupiter* d'*Homère* et d'*Hésiode* déploye toute la magnificence de la cour d'*Ethiopie*, c'est-à-dire, de *Thèbes Hécatompyle*, dont l'âge présent nous a révélé les étonnans secrets (1).

(1) Voyez dans le bel ouvrage de M. *Denon* le haut degré de goût, de luxe, de perfection où étaient parvenus les arts de cette Thèbes, déjà ensevélie dans la nuit de l'histoire quand il n'était pas encore question de la Grèce, ni de l'Italie.

On reconnaît également bien dans les *Manitous*, les dieux subalternes des Grecs, les génies des bois, des fontaines, les *daimones*, honorés d'un même culte superstitieux. Prétendre que les Sauvages américains ont tiré leurs idées de la Grèce ou de la Scythie, n'est point ma conclusion ; il est possible que d'un même foyer primitif, le *Chamanisme* ou système *Lamique* de *Beddou* se soit répandu chez tous les Sauvages de l'ancien monde, où on le retrouve jusqu'aux extrémités de l'Espagne, de l'Ecosse et de la Cimbrique : mais il me paraît également possible qu'il soit la production naturelle de l'esprit humain, parce que son analyse le montre tout entier formé de comparaisons, tirées de la condition et des affections des hommes et des peuples chez qui il existe ; j'ai développé ailleurs cette idée, de manière à n'avoir pas besoin de la reproduire ici. (1)

---

(1) Voyez les *Ruines. Généalogie des idées religieuses* : les missionnaires chrétiens, catholiques, protestans, moraves, se sont donné beaucoup de soins pour *convertir* les Sauvages : la société des Jésuites, par ses manières insinuantes, avait mieux réussi à les soumettre à des pratiques extérieures ; mais le bon sens grossier de ces hommes n'a jamais pu se plier où s'ouvrir à la croyance des dogmes incompréhensibles ; ils allaient à l'office, et disaient le chapelet uniquement afin d'avoir le verre d'eau-de-vie et le

Une transmission de ces idées religieuses qui supposerait une trop longue série de générations, me paraît sur-tout difficile, en ce qu'il n'existe chez les Sauvages ni livres, ni écriture, ni aucun moyen monumental : tout s'y réduit à la tradition orale, c'est-à-dire, à ces récits qui, en passant d'une bouche à l'autre, s'altèrent tellement, que même des faits voisins deviennent méconnaissables en peu de tems : je crois avoir raisonnablement démontré en traitant des Arabes, (1) combien les traditions sont nulles chez les Orientaux, malgré le préjugé contraire de quelques savans, et principalement des théologiens, qui ont besoin de ce moyen pour appuyer diverses opinions : j'ai prouvé que chez ces peuples les individus conservent à peine le souvenir des années de leur âge et des événemens de

---

pain qu'on leur distribuait, et dont le don favorisait leur paresse. Je n'ai jamais ouï citer aux Etats-unis l'exemple d'un seul Sauvage réellement chrétien; aussi, lorsque chez nous un auteur préconisé a fondé l'intérêt d'un roman récent sur la *dévotion*, presque *monachale*, d'une *Sqwa* ou *fille sauvagesse*, il a manqué à la règle des vraisemblances, de laquelle naît cet intérêt : mais s'il n'a eu en vue que de plaire à un parti et d'arriver à un but, il a parfaitement réussi ; et c'est particulièrement le cas de dire : *tout chemin mène à Rome.*

(1) Voyage en Syrie.

leur enfance; que ce caractère oublieux ou négligent, leur est commun avec notre propre peuple, celui sur-tout des campagnes, qui leur ressemble le mieux par son ignorance: et qu'enfin ce caractère est inhérent à la nature humaine en général: les Sauvages d'Amérique sont un nouvel exemple à l'appui de mon opinion, car tous les témoins que j'ai eu occasion de consulter et de citer si souvent, se sont accordés à me dire qu'il n'existe chez eux aucun souvenir régulier, aucune tradition exacte d'un fait qui ait cent ans de date; et leur vie errante, vagabonde, leurs dispersions par la guerre, leurs distractions par les malheurs et les calamités, enfin leur insouciance foncière, seront pour quiconque en calculera les effets, autant de preuves évidentes que cela doit être ainsi. — Un seul moyen de souvenir a lieu dans leur situation, c'est celui des phrases à *syllabes comptées et rimées*, ce que plus noblement l'on appelle des *vers*, soit déclamés, soit chantés: en effet, par les *mesures* comptées de ces *vers* et par leurs rimes, les mots et les idées sont fixés d'une manière précise et certaine dans le discours et dans la mémoire, et l'on peut toujours s'assurer que le discours est entier et non tronqué: aussi est-ce réellement à cette idée simple et rustique que l'art *divin* de la poésie doit son origine: et

c'est par cette raison que ses premiers essais, ses plus anciens monumens sont des contes extravagans de mythologie, de dieux, de génies, de revenans, de loups-garoux, ou de sombres et fanatiques tableaux de combats, de haines et de vengeances; tels que les chants des Bardes d'Ossian et d'Odin, j'ose dire même du chantre de la colère d'Achile, quoiqu'il ait eu plus de connaissances et de talent; tous contes et tableaux analogues à l'esprit ignorant, à l'imagination déréglée et aux mœurs farouches des peuples chez qui ils se produisent.

L'on pourra me dire que les Sauvages ont des espèces d'hiéroglyphes avec lesquels ils se communiquent des idées; comme de dessiner un homme *la main appuyée sur la hanche*, pour signifier un Français; un autre *les bras liés*, pour signifier un prisonnier: mais l'on sent combien une telle méthode est imparfaite, équivoque et bornée. La vérité est en résultat, qu'ils n'ont ni moyens de transmission, ni monumens, pas même de vestiges d'une antiquité quelconque. Jusqu'à ce jour, l'on ne cite dans toute l'Amérique du nord (le Mexique excepté), ni un édifice, ni un mur en pierre taillée ou sculptée qui atteste des arts anciens. Tout se borne à des *buttes de terre* ou *tumulus* servant de tombeaux à des guerriers; et à des lignes de *circon-*

vallation qui embrassent depuis un jusqu'à trente arpens de surface : j'ai vu trois de ces lignes ; l'une à *Cincinnati*, et deux autres en *Kentokey*, sur la route de ce même lieu à *Lexington* par *Georgtown* ; ce sont tout simplement des crêtes de fossés, ayant au plus quatre ou cinq pieds d'élevation et huit à dix de base : la forme de leur enceinte est irrégulière, tantôt ovale, tantôt ronde, etc., et elle ne donne aucune idée d'art militaire ou autre : le plus grand de ces ouvrages, celui de *Moskingom*, est à la vérité quarré, et a de plus grandes dimensions ; mais d'après le dessin et la description qu'en a donné M. le docteur *Barton*, dans ses *Observations d'Histoire naturelle* (1), l'on voit qu'il n'a ni bastions, ni tours, comme on l'avait dit, et qu'il a dû être un simple retranchement de défense, tels que *Oldmixon* et ses autorités, attestent que les Sauvages les pratiquaient à l'arrivée des Européens, lorsqu'ils avaient des demeures plus fixes, et un équilibre plus égal de forces. — Tous ces retranchemens ont eu la même cause, et tous ont pu être faits avec des houes et des paniers.

Quant aux *tumulus*, j'ai vu celui de *Cincinnati*, à six ou sept cent pas du Fort vers l'ouest ; c'est un monceau de terre, en pain

(1) Première Partie, in-8°. 76 pages. *Philadelphie*, 1787. Voyez la page 30.

de sucre, qui peut avoir quarante pieds de saillie au-dessus du sol : il est recouvert d'arbres qui ont crû spontanément. — Il m'a rappelé les *buttes* du désert de Syrie et de sa frontière ; mais elles sont infiniment plus fortes, ayant eu pour objet de poser des tours. Il paraît que dans la Tartarie russe et chinoise l'on en rencontre beaucoup dont la taille a plus d'analogie. L'on a fouillé quelques-uns de ces *tumulus* américains, et l'on n'y a trouvé que des os, des arcs, des haches, des flèches de guerriers sauvages.—Le général Sinclair ayant fait scier l'un des plus gros arbres implantés sur leur pain de sucre, y a compté plus de 432 cercles de végétation ; et comme il paraît qu'il se forme un de ces cercles par année, cela reporterait la date du tombeau de 1300 à 1350.

Au reste, il faut laisser de plus amples recherches et de plus solides conjectures aux savans américains qui sont sur les lieux, et qui chaque jour peuvent faire de nouvelles découvertes. Je me résume à dire que le plus certain, le plus instructif de tous les monumens que présentent les Sauvages, c'est leur langage. — M. le docteur *Barton* a publié sur ce sujet un essai curieux (1), dans lequel il compare plusieurs mots de leurs langues et dialectes ; il a même

(1) Voyez *New Views, on the origin of the tribes and nations of America.* 1 vol in-8°. *Philadelphia*, 1798.

étendu ses confrontations aux langues de quelques tribus tartares, à l'aide du recueil que le docteur *Pallas* en a fait et publié sur près de 300 nations asiatiques par ordre de l'Impératrice *Catherine II* (1) : les confrontations du docteur *Barton* l'ont conduit à plusieurs conclusions intéressantes pour la science; mais malgré les vœux d'estime et d'amitié que je forme pour ses succès, je ne trouve pas toutes ses conclusions également fondées : je ne puis admettre, par exemple, l'affinité qu'il établit entre des dialectes Caraïbes, Bresiliens, Péruviens, etc., et les langues ou dialectes des Potéouattamis,

(1) Ce travail, dont l'idée vraiment philosophique a pour but d'éclaircir et de diminuer la confusion *Babelique* des langues, a été imprimé en *caractères russes* : me serait-il permis d'observer que ce moyen d'exécution est contradictoire à l'intention : les caractères russes sont bornés à une nation peu riche en livres, peu avancée en sciences : les caractères dits Romains, sont devenus ceux de toute l'Europe; ils sont prêts à devenir les seuls en Allemagne, et le seront dans toute l'Amérique; les Russes ne prétendent sûrement pas les supplanter. N'eût-il pas été, ne serait-il pas encore plus convenable aujourd'hui que les Russes les adoptassent, et se réunissent à la grande masse, en faisant, pour les prononciations qui leur sont particulières, une opération semblable à celle que le gouvernement français vient de faire pour les alphabets arabe, turc et persan; c'est-à-dire, en leur adaptant des lettres également particulières. Ils s'épargneraient bien des frais et des difficultés,

des Delaouares, des Iroquois, fondée sur la ressemblance de deux ou trois mots. Il me semble être plus heureux dans quelques rapports qu'il découvre avec les langues du nord-est de l'Asie ; l'on ne peut d'ailleurs que lui savoir gré d'avoir ouvert une mine curieuse et riche en nouveautés ; mais cette mine a besoin d'être exploitée à fond et en grand, et ce travail veut les forces combinées de plusieurs savans. Il serait à desirer que le Congrès, sentant l'importance du sujet, formât, ne fut-ce que temporairement, une école de cinq ou six interprêtes uniquement occupés à recueillir des vocabulaires et des grammaires sauvages. — Dans cent ans, dans deux cents ans, il n'existera peut-être plus un seul de ces peuples. — Depuis deux siècles, déjà un grand nombre a disparu ; si l'on ne profite pas du moment, l'occasion se perdra sans ressource de saisir le seul fil d'analogie et de filiation de ces nations avec celles du nord-est de l'Asie : la dépense d'un tel établissement est un bien mince objet pour un pays économe et riche : d'ailleurs, ce genre de dépense a des résultats avantageux, et même lucratifs, ne fut-ce que sous le rapport des facilités de commerce qu'il donne, et des produits de librairie. — En soumettant cette idée aux membres du Congrès, amis des sciences et des lettres, j'ose la recommander à leur attention avec d'autant plus d'ins-

tance, que j'ai vu régner dans les États-unis un préjugé pernicieux; savoir, qu'il ne faut pas que le gouvernement encourage la culture des lettres et des sciences, mais qu'il les abandonne comme les autres arts à *l'industrie des particuliers* ; cette comparaison aux autres *arts* est totalement erronée, en ce que pour bien cultiver les sciences et les lettres, il faut renoncer à toute ambition d'emploi, de places, même de fortune; il faut avoir l'esprit libre des soucis de la richesse et de la pauvreté; il faut n'aimer que le travail et la gloire, où, si l'on veut, la célébrité: or, pour bien remplir cette vocation, il faut être au-dessus du besoin, posséder le nécessaire, même l'utile, et avoir une douce médiocrité toute acquise. — C'est ce qu'effectuent les dotations et les traitemens alloués par les gouvernemens, et les fonds consacrés à l'établissement des corporations savantes. Si la France a acquis en Europe une sorte de prééminence en ce genre, qui ne lui est pas contestée, c'est à un tel régime qu'elle le doit; et les avantages, même pécuniaires, commerciaux, financiers, etc., qu'elle en a constamment retirés sont si évidens, qu'aucune de ses diverses formes de gouvernement n'a voulu changer de système. Il dépend du gouvernement des États-unis d'acquérir la même influence, la même prépondérance sur tout le nouveau-monde,

où leur peuple a pris l'initiative de la liberté. Un fond annuel de cent mille dolars serait une dépense bien médiocre pour un tel peuple, et pourtant elle suffirait déjà à y créer une *académie* ou *institut* américain, qui rendrait en peu de temps d'importans services, ne fut-ce que d'empêcher de dire, comme je l'ai ouï, non seulement aux étrangers, mais aux hommes les plus éclairés du pays, que le goût et la culture des sciences, loin d'avoir fait des progrès, se sont au contraire très-sensiblement réfroidi aux États-unis, depuis leur indépendance, et que l'instruction et l'éducation de la jeunesse y sont tombées dans un désordre et un abandon effrayans.

Il me reste à joindre le Vocabulaire *miâmi* que j'ai annoncé au commencement de cet article : ce dialecte paraît appartenir à la langue des nombreuses peuplades *chipéouanes* qui, selon M. *Mackensie*, se disent venues du *nord-est* de l'Asie. Quelqu'imparfait que soit mon travail, il a néanmoins assez d'étendue pour fournir des moyens de comparaison aux savans Russes et Allemands qui connaissent les langues de ces contrées; j'aurai rempli mon but, s'il sert à procurer de ce côté quelques découvertes et à provoquer aux États-unis un plan de recherches plus vastes et plus approfondies.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE

DE

LA LANGUE DES MIAMIS.

Nota. Le lecteur est prévenu que l'x a toujours la valeur de jota espagnol, et χ grec.

L'H, celle de la forte aspiration arabe.

Le th, la valeur anglaise.

En représentant avec tout le soin possible la prononciation des mots *Miâmis* en Français, j'ai joint quelques exemples de la manière dont les Anglais les représentent aussi, afin de faire sentir la confusion qui résulte de la valeur différente des lettres chez eux et chez nous, et la nécessité d'un alphabet unique.

Dans la colonne de l'Orthographe Anglaise, les mots marqués B sont tirés du livre de M. *Barton*, les autres appartiennent à M. *Ouells*.

Français.	Miâmi.	Orthogr. Anglaise.	Observations.
Je et moi. . . .	Nêlah	Nalaugh.	ê vaut notre ée, c'est-à-dire e long.
Toi et vous. . .	* On se sert du *vous*.	. . . . . .	
Lui, elle. . . .	Voyez *eux, elles* . . .	Awaleaugh.	
Nous.	Kêlônah	Calonough.	
Vous	Kêlah	Calaugh.	
Eux et elles. . .	Aouèloùa (*oua*, bref).	Awalewaugh.	
Mon, mien. . .	Nêlah-nénéh	Nalaugh-nenigh.	
Ton.	Ki. Voyez *Votre* . .	Voyez *Votre*.	
Son, sien. . . .	Aouèla-nénéh	Awalelah-nennegh.	
Notre.	Kêlônah	Calonaugh.	
Votre.	Kêlêla nénéh	Kalelaugh-nennagh.	
Leur.	Voyez *son, sien* . . .	. . . .	
Père (mon) . .	Noxsâhé	{ Nosh saugh.	
Pères (les). . .	Oxsema.	{ Noch sau. B.	
Mère (votre). .	Kekiah	Kakecaugh.	
Mère (les) . . .	Akêmêmah	Aukeemeemauh. B.	
Fils	Akouissimà	. . . .	
Son fils.	Akouissâléh	Augwissaulay.	
Sa fille.	Atanâléh	. . . .	
Mon frère. . . .	Ouedsà-milâné	Sheemah, pris pour *sœur*. B.	
Notre frère. . .	Ouedsa monkouà . .		
Ma sœur. . . .	Ningo Chema	. . . .	
Leur sœur . . .	Agoz-chimouâlé . . .	Augosshimwauley.	
Mon mari . . .	Nêna pêma. Littéral. *maître de la faiblesse*.	. . . .	
Ma femme . . .	Niouéouah	Neeweewah. B.	
Une femme. . .	Métamsah	. . . .	
Un homme. . .	Helaniah	Hellanniare. . . .	En *Delauouâre*, Lenno. En *Chipéouâ*, Lennis. En *Chaoni*, Linni. Pourquoi les ancien[s] Sauvages de la Grèc[e] s'appelaient-ils *Hellénès*? et une tribu Tartare *Alani*?
Un petit garçon.	Apilossah	Apeelotsaugh.	
Un vieillard. . .	Kéocha	Kaowshaw.	
Un (*nombre*). .	Ingôté.	Ingôtay.	
Deux.	Nîchoué	Neshsway.	
Trois.	Nexsoué	Nessweh.	
Quatre.	Nîoué	Neeway.	
Cinq.	Yàlanoué	Yallawnwee.	
Six.	Kakotsoué.	Cau cutsweh.	
Sept.	Souaxtetsoué	Swattetssweh.	
Huit.	Pollâné	Pullawneh.	
Neuf.	Ingôté-ménéké	Ingotim maneeka.	
Dix.	Matatsoué	Mautotssweh.	

Français.	Miâmi.		Observations.
Tête	Indêpékòné.		
OEil	Kéchékoué.		
Nez.	Kiouâné.		
Mon nez	Nin-kiouâné.		
Votre nez.	Ki-kiouâné.		
Oreille	Taouâké.		
Front.	Mayaouinguilé.		
Cheveux et poil.	Nélissah.		
Bouche	Tonénéh.		
Langue	Ouélâné.		
Dent	Ouipîtâh.		
Barbe.	Messetoningué.		
Main	Onexkà.		
Pied	Kâtah.		
Peau	Lôkaié.		
Chair.	Ouioxsé.		
Sang (*V.* rouge).	Nixpékénoué.		
Cœur.	Tâhé.		
Ventre	Moïgué ou Moïtczé.	*Prononcé à la Russe*	
La vie	Mahtsanéouingué.	. . . .	
La mort.	Nahpingué.	Nipou. (*Il est mort*).	Il n'appartient qu'à des habitans du Nord de classer dans une même famille les idées de sommeil, mort, et froid.
Le sommeil.	Nipangué.	Nipahanoué. (*Le froid*).	
Tuer	Anguéchéouingué.		
Le jour.	Ifpêté.		
Le soleil	Ifpêté-kilixsoua. (*Lumière de jour*).		
La nuit.	Pekontèoué.		
La lune.	Pekontèoué kili xsoua. (*Lumière de nuit*).		
Le matin.	Cheïpaoué.		
Le soir	Elakouîkéx.		
Étoile.	Alangouâ.		
Firmament	Kechekoué.		
Vent	Alamthenoué.		
Tonerre	Tchingouia.		
Pluie	Petilenoué.		
Neige.	Monê toua (génie).		
Glace.	Achoukônéh.		
Chaud	Chilitèoué.		
Froid.	Nipâhanoué.		
L'été	Nihpênoué.		
L'hiver	Piponoué.		
La terre.	Akinkeoué.		
Isle	Menàhanoué.		

Français.	Miâmi.	Observations.
L'eau.	Népé.	
Le feu.	Kohteoué.	
Flamme	Pankouâleoué.	
Rivière.	Sipioué.	
Lac	Nipinsi.	
Ruisseau	Maxtchékomeké.	
Mer.	Kitchi-kâmé.	
Montagne. . . .	Atchioué.	
Colline.	Ifpotêhkikér	
Un arbre	Metèhkoué.	
Des arbres. . . .	Metèhkouah.	
Du bois	Taouânè.	
Forêt	Mtèнkôké.	
Une piste	Pamehkaouangué.	
Chasser.	Donamaнoua.	
La chasse	Naнtonamaouingué.	
Un arc.	Mêtèhkouapa.	
Flèche	Tàouanthalouà.	
Les feuilles	Mechipakoua.	
(qui) tombent.	Papintingué.	
(Un homme) tombe.	Mejechenouâ.	
Gibier	Aouàssâh.	
Poisson.	Kikonassah.	
Guerrier	Atâthià.	
Guerre.	Mejékatoué.	
Aller en guerre. .	Dopaléouah.	
Casse-tête	Takâ-kané.	
Se peindre la face. .	Ouèchihouingué.	
Un couteau, des couteaux.	Malsé. Malsa.	
Scalper.	Laniok-koué.	Koué, (chevelure).
Un prisonier . . .	Kikiouna.	
Un sentier. . . .	Mioué.	
Calumet	Poàkâné.	
Fumée	Axkolcoué.	
Maison.	Ouikâmé.	
Canot	Missôlé, *plur.* Missola.	
Filet.	Sâpà, *plur.* Sapaké.	
Viande séchée. . .	Pohtekia.	
Viande fumée. . .	Oxkolé Saminguià.	
Tombeau	Eouissi-kâné.	
Paix (la). . . .	Pèhkokia (*bon, abondance*).	
Le bien.	Pèhkôké.	
Le mal.	Mélèoxké.	
Bon (homme). . .	Tipêoua.	

Français.	Miâmi.	Observations.
Méchant.	(Forte) Matchi (1).	(1) Le *p* commence en général tous les mots qui désignent *beau* et *bon*, l'*m*, au contraire tous les mots qui désignent *mauvais* et *laid*.
Doux (2)	Ouêkapanké.	
Amer	Ouèssakangué.	
Long.	Kenouaké.	
Court.	Ixkouaké.	
Haute (colline). .	Ifpatingué.	
(Haut dans le ciel).	Ifpamingué.	
Bas	Mataxké.	
Lent, aisé. . . .	Quêhkeoué.	
Prompt	Kinsehkaoué.	
Nuage (rapide). .	Kintche seoué.	
(Rivière) *profonde*.	Kenonoué.	
Uni	Têtipaxkeoué.	
Grand	Manchôkè, Kitchi.	
Petit.	Apilîké.	
Large.	Metchahkeoué.	
Étroit.	Apassiaoué.	
Pesant	Ktchokouâné.	
Leger.	Nanguétchéoué.	
Fer.	Kepikàtoué.	
Cuivre	Naxpekacheke.	
Or.	Honzaouéchoulé.	
Argent	Choûlé, ou Tsoulé.	
Plomb, ...	Lontsàh.	
Pierre.	Sâné.	
Blanc.	Ouàpekingué.	
Noir.	Mankateouekingué.	
Rouge.	Nènpèkékingué.	
Bleu	Ixkepakingué.	
Jaune.	Honzaouékingué.	
Verd.	Anzanzékingué.	
Bison ou Buffle. . .	Alanantsoua.	
Castor, v. p. Daim.	Monsoké.	
Ours.	Moxkoua, Maxkôké, au *pl*.	
Chien.	Alamo, *plur.* Alamòké.	
Maïz.	Mintchepé.	
Oiseau.	Ahouèhsensa.	
Ami.	Aouinkanemah.	
Ennemi.	Kitankiamouna.	
L'amour.	Têpaletingué.	
Le rire.	Kéouélingué.	

(2) Ils apellent l'Abeille, la *mouche* qui fait le *doux;* ils disent qu'elle est *étrangère*, et qu'elle précède d'un an les colons... Amohouia se dit de tout le genre. *Honzâoué-amohouia*, mouche jaune veut dire un *Frelon*.

Français.	Miâmi.	Observations.
Rire.	Kéoueleouàh.	
Pleurer.	Sèhkouingué.	
Une larme.	Sèhpingouah.	
Parler	Kilàkilàxkouingué.	
Discours	Atchimouna.	
Marcher.	Pampelingué.	
Courir	Mahmikouingué.	
Respirer	Nêssingué.	
Soufler.	Alamsenoué.	
Soupir.	Kêouêneoua.	
Craindre.	Kouahtaminguéз	
L'esprit ou l'ame.	Atchipaïà.	C'est-à-dire Fantôme volant.
Dieu.	Kitchi Manê-toua (*le grand Esprit*). ou Kajehelangouâ (*celui qui nous a fait*).	
Génies ou Esprits.	Manêtouâ, analogue à *manes mani-um* des Latins.	
Diable	Matchi Manitou.	
Beau.	Pèнkesina.	
Laid.	Molêïousina.	
Bon homme.	Tipêoua-heleniah.	
Bonne femme.	Tipêoua-metamsa.	
Les Sauvages	Metoxthéniaké (nés du sol).	
Les Européens	Ouâbkilokèta (*peau blanche*).	
Les Français	Mêhtikôcha. (*Ouémister-gôch, bâtisseur de vaisseaux*). En langue Chipeoua.	
Un Anglais	Axàlàchima, (*Anglichman*).	
Un Américain.	Mitchi-Malsà, (*grand couteau*).	
Oui.	I-yè.	
Non.	Moxtché.	
Avec.	Mâmàoué, en Arabe *mà*.	

Ils n'ont point le verbe *être*.

Les adjectifs sont de commun genre, comme en Anglais. Voyez l'exemple *Bon homme, bonne femme*.

En général, le pluriel des substantifs se forme en ajoutant au singulier, la finale ké. *Métamsa*, une femme, *métamsaké*, les femmes.

Français.	Miâmi.	Observations.
Verbe *Manger.*		
Je mange	Niouissini.	
Tu mange.	Kiouissini.	
Il mange (ou elle). .	Ouissinioua.	
Nous mangeons, . .	Niouissini mina.	
Vous mangez. . . .	Kiouissini moua.	
Ils ou elles mangent, .	Ouissiniouàké.	
J'ai mangé.	Chaïani ouissiné.	
Tu as mangé. . . .	Chaïaki ouissiné.	
Il ou elle a mangé . .	Chaïaé ouissinoua.	
Nous avons mangé. .	Chaïaé kiouissini-mina.	
Vous avez mangé . .	Chaïaé kiouissini-moua.	
Ils ou elles ont mangé.	Chaïaé ouissiniouaké.	
Je mangerai	Nouissini kâté.	
Tu mangeras. . . .	Kiouissini kâté.	
Il ou elle mangera . .	Ouissinioua kâté.	
Nous mangerons . .	Kiouissini-mina-kâté.	
Vous mangerez. . .	Kiouissini-mo-kâté.	
Ils ou elles mangeront.	Ouissini-ouaké kâté.	
Le manger.	Quessiningué.	
La faim.	Aïxouingué.	
J'ai faim	Indâïexkoui.	
Verbe *Boire.*		
Je bois.	Néménê.	
Tu bois.	Kimênê.	
Il ou elle boit. . . .	Mênouà.	
Nous buvons. . . .	Kimênê mena.	
Vous buvez	Kimênê moua.	
Ils ou elles boivent. .	Mênò - ké.	
Le boire.	Mêningué.	

Français.	Miâmi.	Observations.
	Verbe *Battre*.	
Je bas.	Indâné èhoué.	
Tu bas	Kidâné èhoué.	
Il ou elle bat . . .	Anè èhoué.	
Nous battons . . .	Kidâné èhouemena.	
Vous battez	Kidâné kioué (*ou* hioué).	
Ils ou elles battent. .	Anêhé èhouaké.	
	Verbe *Passif*.	
Je suis battu . . .	Indâné ekoua.	
Tu es battu	Kidâné ekoua.	
Il ou elle est battu . .	Anè haouà.	
Nous sommes battus . .	Kidâné ekona.	
Vous êtes battus . .	Kidâné ekoha.	
Ils ou elles sont battus.	Anè haouaké.	
J'ai été battu	Indâné nehèkoua.	
Tu as été battu . . .	Kidâné nehèkoua.	
Il ou elle a été battu. .	Anènè haoua.	
Nous avons été btatus .	Kidâné nehekomena.	
Vous avez été battus . .	Kidâné nehekoua.	
Ils ou elles ont été battus	Anènè haouaké.	
Je serai battu	Indâné heko-kâté.	
Tu seras battu . . .	Kedâñé-heko-kâté.	
Il ou elle sera battu . .	Anê haoua kâté.	
Nous serons battus . .	Kidâné hekomenakaté.	
Vous serez battus . .	Kedâné hekomokâté.	
Ils ou elles seront battus	Ané haouaké-kâté.	

FIN DU VOCABULAIRE.



Gravé par E. Collin.




CARTE
DES ETATS-UNIS
DE L'AMÉRIQUE-NORD
Pour servir
au Tableau du Climat et du Sol
Par C.F. Volney
OCÉAN ATLANTIQUE
SEPTENTRIONAL
GOLFE DU MEXIQUE
Longitude Occidentale de Paris.
Latitude Septentrionale
Lac Supérieur
Lac Huron
Lac Michigan
Lac Ontario
Lac Erié
BAS CANADA
HAUT CANADA
TERRE-NEUVE
NOUVELLE ECOSSE OU ACADIE
N. BRUNSWICK
Quebec
Montréal
Boston
New York
Philadelphie
Richmond
Charleston
C. Hatteras
C. Sable
Louisbourg
Halifax
PENSYLVANIE
CAROLINE NORD
CAROLINE SUD
Colombia
GEORGIE OCCIDENTALE
GEORGIE ORIENTALE
FLORIDES
Presqu'île des Florides
HAUTE LOUISIANE
BASSE LOUISIANE
N.-O. TERRITORY
Vastes Plaines couvertes de Plantes hautes et dures
Missouri R.
Missisipi Rivière
Ohio
Ohio R.
Prairies Désertes
Pays des Miamis
Pays des Chicasas (200 Guerriers)
Pays des Choctas
Pays des Criks (5000 Guerriers)
Grandes Forêts
N. Madrid en ruines
Natchez
Louisville
Francfort
Nashville
Knoxville
Pittsburg
Lancaster
Trenton
Delaware Bay
Nantucket I.
C. Cod
Portsmouth
Savanah
S. Mary R.
Embouchure du Missisipi
Embouchure du Fleuve St Laurent
L. Mistissinny
Anticosti I.
Lac de l'Ours blanc
Kingston
Gallipolis



